

Conan le Conquerant

Howard, Robert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ROBERT E. HOWARD

Conan le conquérant



Science-fiction

ROBERT E. HOWARD

Textes mis au point et complétés
par L. Sprague de Camp et Lin Carter

Conan Le Conquérant



Traduit de l'américain par François Truchaud
Éditions J'ai Lu

ROBERT ERWIN HOWARD

22 janvier 1906-11 juin 1936 : trente ans de vie, quinze ans de création littéraire à jet continu. Fureur d'écrire, fureur de vivre ! L'œuvre de Howard est exemplaire par son bouillonnement intérieur, son ardeur, son impatience, son jaillissement continu ; une création pleine de tumulte, de bruit et de fureur. Howard s'illustra tout particulièrement dans le fantastique, L'homme noir, Le pacte noir, et dans l'heroic fantasy. Son personnage le plus connu étant Conan le Barbare, le Roi Kull venant ensuite.

Il écrivit les aventures de Conan pratiquement dans un état second, comme si quelqu'un lui dictait les histoires. Ecriture automatique ou mystère de la création fantastique ? Howard aborda franchement la vie, de plain-pied, comme ses personnages affrontent le péril. « Two-gun Bob », comme l'avait surnommé affectueusement Lovecraft, pressentit certainement que sa vie serait brève, d'où le caractère d'urgence, de nervosité, d'impatience et de frénésie, de sa vie et de son œuvre. L'on parle beaucoup de mort et de destin dans l'œuvre de Howard.

Son personnage préféré est l'aventurier solitaire et errant, rejeté par les siens et marqué par le destin. Pour lui Le Barbare est l'image même de l'homme, de son attitude face à la vie et au monde. Des brutes en apparence mais qui recèlent en elles une grande noblesse et une rare générosité. Ces sauvages sont en accord avec le monde physique et ses lois implacables. Eux seuls sont capables de s'adapter, de réagir et de survivre. Ils sont sauvés par leur énergie vitale, exprimée par leurs muscles... par leur instinct souvent proche de l'animal. D'où l'attitude étonnante des personnages de Howard face au surnaturel, au fantastique qui pour eux sont des périls comme les autres, qu'ils affrontent à grands coups d'épée. Howard a composé une véritable symphonie du rouge et du noir (le sang et les ténèbres abritant le surnaturel) tout imprégnée de violence et de mort. Les cauchemars surgissent de l'ombre et du passé (l'Histoire même mythique ou imaginaire est omniprésente chez lui) car Howard est le prince de la nuit et de la terreur.

Dans les années 60, L. Sprague de Camp fut chargé de rassembler en volumes les aventures de Conan qui n'avaient été publiées que dans des magazines comme Weird Tales, Argosy, Top-Notch, Oriental Stories. Il compléta certains récits inachevés, puis en collaboration avec Lin Carter et Björn Nyberg écrivit plusieurs « pastiches » à partir d'indications et de notes laissées dans la correspondance de Howard. Enfin, il leur donna un ordre chronologique (qui n'existait pas du vivant de Howard), racontant ainsi la saga de Conan en douze volumes. Les quatre derniers ne contiennent aucun texte de Howard. Voici Conan le conquérant, huitième volume de la saga

la plus remarquable de l'heroic fantasy et unique roman de cette série.

INTRODUCTION

Conan le Cimmérien est la création la plus remarquable de Robert Erwin Howard (1906-1936). Howard naquit à Peaster et passa la plus grande partie de sa (courte) vie à Cross Plains, au cœur du Texas. C'est là qu'il écrivit une œuvre énorme de fiction destinée aux « pulps » (magazines bon marché) dans des genres très variés : sport, policier, western, aventures orientales. Mais Howard est surtout connu pour son œuvre d'heroïc fantasy, et tout particulièrement pour sa saga de Conan.

L'heroïc fantasy (ou épopée fantastique) est un genre à part. Il s'agit d'histoires et d'aventures se déroulant dans un monde imaginaire. Le décor est soit cette planète, la Terre, telle qu'on peut imaginer qu'elle a été il y a des millénaires, ou telle qu'elle sera dans un lointain futur, soit encore une autre dimension, une autre planète. Dans ce monde, la magie tient une grande importance, les hommes sont très forts, les femmes très belles, les problèmes simples et la vie pleine d'aventures. L'un des pionniers du genre fut William Morris, à la fin du XIX^e siècle. Au début des années 20, lord Dunsany et Eric R. Eddison l'illustrèrent brillamment. Howard, qui écrivit dans les années 30, en fut l'un des représentants les plus solides.

Dix-huit histoires de Conan furent publiées du vivant d'Howard (il en écrivit plus de deux douzaines) ; plusieurs autres, des manuscrits complets ou de simples fragments ou canevas, furent retrouvées parmi ses papiers en 1950. J'ai eu la chance – et l'immense plaisir – de pouvoir faire publier celles-ci et de compléter les récits inachevés ou à peine ébauchés. L'ensemble constitue la saga de Conan, soit douze volumes.

De toutes les histoires de Conan écrites par Howard, celle-ci est la seule qui ait la longueur d'un roman. C'est l'une des dernières histoires qu'il écrivit, peu avant son suicide, terminant ainsi la saga d'une manière particulièrement brillante. Cette saga est digne de figurer auprès d'œuvres aussi illustres que *The Worm Ouroboros* d'E. R. Eddison, *The Well of the Unicorn* de Fletcher Pratt et *Le Seigneur des Anneaux*, la célèbre trilogie de J. R. R. Tolkien.

Howard était un conteur-né. En lisant les aventures de Conan, le lecteur a l'impression d'entendre parler le grand aventurier en personne, assis devant un feu de camp, et faisant le récit de ses exploits innombrables. En fiction, la différence entre un écrivain qui est un conteur-né et celui qui ne l'est pas est celle qui distingue un bateau qui flotte d'un autre qui coule quelques minutes après son lancement !

La présente histoire fut publiée à l'origine dans la revue Weird Tales, en épisodes à suivre. Elle parut alors sous le titre L'Heure du Dragon (The Hour of the Dragon). Lorsqu'elle parut sous forme de livre, le titre fut changé en celui de Conan le Conquérant. J'ai gardé ce dernier titre parce que, bien que L'Heure du Dragon soit un titre fort alléchant, il n'a pratiquement rien à voir avec le récit. J'ai également procédé à d'infimes remaniements, afin d'éliminer quelques légères contradictions qui se trouvaient dans la version originale.

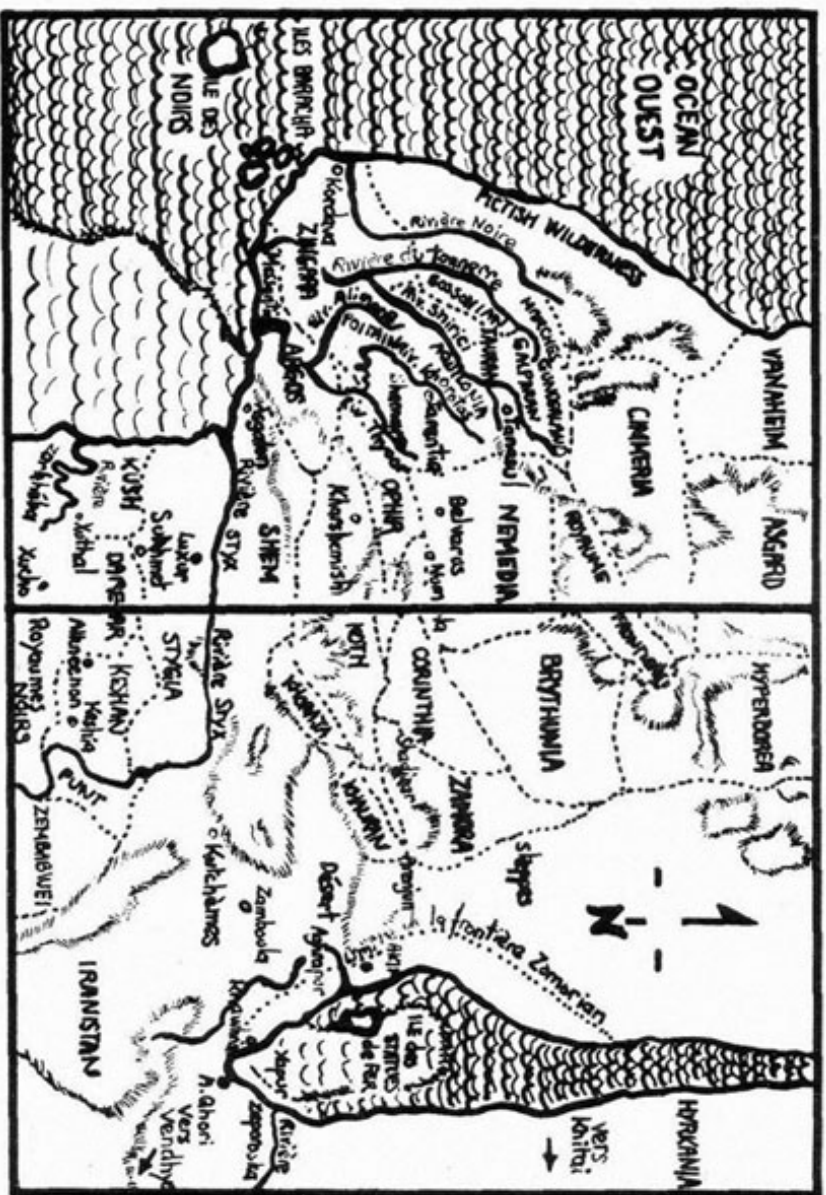
Conan vécut, aima et se battit au cours de l'âge hyborien, ère imaginaire que Howard situe il y a environ douze mille ans, entre l'engloutissement de l'Atlantide et le début de notre ère. Conan est un gigantesque Barbare, un aventurier venu des lointaines régions nordiques. Encore adolescent, il se rend au royaume de Zamora (voir la carte) où, durant plusieurs années, il mène une vie précaire en exerçant le métier de voleur, ce qui l'amène à faire des incursions dans les pays voisins. Puis il sert comme mercenaire dans les armées du royaume oriental de Turan d'abord, dans celles des royaumes hyboriens ensuite.

Contraint de quitter précipitamment le royaume d'Argos, Conan devient pirate, infestant les côtes de Kush, associé un temps avec la très belle Bêlit, femme-pirate shémite. Après la mort de Bêlit, il redevient mercenaire, pour le compte de Shem et des royaumes hyboriens voisins. Puis il partage la vie aventureuse des hors-la-loi nomades des steppes orientales, celle des pirates de la mer de Vilayet et des tribus des montagnes Himéliennes à la frontière des royaumes d'Iranistan et de Vendhya.

Après avoir été de nouveau soldat à Koth et en Argos, Conan retrouve la mer : d'abord pirate des îles Baracha, puis capitaine d'un navire dont l'équipage se compose de boucaniers zingarans. Lorsque d'autres boucaniers coulent son navire, il repart à l'aventure. Rejeté sur le rivage, il pénètre dans les royaumes noirs et se dirige vers le nord. Il devient éclaireur à la frontière occidentale de l'Aquilonie et se bat contre les féroces Picts. Montant rapidement en grade dans l'armée aquilonienne, il fait échec à une invasion pictes.

Conan est rappelé à Tarantia, la capitale, et jeté en prison par le roi Numedides, jaloux de son prestige. Il s'évade et choisit d'être à la tête de la révolte qui vise le roi despote. Conan tue Numedides sur son trône et devient ainsi le roi du plus puissant des royaumes hyboriens.

Il constate très vite que la vie d'un roi n'est pas de tout repos ! Victime d'un complot ourdi par des nobles mécontents, il échappe de justesse à une tentative d'assassinat. Par ruse, les rois de Koth et d'Ophir l'attirent dans un traquenard, le font prisonnier et entreprennent la conquête de l'Aquilonie. Avec l'aide d'un de ses compagnons de cellule – un magicien – Conan s'échappe et réapparaît à temps pour faire échouer le plan des envahisseurs. La suite de ses aventures est racontée dans le présent ouvrage.



Carte du monde de Conan à l'âge hyborien, réalisée à partir des notes de Robert E. Howard et des travaux de P. Schuyler Miller, John D. Clark, David Kyle et L. Sprague de Camp, avec superposée, une carte de l'Europe à l'échelle.

Ô toi qui dors, réveille-toi !

(Au cours des deux années qui suivent les événements relatés dans La Citadelle écarlate([1]), le royaume d'Aquilonie prospère sous la conduite ferme mais tolérante de Conan. L'ancien aventurier sans foi ni loi a mûri, par la force des choses, et est devenu un homme d'État capable et responsable. Mais une conspiration se trame dans le royaume voisin de Némédie. Les comploteurs ont juré de renverser le roi d'Aquilonie et, dans ce but, ont recours à la sombre sorcellerie des temps anciens. À cette époque, Conan approche de sa quarante-sixième année, mais les ans ne le marquent guère, si l'on excepte les cicatrices innombrables qui couvrent son corps puissamment charpenté... et une approche plus réfléchie du vin, des femmes et des combats sanglants. Sa jeunesse turbulente est bien loin ! Quoiqu'il ait à sa disposition un harem de concubines lascives, il n'a jamais pris femme officiellement – une reine – et n'a donc pas de fils légitime, appelé à lui succéder sur le trône. Ses ennemis cachés dans l'ombre comptent bien tirer parti de ce fait.)

La lueur des longs flambeaux vacilla, faisant onduler les ombres épaisses sur les murs. Les tapisseries de velours s'agitèrent. Pourtant, nul courant d'air ne soufflait dans la pièce. Quatre hommes se tenaient autour d'une table d'ébène où était posé un sarcophage de jade finement ciselé. Dans la main droite de chacun des hommes, brûlait une bougie noire qui répandait une lumière étrangement verdâtre. Dehors, c'était la nuit. Le vent gémissait lugubrement parmi les arbres plongés dans les ténèbres.

Un silence tendu régnait dans la pièce. Quatre paires d'yeux fixaient avec intensité le long cercueil sur lequel se tordaient de mystérieux hiéroglyphes. La lumière vacillante leur prêtait une vie et un mouvement inquiétants. L'homme au pied du sarcophage se pencha et, comme s'il écrivait avec une plume, traça dans l'air un obscur symbole à l'aide de sa bougie qu'il reposa dans son chandelier en or sombre. Murmurant une formule inintelligible pour ses compagnons, il glissa une main blanche sous ses robes de fourrure. Il la ressortit et ce fut comme s'il tenait dans sa paume une boule de feu vivant.

Ses compagnons poussèrent une vive exclamation de surprise.

L'homme robuste à la peau foncée qui se tenait de l'autre côté du cercueil chuchota : « Le Cœur d'Ahriman ! » L'homme leva aussitôt une main pour réclamer le silence. Quelque part, un chien se mit à gémir tristement. On entendit des pas furtifs de l'autre côté de la porte solidement fermée par une barre et un verrou massif. Pourtant, personne ne regarda dans cette direction : l'homme à la robe ornée d'hermine déplaçait à présent la gemme flamboyante, récitant doucement une incantation qui était déjà ancienne lorsque Atlantis disparut sous les eaux. L'éclat du joyau blessait leurs yeux et ils ne pouvaient être certains de ce qu'ils voyaient. Dans un fort craquement, le couvercle sculpté du sarcophage se souleva et retomba sur le côté, comme si une formidable poussée était exercée de l'intérieur. Les quatre hommes virent ce qu'il contenait... une forme recroquevillée sur elle-même, flétrie et desséchée. Les bandelettes tombant en poussière laissaient entrevoir les membres bruns et racornis, semblables à du bois mort.

— Rappeler à la vie *cette chose* ? murmura avec un rire sarcastique le petit homme à la peau brune. Si nous le touchons, il tombera en poussière. Fous que nous sommes...

— Chhhh !

Ce sifflement impérieux fut émis par l'homme au corps puissant qui tenait la pierre précieuse dans sa main. Son front large et blanc était couvert de sueur et ses yeux étaient dilatés. Il se baissa et, sans toucher la chose de sa main, posa sur la poitrine de la momie le joyau étincelant. Puis il recula. Son regard se fit intense tandis que ses lèvres prononçaient une muette invocation.

Un globe de feu vivant semblait brûler et irradier la poitrine morte et racornie. Une exclamation retentit, d'entre les dents serrées de ceux qui regardaient. Une terrible transmutation s'opérait sous leurs yeux. La forme ratatinée prenait du volume... elle se développait et s'allongeait ! Les bandelettes se rompirent et tombèrent sur le côté, formant de petits tas de poussière. Les membres recroquevillés grossirent et se durcirent. Leur teinte brunâtre commença à disparaître.

— Par Mitra ! souffla le géant aux cheveux blonds, placé à la gauche du cercueil. Ce n'était pas un Stygien. Cette partie de l'histoire était vraie !

À nouveau, un doigt tremblant exigea le silence. Dehors, les hurlements du chien avaient cessé ; la bête poussait de petits cris plaintifs, comme si elle faisait un mauvais rêve. Les cris cessèrent à leur tour. Au cœur du silence, l'homme aux cheveux blonds entendit craquer la lourde porte... on aurait dit que quelque chose pesait puissamment sur elle, de l'extérieur. Il porta la main à son épée. Il allait se retourner lorsque l'homme à la robe d'hermine lui ordonna

vivement :

— Ne bouge surtout pas ! La chaîne serait rompue ! Sur ta vie, ne t'approche pas de cette porte !

L'homme aux cheveux blonds haussa les épaules. Soudain, il se figea sur place et ouvrit de grands yeux ébahis. Dans le sarcophage de jade était allongé un homme vivant... un homme de grande taille, au corps robuste et nu ! Sa peau était blanche, sa barbe et ses cheveux noirs. Il ne bougeait pas ; ses yeux grands ouverts exprimaient la surprise et l'ignorance du nouveau-né. Sur sa poitrine, la gemme lançait mille feux étincelants.

L'homme à la robe ornée d'hermine tituba comme s'il était soulagé d'une tension extrême.

— Ishtar ! s'exclama-t-il. C'est Xaltotun... ! *Il vit !* Valerius ! Tarascus ! Amalric ! Le voyez-vous ? Vous doutiez de moi... et j'ai réussi ! Cette nuit, nous nous sommes approchés des portes béantes de l'Enfer. Les formes des ténèbres se sont amoncelées autour de nous... en vérité, elles *l'ont suivi* jusqu'aux portes mêmes... nous avons ramené à la vie le grand magicien !

— Et damné nos âmes, les vouant au purgatoire éternel, je n'en doute pas ! marmonna le petit homme à la peau brune, Tarascus.

Valerius, l'homme aux cheveux blonds, éclata d'un rire cruel.

— Aucun purgatoire ne saurait être pire que la vie elle-même ! Nous sommes tous damnés depuis le jour même de notre naissance. De plus, qui refuserait de vendre son âme misérable pour un trône ?

— Ses yeux n'expriment aucune intelligence, Orastes, déclara l'homme au corps robuste.

— Il est mort depuis très longtemps, répliqua Orastes. Il ressemble à quelqu'un qui vient de se réveiller. Son esprit est vide après ce long sommeil... non, il était *mort*, il ne dormait pas ! Nous avons ramené son esprit par-delà les abîmes et les gouffres de la nuit et de l'oubli. Je vais lui parler. (Il se pencha une nouvelle fois. Regardant fixement les yeux noirs et dilatés de l'homme étendu dans le cercueil, il dit lentement :) Réveille-toi, Xaltotun !

Les lèvres de l'homme remuèrent machinalement.

— Xaltotun ! répéta-t-il dans un murmure hésitant.

— *Tu es Xaltotun !* lança Orastes d'une voix forte, tel un hypnotiseur s'adressant à son sujet. Tu es Xaltotun de Python, en Acheron.

Une faible lueur apparut au fond des yeux noirs.

— J'étais Xaltotun, murmura-t-il. Je suis mort.

— Tu es Xaltotun ! s'écria Orastes. Tu n'es pas mort ! Tu vis !

— Je suis Xaltotun, répondit l'homme en un étrange murmure. Pourtant, je suis mort. Dans ma maison de Khemi, en Stygie... là-bas ! Je suis mort.

— Les prêtres qui t'avaient empoisonné momifièrent ton corps, gardant intacts tous tes organes, grâce à leurs arts magiques ! À présent, tu vis à nouveau ! Le Cœur d'Ahriman t'a redonné la vie. Il a arraché ton esprit à l'espace et à l'éternité !

— Le Cœur d'Ahriman ! (La lueur d'intelligence se fit plus vive tandis que les souvenirs l'assaillaient.) Les barbares me l'ont volé !

— Il se souvient, chuchota Orastes. Aidons-le à sortir du sarcophage.

Les autres obéirent à contrecœur. Apparemment, ils répugnaient à toucher l'homme qu'ils avaient rappelé à la vie. Ils ne semblèrent guère rassurés en sentant sous leurs doigts la chair ferme et musclée, vibrante de sang et de vie. Ils l'étendirent sur la table. Orastes le vêtit d'une étrange robe de velours noir, moirée d'étoiles et de croissants de lune en or. Puis il noua autour de ses tempes un bandeau aux fils d'or retenant les mèches de cheveux noirs et bouclés qui tombaient sur ses épaules. Il les laissait faire. Il ne dit rien, même lorsqu'ils l'installèrent dans un fauteuil sculpté, semblable à un trône. Le siège avait un haut dossier en ébène, de larges accoudoirs en argent et ses pieds avaient la forme de serres en or. Il resta assis, immobile. Lentement, l'intelligence grandissait dans ses yeux noirs ; elle les rendait étrangement profonds et lumineux. On aurait dit des feux magiques longtemps engloutis, remontant lentement à la surface d'étangs obscurs au cœur de la nuit !

Orastes lança un regard furtif vers ses compagnons. Ceux-ci, immobiles, fixaient avec une fascination morbide leur hôte singulier. Leurs nerfs d'acier avaient surmonté une épreuve qui aurait conduit à la folie d'autres hommes moins aguerris. Il comprit qu'il ne conspirait pas avec des êtres faibles. Leur courage était aussi immodéré que leurs ambitions... plus fortes encore que les lois et qu'habitait le génie du mal ! Il dirigea son attention sur la forme assise dans le fauteuil d'ébène noir. L'être se décida enfin à parler.

— Je me souviens, fit-il d'une voix forte et sonore. Il parlait le némédien avec un accent curieux, archaïque. Je suis Xaltotun... j'ai été le grand prêtre de la ville de Python... qui se trouvait en Acheron. Le Cœur d'Ahriman... je désirais tellement le retrouver ! Où est-il ?

Orastes le mit dans le creux de sa main. Il inspira profondément. Son regard se perdit dans les profondeurs du terrible joyau qui brûlait entre ses doigts.

— Ils me l'ont volé, il y a bien longtemps, déclara-t-il. Le cœur rouge de la nuit... capable de sauver ou de damner ! Il est venu de très loin, de la nuit des temps. Quand je l'avais en ma possession, personne ne pouvait me résister. On me l'a volé, Acheron est tombé ! Je me suis exilé, fuyant vers la noire Stygie. Je me souviens de beaucoup de choses... j'ai également beaucoup oublié ! Je me trouvais dans un

lointain pays, par-delà des gouffres mystérieux, des abîmes et des océans hantés par les ténèbres. En quelle année sommes-nous ?

— La fin de l'Année du Lion approche... trois mille ans se sont écoulés depuis la chute d'Acheron, répondit Orastes.

— Trois mille ans ! murmura le prêtre de Python. Si longtemps ! Qui êtes-vous ?

— Je suis Orastes, autrefois prêtre de Mitra. Cet homme est Amalric, baron de Tor en Némédie ; voici Tarascus, le frère cadet du roi de Némédie ; cet homme de grande taille est Valerius, héritier légitime du trône d'Aquilonie.

— Pourquoi m'avoir rappelé à la vie ? Qu'attendez-vous de moi ?

L'homme était alerte, en pleine possession de ses facultés. Ses yeux vifs reflétaient le fonctionnement d'un cerveau que n'obscurcissaient plus les brumes de la nuit. Il n'y avait aucune hésitation ni incertitude dans ses manières. Il allait directement au cœur du problème : tout service est intéressé, il y a toujours une contrepartie ! Orastes lui répondit avec une égale franchise.

— Cette nuit, nous avons ouvert les portes de l'Enfer et délivré ton âme pour qu'elle réintègre ton corps... car nous avons besoin de ton aide ! Nous désirons installer Tarascus sur le trône de Némédie et obtenir pour Valerius la couronne d'Aquilonie. Tes arts de nécromant nous seraient d'un grand secours !

L'esprit de Xaltotun était vif... subtil même ! Il déclara, d'une manière inattendue :

— Toi-même, Orastes, tu es certainement très versé dans les arts magiques pour avoir été capable de me redonner la vie ! Comment se fait-il qu'un prêtre de Mitra ait appris l'existence du Cœur d'Ahriman et qu'il connaisse les incantations de Skelos ?

— Je ne sers plus Mitra, lui apprit Orastes. J'ai été chassé de cet ordre, en raison de mon intérêt pour la magie noire. En fait, sans Amalric que voici, j'aurais certainement été brûlé comme sorcier.

« Cela m'a donné toute liberté pour poursuivre mes études. J'ai parcouru les royaumes de Zamora, de Vendhya, de Stygie ; je suis allé dans les forêts maudites de Khitaï. J'ai lu les livres aux reliures métalliques de Skelos, j'ai vu les créatures invisibles qui habitent au fond de puits insondables, j'ai parlé aux formes sans visage qui hantent les sombres jungles aux remugles infects ! J'ai réussi à entrevoir ton sarcophage dans la crypte gardée par des démons, sous le temple de Set aux murs gigantesques, aux confins de la Stygie. J'ai appris les arts qui me permettraient de rappeler à la vie ton cadavre desséché. En étudiant des manuscrits tombant en poussière, j'ai eu connaissance de l'existence du Cœur d'Ahriman. Durant toute une année, j'ai cherché l'endroit où il était dissimulé et je l'ai enfin trouvé !

— Pourquoi avoir pris la peine de me redonner la vie ? (Xaltotun fixait le prêtre de son regard pénétrant.) Pourquoi n'as-tu pas utilisé le Cœur pour augmenter tes propres pouvoirs ?

— De nos jours, plus personne ne connaît les secrets du Cœur, poursuivit Orastes. Même les légendes ne font pas allusion à la façon de libérer toute sa force. Je savais qu'il pouvait redonner vie ; j'ignore ses autres mystères ! Je l'ai seulement utilisé pour te rappeler à la vie. C'est ton savoir que nous voulons. Quant au Cœur, tu es le seul à en connaître les effroyables secrets !

Xaltotun secoua la tête. Il scrutait d'un air songeur les profondeurs de la gemme flamboyante.

— Mes connaissances en nécromancie sont plus grandes que la somme du savoir de tous les hommes ! Pourtant, je ne connais pas tous les pouvoirs de cette gemme. Jamais je ne les ai sondés dans les jours anciens. Je la gardais pour éviter qu'on ne l'utilise contre moi ! Pourtant, on a réussi à me la voler. Un shaman emplumé s'en est emparé ; sa horde barbare a eu raison de ma sorcellerie toute-puissante ! Ensuite, le joyau a disparu et j'ai été empoisonné par les prêtres jaloux de Stygie... je n'ai pas réussi à apprendre où il avait été dissimulé !

— Le Cœur se trouvait à Tarantia, dans une caverne sous le temple de Mitra, lui apprit Orastes. J'ai découvert sa cachette par des moyens détournés, après avoir retrouvé tes restes dans le sanctuaire souterrain de Set, en Stygie.

« Des voleurs de Zamora, en partie protégés par des charmes qui m'avaient été enseignés – mieux vaut ne pas mentionner en quel endroit et de quelle manière ! –, volèrent ton sarcophage, l'arrachant aux griffes des gardiens des ténèbres. Porté à dos de chameau, hissé à bord d'une galère, il a finalement atteint cette cité... dans un chariot tiré par des bœufs !

« Ces mêmes voleurs – ou plutôt les survivants de cette terrifiante expédition ! – dérobèrent le Cœur d'Ahriman dans la caverne située sous le temple de Mitra. Toute l'adresse des hommes et les charmes des sorciers furent bien près d'échouer ! Un seul vécut assez longtemps pour me rejoindre et me remettre la gemme. Délirant et caquetant, il tenta vainement de me dire ce qu'il avait vu dans cette crypte maudite ! Tout le monde sait que les voleurs de Zamora sont dignes de foi... à leur manière. Ils étaient les seuls – aidés de mes sortilèges – à pouvoir voler le Cœur là où il se trouvait, gardé par les démons des ténèbres depuis la chute d'Acheron, voici trois mille ans !

Xaltotun releva sa tête léonine. Son regard se fit lointain comme s'il sondait les siècles disparus.

— Trois mille ans ! murmura-t-il. Set ! Dis-moi ce qui a changé sur cette terre.

— Les Barbares qui avaient provoqué la chute d'Acheron fondèrent de nouveaux royaumes, déclara Orastes. Sur les vestiges de l'empire se dressèrent l'Aquilonie, la Némédie et Argos, d'après les tribus qui les bâtirent. Les royaumes d'Ophir, de Corinthie et de Koth, à l'ouest, anciennement assujettis aux rois d'Acheron, retrouvèrent leur indépendance.

— Qu'advint-il du peuple d'Acheron ? interrogea Xaltotun. Lorsque je me suis enfui en Stygie, Python était en ruine. Les magnifiques cités d'Acheron aux tours purpurines étaient inondées de sang et piétinées par les sandales des Barbares.

— Dans les collines, certains – des communautés peu importantes – se vantent encore de descendre d'Acheron, l'informa Orastes. Quant aux autres, ils furent submergés et balayés par la marée de mes ancêtres barbares. Ces derniers avaient énormément souffert des rois d'Acheron ! (Un sourire cruel et terrifiant apparut sur les lèvres du Pythonien.) En vérité ! Bien des barbares, hommes et femmes, sont morts de ma main... en hurlant sur l'autel ! J'ai vu leurs têtes empilées former une pyramide sur la grande place de Python alors que les rois s'en revenaient de l'ouest avec leur butin et leurs captifs nus.

« Oui. Lorsque vint le jour de la vengeance, bien peu furent épargnés par l'épée ! Ainsi Acheron cessa d'exister et Python, la cité aux tours écarlates, ne fut plus qu'un souvenir des temps révolus. Les jeunes royaumes se dressèrent sur les ruines impériales ; ils grandirent et prospérèrent. Nous t'avons fait revenir pour que tu nous aides à gouverner ces royaumes. S'ils sont moins étranges et merveilleux que celui de l'antique Acheron, ils valent néanmoins la peine qu'on se batte pour s'en emparer. Car ils sont riches et puissants. Regarde !

Orastes déroula devant l'étranger une carte habilement dessinée sur du vélin.

Xaltotun l'examina, puis secoua la tête, déconcerté.

— Même les contours de la terre ont changé ! Cela ressemble à un objet familier entrevu dans un rêve, incroyablement déformé !

Orastes posa son index sur la carte.

— Néanmoins... voici Belverus, capitale de la Némédie, où nous nous trouvons présentement. Là, les frontières du royaume de Némédie. Au sud et au sud-ouest s'étendent les royaumes d'Ophir et de Corinthie ; à l'est la Brythunie, à l'ouest l'Aquilonie.

— C'est la carte d'un monde que je ne connais pas, dit Xaltotun dans un souffle.

Orastes aperçut la lueur de haine au fond de ses yeux noirs.

— C'est une carte que nous allons modifier... grâce à toi ! poursuivit Orastes. Notre premier désir est d'installer Tarascus sur le trône de Némédie. Nous souhaitons que cette intronisation se fasse pacifiquement... sans que Tarascus puisse être soupçonné d'aucune

manière ! Nous ne voulons pas que le pays soit déchiré par des guerres civiles. Nous aurons besoin de toutes nos forces pour la conquête de l'Aquilonie !

« Si le roi de Nimed et ses fils mouraient... d'une mort naturelle, une épidémie de peste par exemple, Tarascus monterait sur le trône. Étant le prochain héritier, toute contestation serait impossible... il n'y aurait aucune opposition !

Xaltotun hocha la tête sans répondre. Orastes poursuivit :

— Le travail suivant sera plus délicat. Nous ne pouvons mettre Valerius sur le trône aquilonien sans une guerre. Or ce royaume est un adversaire redoutable. Son peuple est une race guerrière, robuste, endurcie par des guerres continuelles avec les Picts, les Zingarans et les Cimmériens. Durant cinq cents ans, l'Aquilonie et la Némédie se sont affrontées, par intermittence... et la victoire a toujours été du côté des Aquiloniens !

« Leur roi actuel est le guerrier le plus renommé de toutes les nations occidentales. C'est un étranger, un aventurier. Il s'est emparé de la couronne par la force, alors que des luttes fratricides déchiraient le pays. Il a étranglé le roi Numedides de ses propres mains, sur son trône ! Son nom est Conan. Aucun homme n'est de taille à l'affronter sur un champ de bataille.

« Valerius est l'héritier légitime du trône. Il a été contraint à l'exil par son royal parent, Numedides, et n'est pas rentré dans son pays natal depuis de nombreuses années. Dans ses veines coule le sang de l'ancienne dynastie. Nombre de barons accueilleraient avec joie la chute de Conan. C'est un usurpateur ! Ses veines ne contiennent pas une seule goutte de sang royal, ni même noble. Pourtant, les gens du peuple lui sont fidèles, ainsi que la noblesse des provinces éloignées. Toutefois, si ses troupes étaient écrasées lors d'une bataille qui aura nécessairement lieu, si Conan lui-même était tué, je pense qu'installer Valerius sur le trône ne présenterait plus aucune difficulté. En fait, avec la mort de Conan, c'est le cœur même du royaume qui serait atteint. Il n'appartient à aucune dynastie... c'est un aventurier solitaire !

— J'aimerais voir ce roi, déclara Xaltotun d'un air songeur.

Il jeta un regard vers le miroir d'argent qui constituait l'un des panneaux du mur. Ce miroir ne réfléchissait rien. Pourtant l'expression de Xaltotun montrait qu'il en connaissait parfaitement l'usage. Orastes hocha la tête avec l'orgueil du bon artisan dont les mérites sont reconnus par un maître dans sa partie.

— Je vais essayer de te le montrer, dit-il.

Il s'assit devant le miroir et fixa intensément ses profondeurs. Bientôt une légère ombre se forma à sa surface.

Cela semblait impossible ! Pourtant, ceux qui observaient la scène

savaient qu'il s'agissait seulement de l'image de la pensée d'Orastes, se reflétant et se matérialisant sur ce miroir, telles les pensées d'un magicien dans une boule de cristal magique. L'image flottait au sein de brumes ; elle devint d'une netteté surprenante... un homme de grande taille, aux épaules carrées et à la robuste poitrine, avec un cou de taureau et des membres puissamment musclés. Il était vêtu de soie et de velours ; les lions royaux d'Aquilonie étaient brodés de fils d'or sur son justaucorps somptueux. La couronne d'Aquilonie brillait sur ses cheveux noirs qui tombaient en cascade sur ses épaules. Pourtant, la grande épée à son côté semblait chez lui un attribut plus naturel que les habits et les symboles royaux. Son front était bas et large ; ses yeux d'un bleu volcanique paraissaient contenir un feu intérieur. Son visage basané, couvert de cicatrices, presque inquiétant, était celui d'un guerrier. Ses vêtements de velours ne parvenaient pas à dissimuler la force redoutable de ses membres à la musculature prodigieuse.

— Cet homme n'est pas un Hyborien ! s'exclama Xaltotun.

— Non, c'est un Cimmérien. Il appartient à l'une de ces tribus sauvages qui vivent dans les collines arides du Nord.

— J'ai combattu ses ancêtres autrefois, murmura Xaltotun. Même les rois d'Acheron n'ont pu les soumettre.

— Ils font toujours trembler les nations du Sud, répondit Orastes. C'est un fils authentique de cette race sauvage. Jusqu'à présent, il s'est montré invincible.

Xaltotun ne répondit pas ; il s'était assis et fixait le globe de feu vivant qui brillait dans le creux de sa paume. Dehors, le chien gémissait à nouveau en une longue plainte.

2

Un vent noir souffle !

L'Année du Dragon avait commencé dans la guerre, la pestilence et l'agitation. La peste noire rôdait dans les rues de Belverus, terrassant le marchand dans son échoppe, le serf dans son logis, le chevalier à sa table de banquet. Les arts des médecins étaient impuissants à l'enrayer. On disait qu'elle avait été envoyée par l'Enfer pour punir les habitants de Belverus, qui avaient commis les péchés d'orgueil et de luxure. Elle était aussi foudroyante et mortelle que la morsure d'une vipère. Le corps de la victime devenait violet, puis noir ; en quelques minutes c'était l'agonie, et la puanteur de sa propre putréfaction imprégnait ses narines avant même que la mort ait arraché son âme à ce corps rongé par la pourriture. Un vent chaud et grondant soufflait continuellement du sud, les récoltes se flétrissaient dans les champs, le bétail était décimé et mourait dans les étables.

Les hommes invoquaient Mitra et murmuraient contre le roi ; d'une façon mystérieuse, la rumeur s'était répandue à travers tout le royaume que le roi se livrait en secret à d'odieuses pratiques et à de viles débauches dans la retraite de son palais envahi par la nuit. Puis la mort fit son entrée dans ce palais ; autour d'elle tournoyaient les terribles émanations du fléau. La même nuit, le roi mourait ainsi que ses trois fils. Dans les rues, on entassait les cadavres sur les charrettes. Le tintement sinistre de leurs clochettes fut recouvert par le grondement des tambours funèbres.

Cette nuit-là, peu avant l'aube, le vent brûlant qui soufflait depuis des semaines cessa de bruire méchamment à travers les rideaux en soie des fenêtres. Une violente bourrasque déferla du nord. Elle rugit et gronda entre les tours. Un coup de tonnerre cataclysmique retentit ; les éclairs se succédèrent, aveuglants. Puis des pluies torrentielles s'abattirent. Et l'aube brilla, verte, claire et purifiée. Le sol calciné reverdit, les récoltes fanées se redressèrent. La peste ne fut plus qu'un souvenir... le puissant vent balaya et emporta ses miasmes hors du pays.

Les hommes dirent que les dieux étaient satisfaits parce que le mauvais roi et sa descendance étaient morts. Lorsque son frère cadet Tarascus fut couronné dans la grande salle du palais, le peuple poussa de joyeux vivats qui firent trembler les tours, acclamant le monarque

auquel souriaient les dieux.

Une telle vague d'enthousiasme et d'allégresse – elle déferla sur le pays tout entier – est fréquemment le signal d'une guerre de conquête. Aussi personne ne fut surpris lorsque les hérauts annoncèrent que le roi Tarascus avait déclaré non avenue la trêve conclue entre le défunt roi et ses voisins occidentaux. Peu après, il rassemblait ses armées afin d'envahir l'Aquilonie. Ses raisons étaient simples ; ses motivations, proclamées bien fort, donnaient à ses actions le vernis et l'éclat d'une croisade. Il avait épousé la cause de Valerius, « héritier légitime du trône ». Il venait non en ennemi de l'Aquilonie, mais en ami. Il désirait délivrer son peuple de la tyrannie d'un usurpateur et d'un étranger !

Certes, il y eut quelques sourires cyniques et des chuchotements à propos du bon ami du roi, Amalric, dont l'immense fortune semblait avoir renfloué les caisses royales, plutôt vides ! Mais ils passèrent inaperçus au milieu de la vague de ferveur et de popularité dont jouissait Tarascus. Si certains, plus perspicaces, se doutaient qu'Amalric était, en coulisse, le véritable maître de la Némédie, ils se gardèrent bien d'exprimer à haute voix une telle hérésie. Et tout le monde se prépara joyeusement à la guerre.

Le roi et ses alliés se dirigèrent vers l'ouest, à la tête de cinquante mille hommes... chevaliers en armures étincelantes, heaumes brillants et pennons flottant au-dessus de leurs têtes, piquiers aux casques d'acier et brigandines, arbalétriers en pourpoints de cuir. Ils franchirent la frontière, prirent d'assaut un château proche de celle-ci et incendièrent trois villages dans les montagnes. S'engageant dans la vallée de la Valkia, à dix *miles* à l'ouest de la zone frontalière, ils rencontrèrent les armées de Conan, roi d'Aquilonie... quarante-cinq mille chevaliers, archers et fantassins, la fleur de la chevalerie et de la force d'Aquilonie. Seuls les chevaliers de Poitain, sous le commandement de Prospero, n'étaient pas encore arrivés. Ils avaient un long chemin à parcourir, car ils venaient du sud-ouest du royaume. Tarascus avait frappé sans prévenir. L'invasion avait aussitôt suivi sa proclamation, sans aucune déclaration de guerre officielle.

Les deux armées étaient face à face, au fond d'une vallée encaissée entre des falaises abruptes, séparées par un cours d'eau de faible profondeur serpentant parmi les roseaux et les saules. Les femmes qui suivaient les deux armées descendirent vers le ruisseau pour y puiser de l'eau, échangèrent des insultes et se lancèrent des pierres d'une rive à l'autre. Les dernières lueurs du soleil couchant illuminèrent la bannière au dragon écarlate de Némédie. Celle-ci flottait dans la brise au-dessus de la tente du roi Tarascus, dressée sur une colline proche des falaises, à l'est. L'ombre des falaises à l'ouest recouvrit, tel un immense manteau pourpre, les tentes et les armées d'Aquilonie, cachant la bannière d'or au lion d'or qui surmontait la tente royale de

Conan.

Toute la nuit, les feux de camp brillèrent, illuminant la vallée. Le vent portait l'appel des trompettes, le cliquetis des armes et les sommations rauques des sentinelles qui faisaient avancer leurs chevaux le long des rives du ruisseau bordé de saules.

Les ténèbres précédant l'aube recouvraient encore le monde lorsque le roi Conan s'agita sur sa couche – un tas de fourrures et de soieries jetées sur quelques planches. Il se réveilla et se redressa brusquement. Poussant un cri aigu, il saisit son épée. Pallantides, son commandant, fit irruption dans la tente. Il aperçut le roi assis sur sa couche. Sa main serrait la poignée de son épée ; la sueur coulait sur son visage étrangement pâle.

— Majesté ! s'exclama Pallantides. Que se passe-t-il ?

— Le camp ! demanda vivement Conan. Les sentinelles montent-elles la garde ?

— Cinq cents cavaliers patrouillent le long de la rivière, répondit le général. Apparemment, les Némédiens n'ont pas l'intention d'attaquer cette nuit. Ils préfèrent attendre l'aube, comme nous.

— Crom ! murmura Conan. Je me suis réveillé avec la sensation que mon dernier jour était arrivé... la mort rampait vers moi, au cœur de la nuit !

Il leva les yeux vers la grande lampe en or qui répandait une douce lumière sur les tentures de velours et les tapis de la tente royale. Ils étaient seuls. Aucun esclave – ni aucun page – ne dormait sur le sol recouvert de tapis. Les yeux de Conan flamboyaient comme ils avaient coutume de le faire lorsqu'il était confronté à un grand péril. L'épée tremblait dans sa main. Pallantides l'observait avec inquiétude. Conan semblait prêter l'oreille à...

— Écoute ! siffla le roi. As-tu entendu ? Un pas furtif !

— Sept chevaliers gardent votre tente, Majesté, dit Pallantides. Personne ne pourrait s'en approcher sans qu'ils l'aperçoivent.

— Cela ne venait pas du dehors, grogna Conan. J'ai entendu des pas à *l'intérieur* de cette tente.

Pallantides regarda vivement autour de lui, sur le qui-vive. Dans les recoins, les tentures de velours se confondaient avec les ombres, mais s'il y avait eu quelqu'un dans la tente en dehors d'eux-mêmes, le général l'aurait vu. À nouveau il secoua la tête.

— Il n'y a personne, sire. Vous dormez protégé par votre armée !

— J'ai vu la mort foudroyer un roi alors que ses hommes l'entouraient par milliers, grommela Conan. Une créature aux pieds invisibles... personne ne peut la voir et...

— Peut-être avez-vous rêvé, risqua Pallantides, assez troublé.

— J'ai rêvé, c'est vrai ! grommela Conan. C'était un rêve étrange et diabolique. Je suivais à nouveau la longue et difficile route qui m'a

conduit jusqu'au trône.

Il se tut. Pallantides le regarda fixement, sans rien dire. Le roi était une énigme pour le général, comme pour la plupart de ses sujets civilisés. Pallantides savait que Conan avait emprunté bien des routes étranges au cours de sa vie tumultueuse, fertile en aventures. Et il est vrai que ses activités avaient été extrêmement variées avant qu'un caprice du destin ne le plaçât sur le trône d'Aquilonie.

— J'ai revu le champ de bataille où je suis né, dit Conan d'un air pensif. (Il appuya son menton sur son poing puissant.) Je me suis vu, une peau de panthère autour des reins, frapper de ma lance les bêtes féroces des montagnes. J'ai été à nouveau soldat, mercenaire... *hetman* des *kozaki* qui vivent le long de la rivière Zaporoska... corsaire mettant à feu et à sang les côtes de Kush... pirate des îles Baracha, chef des montagnards himéliens. J'ai été tous ces hommes et j'ai rêvé de tous ces hommes ! Toutes les formes qui ont été moi défilaient devant mes yeux en une procession sans fin... leurs pieds martelaient un hymne funèbre sur le sol poudreux.

« Des silhouettes étrangement voilées et des ombres fantomatiques traversaient tous ces rêves. Une voix lointaine s'est moquée de moi. Enfin, j'ai cru me voir allongé sur ces fourrures, dans cette tente... une forme se penchait sur moi, enveloppée de robes et encapuchonnée. J'étais privé de tout mouvement... le capuchon a glissé en arrière. Un crâne putréfié m'a regardé en grimaçant ! C'est à ce moment que je me suis réveillé.

— C'était un cauchemar, Majesté, suggéra Pallantides en réprimant un frisson. Rien de plus.

Conan secoua la tête. Il doutait toujours. Appartenant à une race barbare, les superstitions et les instincts de son héritage ancestral étaient profondément ancrés en lui.

— J'ai fait bien des cauchemars, reprit-il. Pour la plupart, ils étaient vides de sens. Mais celui-là ne ressemblait pas aux autres, par Crom ! Comme j'aimerais que cette bataille ait déjà eu lieu et que nous l'ayons gagnée ! J'ai un mauvais pressentiment depuis que le roi Nimed est mort, victime de la peste noire. Pourquoi le fléau a-t-il cessé aussitôt après sa mort ?

— Les gens disent que c'était un pécheur...

— Les gens sont des imbéciles ! grogna Conan. Si le fléau avait frappé tous les pécheurs, il ne resterait plus assez d'hommes pour compter les survivants ! Pourquoi les dieux – ils sont justes, m'ont dit les prêtres ! – auraient-ils tué cinq cents paysans, marchands et nobles avant de tuer le roi lui-même, si la peste lui était destinée ? Les dieux frappent-ils aveuglément, comme des soldats dans le brouillard ? Par Mitra, si je portais mes coups avec une telle maladresse, l'Aquilonie aurait un nouveau roi depuis longtemps.

« Non ! La peste noire n'est pas un fléau ordinaire. Tapie dans les tombes stygiennes, elle n'apparaît que si des magiciens l'invoquent. Je servais dans l'armée du prince Almuric lorsque celui-ci envahit la Stygie avec ses trente mille hommes... quinze mille ont péri, transpercés par les flèches stygiennes... les autres ont été frappés par la peste noire qui déferla sur nous sous la forme d'un vent soufflant du sud. J'ai été le seul survivant.

— Cinq cents hommes sont morts en Némédie... pas plus ! argumenta Pallantides.

— Celui qui l'a appelée – j'ignore de qui il s'agit ! – connaît également le moyen de l'arrêter à volonté, répondit Conan. C'est pourquoi je sais qu'il y a là un plan diabolique, concerté à l'avance. Quelqu'un a fait venir la peste, quelqu'un l'a renvoyée une fois le travail accompli... une fois Tarascus solidement installé sur le trône et accueilli comme le sauveur du peuple. Tous pensent qu'il a apaisé la colère des dieux ! Par Crom, je devine une intelligence subtile, diabolique même, derrière tout ceci. Cet homme qui, dit-on, prodigue ses conseils à Tarascus ?

— Il porte un voile, lui apprit Pallantides. On dit que c'est un étranger... originaire de Stygie.

— Un étranger originaire de Stygie ! répéta Conan en fronçant les sourcils. Il vient plutôt de l'Enfer ! Ha ! Qu'est-ce que c'est ?

— Les trompettes des Némédiens ! s'exclama Pallantides. Écoutez, les nôtres leur répondent ! L'aube est proche ! Les capitaines rangent leurs armées en ordre de bataille et se préparent à charger ! Que Mitra les accompagne, car ils seront nombreux à ne pas voir le soleil se coucher derrière ces rochers !

— Dis à mes écuyers de venir ! lança Conan. (Il se leva vivement et se dépouilla de ses vêtements de nuit en velours. Il semblait avoir oublié ses sinistres pressentiments à l'idée de se battre.) Rassemble mes capitaines et veille à ce que tout soit prêt. Je vous rejoindrai dès que j'aurai revêtu mon armure.

Bien des habitudes de Conan étaient inexplicables aux yeux des gens civilisés qui étaient ses sujets ; l'une d'entre elles était son obstination à vouloir dormir seul dans sa chambre ou sous sa tente. Pallantides sortit rapidement, dans le cliquetis de son armure. Il l'avait revêtue à minuit, après avoir pris quelques heures de repos. Il parcourut d'un regard rapide le camp où régnait une activité fébrile. Les hommes allaient et venaient en tous sens, ombres vagues dans la lumière incertaine parmi les longs alignements de tentes. Les étoiles brillaient encore, faiblement, dans le ciel à l'ouest. À l'est, l'horizon était bigarré de banderoles roses. Les replis soyeux de la bannière au dragon de Némédie flottaient au vent.

Pallantides se dirigea vers une tente de moindre importance, celle

des écuyers du roi, qui en sortaient précipitamment, réveillés par les trompettes. Alors qu'il leur criait de se dépêcher, il se figea soudain, sur place, interdit. Un hurlement rauque et farouche retentit dans la tente royale... suivi de l'impact d'un coup violent... et du bruit terrifiant d'un corps tombant à terre. Un rire caverneux résonna qui glaça le sang du général dans ses veines.

Pallantides pivota sur ses talons et rentra en courant dans la tente du roi. Il poussa un cri en apercevant le corps gigantesque de Conan étendu sur le tapis. Sa grande épée à deux mains gisait près de lui. Un mât de tente fracassé indiquait clairement l'endroit où le coup avait été porté. Pallantides dégaina son épée. Il regarda autour de lui mais n'aperçut aucun ennemi menaçant. Excepté le roi et lui-même, il n'y avait personne sous la tente... elle était déserte comme quelques instants plus tôt, quand il était sorti pour aller réveiller les écuyers.

— Majesté !

Pallantides se jeta à genoux auprès du géant terrassé.

Les yeux de Conan étaient ouverts et brillaient, fixés sur lui... le roi n'était pas évanoui et il reconnaissait Pallantides. Ses lèvres se tordirent : aucun son n'en sortit. Il semblait incapable de faire le moindre mouvement.

Des voix retentirent à l'extérieur. Pallantides se releva rapidement et alla jusqu'à la porte. Les écuyers et l'un des chevaliers gardant la tente royale se tenaient à l'entrée.

— Nous avons entendu du bruit à l'intérieur, dit le chevalier sur un ton d'excuse. Il n'est rien arrivé au roi ?

Pallantides le scruta du regard.

— Quelqu'un est-il entré ou sorti de la tente royale cette nuit ?

— Personne, excepté vous-même, seigneur, répondit le chevalier. Sa loyauté ne pouvait être mise en doute.

— Le roi a trébuché... son épée est tombée à terre, expliqua brièvement Pallantides. Retournez à votre poste.

Le chevalier s'éloigna. Le général fit alors un signe discret aux cinq écuyers royaux qui le suivirent à l'intérieur de la tente. Il rabattit soigneusement le pan de toile qui en fermait l'entrée. Ils pâlirent à la vue du roi étendu sur le tapis. Un geste rapide de Pallantides arrêta net leurs exclamations.

Le général se pencha sur Conan... qui fit des efforts surhumains pour parler. Les veines de ses tempes et les muscles de son cou noués comme des cordes se gonflèrent sous l'effort. Il souleva sa tête du sol. Il réussit enfin à parler... butant sur les mots... d'une manière presque inintelligible.

— *La créature... la créature dans le coin !*

Pallantides releva la tête et regarda craintivement autour de lui. Il aperçut les visages blêmes des écuyers à la lueur de la lampe, les

ombres veloutées blotties contre les parois de la tente. Mais c'était tout.

— Il n'y a rien ici, Votre Majesté, dit-il.

— C'était là, dans ce coin, murmura le roi, rejetant d'un côté et de l'autre sa tête à la crinière léonine dans ses efforts pour se redresser. Un homme... du moins, cela ressemblait à un homme... enveloppé dans des guenilles, comme les bandelettes d'une momie. Un manteau tombant en lambeaux était drapé autour de lui, un capuchon dissimulait ses traits. Je pouvais voir seulement ses yeux, tandis qu'il était tapi là-bas, parmi les ombres. J'ai cru tout d'abord qu'il était une ombre lui-même, puis j'ai vu ses yeux. On aurait dit de sombres joyaux.

« Je me suis avancé vers lui et je l'ai frappé de mon épée, mais je l'ai manqué... de beaucoup – comment ai-je pu le manquer, seul Crom le sait ! à la place, j'ai fracassé ce mât. Il a attrapé mon poignet comme je perdais l'équilibre et ses doigts m'ont brûlé ainsi qu'un fer chauffé au rouge. Toutes mes forces m'ont quitté ; le sol est venu à ma rencontre et m'a frappé comme une massue. Puis il a disparu. Je suis resté à terre et – qu'il soit maudit ! – je ne peux plus bouger ! Je suis paralysé !

Pallantides prit la main du géant et un long frisson le parcourut. Sur le poignet du roi apparaissait distinctement la marque bleutée des doigts longs et osseux. Quelle main pouvait serrer avec une telle force, au point de laisser une pareille empreinte sur le poignet épais du roi ? Pallantides se souvint du rire caverneux qu'il avait entendu alors qu'il se précipitait dans la tente royale. Une sueur glacée perla sur son front. Ce n'était pas Conan qui avait ri.

— C'était une créature du démon ! murmura un écuyer tout tremblant. On dit que les enfants des ténèbres favorisent Tarascus et qu'ils se battent à ses côtés.

— Tais-toi ! ordonna sévèrement Pallantides.

À l'extérieur, l'aube occultait rapidement les étoiles. Un vent léger souffla des sommets, apportant avec lui la fanfare d'un millier de trompettes. À cette stridence, le corps puissamment charpenté du roi fut parcouru par un frémissement convulsif, et les veines de ses tempes saillirent comme il tentait de briser les chaînes invisibles qui le maintenaient à terre.

— Aidez-moi à revêtir ma cuirasse et attachez-moi sur ma selle, fit-il dans un murmure. Je chargerai à la tête de mes hommes !

Pallantides secoua la tête ; un écuyer le tira par son justaucorps.

— Seigneur, nous sommes perdus si l'armée apprend que le roi a été frappé par un sort ! Lui seul pouvait nous conduire à la victoire aujourd'hui !

— Aidez-moi ! Portons-le sur sa couche, répondit le général.

Ils obéirent et allongèrent le géant paralysé sur les fourrures, puis ils le recouvrirent d'une cape de soie. Pallantides se tourna vers les cinq écuyers et, avant de parler, fixa longuement leurs visages blêmes.

— Nos lèvres doivent être scellées et ne jamais révéler ce qui s'est passé sous cette tente, dit-il enfin. L'avenir du royaume d'Aquilonie en dépend. Que l'un d'entre vous aille me chercher le capitaine Valannus, des lanciers pelliens !

L'écuyer désigné salua et sortit rapidement. Pallantides attendit, regardant son roi prostré. Au-dehors, les trompettes rugissaient, les tambours grondaient. La clameur des armées se préparant à la bataille montait dans l'aube naissante. Bientôt l'écuyer s'en revint, accompagné de l'officier réclamé par Pallantides. C'était un homme de grande taille, au corps puissant et aux larges épaules. Bâti comme le roi, il avait également des cheveux épais et noirs. Mais ses yeux étaient gris et ses traits ne ressemblaient guère à ceux de Conan.

— Le roi est atteint d'une étrange maladie, lui apprit laconiquement Pallantides. Un grand honneur t'est réservé ! Aujourd'hui, tu vas porter son armure et galoper à la tête de ses armées. Personne ne doit savoir que ce n'est pas le roi qui conduit la charge !

— C'est un honneur pour lequel un homme donnerait sa vie avec joie, balbutia le capitaine, comblé par cette nouvelle. Que Mitra me vienne en aide ! J'espère ne pas me montrer indigne de cette immense marque de confiance !

Tandis que le roi étendu sur les fourrures les fixait de ses yeux brûlants où se lisaient la rage amère et l'humiliation qui rongeaient son cœur, les écuyers ôtèrent à Valannus sa cotte de mailles, ses épaulières et ses jambières. Puis ils l'aidèrent à revêtir l'armure de Conan aux plaques de métal noir, ainsi que son casque à visière. Les plumes noires ondoyaient au-dessus du cimier en forme de guivre. Il mit le surcot de soie au lion royal brodé de fils d'or et ils fixèrent autour de sa taille le large ceinturon à boucle d'or qui soutenait le fourreau. Dans celui-ci se trouvait la large épée à la poignée incrustée de gemmes. Tandis qu'ils s'affairaient, les trompettes retentissaient au-dehors et le cliquetis des armes emplissait l'air. Une clameur rauque parvint de l'autre rive : les bataillons se rangeaient en ordre de bataille, les uns après les autres.

Armé de pied en cap, Valannus tomba à genoux et inclina ses plumes vers le géant allongé sur les fourrures.

— Seigneur roi, avec l'aide de Mitra... je jure de ne pas déshonorer l'armure que je porte aujourd'hui !

— Apporte-moi la tête de Tarascus et je te donnerai une baronnie !

Le supplice qu'il endurait avait fait tomber le vernis de civilisation de Conan. Ses yeux flamboyaient, il grinçait des dents... de fureur et

de désir sanguinaire ! Il était redevenu le barbare des collines de Cimmérie !

3

Les falaises s'écroulent !

L'armée aquilonienne était rangée en ordre de bataille. En longs alignements compacts, piquiers et cavaliers bardés d'acier étincelant attendaient. Un géant portant une armure noire sortit de la tente royale. Comme il montait sur l'étalon noir tenu par quatre écuyers, un rugissement à faire trembler les montagnes sortit de milliers de gorges. Ils agitaient leurs lames et acclamaient leur roi-guerrier en une formidable clameur... chevaliers aux armures ouvragées d'or, piquiers en cottes de mailles et bassinets, archers en pourpoints de cuir tenant dans leurs mains gauches les longs arcs bossoniens.

L'armée massée sur le versant opposé de la vallée se mit en branle et descendit rapidement la longue pente vers la rivière. L'acier brillait à travers les brumes matinales tournoyant autour des pattes des chevaux.

L'armée de Conan avança lentement à sa rencontre. Le pas mesuré des chevaux caparaçonnés faisait trembler le sol. Les bannières flottaient en longs replis soyeux dans le vent matinal ; les lances ondoyaient, telle une forêt hérissée de pointes, s'abaissaient et se redressaient, accompagnées du voltigement de leurs pennons.

Dix hommes d'armes, des vétérans à la mine sévère sachant tenir leur langue, gardaient la tente royale. Un écuyer se tenait près de l'entrée et regardait par un interstice dans la toile. À part la poignée d'hommes mis dans le secret, personne ne savait que ce n'était pas Conan qui chevauchait le grand étalon et s'avavançait à la tête de son armée.

L'armée aquilonienne avait adopté sa formation habituelle : les chevaliers puissamment armés, le gros des troupes, au centre ; sur les ailes, des détachements moins importants de cavaliers, des hommes d'armes à cheval pour la plupart, appuyés par des piquiers et des archers. Ces derniers étaient des Bossoniens, originaires des marches occidentales, des hommes de taille moyenne, puissamment bâtis, aux pourpoints de cuir et aux casques de fer.

L'armée némédienne s'approchait, ayant adopté une formation similaire. Les deux armées se dirigèrent vers la rivière, leurs ailes légèrement en avance sur leurs centres. Au milieu de l'armée aquilonienne, la grande bannière au lion déployait ses replis noirs et

claquait au vent au-dessus de la silhouette bardée d'acier montant l'étalon noir.

Sur les fourrures, dans la tente royale, Conan gémissait, souffrant mille tortures. Il poussait d'étranges jurons barbares.

— Les armées s'avancent l'une vers l'autre, commenta l'écuyer qui regardait depuis l'entrée de la tente. Écoutez les sonneries des trompettes ! Ha ! Le soleil levant embrase les pointes des lances et les casques, au point de m'éblouir. Il teinte la rivière d'écarlate... en vérité, ses eaux seront réellement écarlates avant la fin de ce jour !

« L'ennemi a atteint la rivière. Les flèches volent entre les armées et ressemblent à des nuages hérissés de pointes qui cachent le soleil. Bien visé, archers ! Les Bossoniens ont l'avantage ! Écoutez-les pousser des cris de joie !

Au-dessus du tintamarre des trompettes et du cliquetis de l'acier, parvinrent faiblement aux oreilles du roi les cris rauques et farouches des Bossoniens bandant leurs arcs et décochant leurs traits à l'unisson.

— Leurs archers cherchent à occuper les nôtres, tandis que leurs chevaliers se dirigent vers la rivière, poursuivit l'écuyer. Les berges ne sont pas escarpées ; elles descendent vers l'eau en pente douce. Les chevaliers entrent dans l'eau ; ils se frayent un chemin à travers les saules. Par Mitra, les traits longs d'une aune trouvent le moindre interstice de leurs cuirasses ! Hommes et chevaux s'écroulent. Ils s'agitent et se débattent dans la rivière peu profonde. Le courant n'est guère rapide ; pourtant des hommes se noient là-bas, entraînés par le poids de leurs armures, piétinés par leurs chevaux fous de terreur ! Les chevaliers d'Aquilonie s'avancent à présent ! Ils livrent bataille aux chevaliers de Némédie. L'eau tourbillonne autour des flancs de leurs chevaux. La clameur des épées s'entrechoquant est assourdissante.

— Crom !

Un cri de souffrance jaillit des lèvres de Conan. Le sang circulait à nouveau dans ses veines, paresseusement ; la vie renaissait en lui, mais il était toujours cloué au sol, étendu sur les fourrures.

— Les ailes se referment sur le centre, fit l'écuyer. Piquiers et fantassins se battent au corps à corps dans la rivière, derrière eux les archers décochent leurs traits sans discontinuer.

« Par Mitra, les arbalétriers némédiens sont cruellement harcelés ! Les Bossoniens ajustent leurs tirs, de façon à ce que leurs flèches retombent sur leurs arrières. Leur centre n'avance pas d'un pied, leurs ailes sont repoussées. Elles se replient sur la berge opposée.

— Crom, Ymir et Mitra ! gronda Conan. Dieux et démons ! Comme j'aimerais me jeter au cœur de la bataille, fût-ce pour mourir un instant plus tard !

Tout au long de cette journée longue et ardente, la bataille fit rage.

La vallée vibrerait sous les charges et les contre-attaques ; elle frémissait au sifflement des flèches et au craquement des boucliers volant en éclats et des lances se brisant sur l'acier. Les soldats aquiloniens tenaient bon. Une seule fois, ils furent repoussés de la berge. Une contre-attaque, avec la bannière noire flottant au-dessus de l'étalon noir, leur fit regagner le terrain perdu. Formant un rempart d'acier, ils tinrent la rive droite du cours d'eau. À la fin, l'écuyer apprit à Conan que les Némédiens lâchaient pied et se repliaient sur la rive gauche.

— Leurs ailes refluent en désordre ! s'écria-t-il. Leurs chevaliers rompent le combat et font demi-tour. Mais que se passe-t-il ? Votre bannière s'avance... le centre de votre armée s'engage dans le cours d'eau ! Par Mitra, Valannus conduit l'armée de l'autre côté de la rivière !

— Le fou ! grogna Conan. C'est peut-être une ruse. Il aurait dû rester sur ses positions ; à l'aube, Prospero sera ici avec les renforts de Poitain.

— Une grêle de flèches s'abat sur les chevaliers ! continua l'écuyer. Ils ne faiblissent pas ! Ils avancent toujours... ils ont franchi le cours d'eau ! Ils montent à l'assaut de l'autre berge ! Pallantides a lancé nos ailes de l'autre côté de la rivière pour les soutenir ! C'est tout ce qu'il peut faire ! La bannière au lion plonge au cœur de la mêlée qui fait rage.

« Les chevaliers de Némédie tentent de résister. Leurs rangs cèdent et se disloquent ! Ils se replient en désordre ! Leur aile gauche est en complète débandade. Nos piquiers les massacrent alors qu'ils s'enfuient ! J'aperçois Valannus ! Il charge et frappe comme un dément ! Il est transformé ; une fureur sanguinaire l'habite ! Les hommes ne regardent plus Pallantides. Ils suivent Valannus ! Ils le prennent pour Conan, car il a rabattu sa visière pour se battre.

« Pourtant, il y a de la méthode dans sa folie ! Suivi de cinq mille chevaliers, le fer de lance de notre armée, il contourne le front némédien. Le gros des troupes ennemies est en complète débandade... Regardez ! Leur flanc est protégé par les falaises, mais ils ont laissé un défilé sans défense ! On dirait une grande crevasse dans la muraille rocheuse... elle se prolonge et conduit derrière les lignes némédiennes ! Par Mitra ! Valannus a vu l'occasion inespérée qui s'offrait à lui... il la saisit ! Il fait refluer leur aile devant lui et mène ses chevaliers vers le défilé ! Ils décrivent un large arc de cercle pour éviter le cœur de la bataille. Ils s'ouvrent un chemin à travers une formation de lanciers... ils chargent dans le défilé !

— Une embuscade ! s'écria Conan qui fit de violents efforts pour se lever.

— *Non !* hurla l'écuyer avec des accents triomphaux dans la voix. Toute l'armée némédienne est présente sur le champ de bataille ! Ils

ont oublié le défilé ! Ils ne pensaient pas être repoussés si loin ! Oh, quelle folie, Tarascus ! Cette erreur te coûtera cher ! Ah, je vois lances et pennons surgir à l'autre extrémité du défilé, au-delà des lignes némédiennes. Ils vont les prendre à revers et les tailler en pièces. *Mitra, que se passe-t-il ?*

Les parois de la tente ondoyèrent follement et il tituba. Un grondement sourd, incroyablement sinistre, montait au loin, dominant la clameur de la bataille.

— Les falaises se disloquent ! glapit l'écuyer. Ô dieux, je n'en crois pas mes yeux ! La rivière sort de son lit en écumant ! Les montagnes s'écroulent ! Le sol tremble ; chevaux et cavaliers en armure sont renversés ! Les falaises ! *Elles s'écroulent !*

Accompagnant ses paroles, un effroyable grondement retentit, suivi d'une formidable secousse... la terre tremblait ! Dominant la clameur de la bataille, s'élevèrent des hurlements de terreur, puis de panique.

— Les falaises se sont écroulées ! hurlait l'écuyer livide. Les rochers dévalent au bas des pentes ! Ils tombent au fond du défilé... ils broient et écrasent tous ceux qui s'y trouvent ! J'ai vu la bannière au lion s'agiter un instant parmi la poussière et les rochers... puis elle a disparu ! Les Némédiens poussent des cris de triomphe ! Ils peuvent crier... la chute de la falaise a anéanti cinq mille de nos chevaliers, parmi les plus braves... écoutez !

Des cris éperdus parvinrent aux oreilles de Conan. Ils montaient, de plus en plus frénétiques :

— *Le roi est mort ! Le roi est mort ! Fuyons ! Fuyons ! Le roi est mort !*

— menteurs ! haleta Conan. Chiens ! Fripons ! Couards ! Crom, si seulement je pouvais me tenir debout... me traîner jusqu'à la rivière, ramper en serrant mon épée entre mes dents ! Dis-moi, mon garçon, prennent-ils la fuite ?

— Hélas ! sanglota l'écuyer. Ils refluent vers la rivière, c'est la débânde ! Ils sont taillés en pièces, balayés comme l'écume par la tempête. Pallantides tente d'arrêter le torrent... il est jeté à terre, les chevaux le piétinent ! Ils se précipitent dans la rivière, chevaliers, archers, piquiers, tous mêlés et confondus en un démentiel torrent de destruction. Les Némédiens les talonnent et les fauchent comme les blés !

— Une fois sur cette rive, ils s'arrêteront et résisteront ! s'écria le roi.

Il se souleva sur les coudes ; cet effort fit ruisseler la sueur sur ses tempes.

— Non ! hurla l'écuyer. Cela leur est impossible ! Ils sont brisés, c'est la déroute ! Ô dieux, fallait-il que je vive pour voir ce jour funeste ?

Puis il se souvint de ses devoirs et appela les hommes d'armes.

Ceux-ci, figés sur place, contemplaient avec stupeur la défaite de leurs camarades.

— Amenez vite un cheval ! Aidez-moi à mettre le roi en selle. Nous ne devons pas rester ici !

Avant qu'ils puissent exécuter son ordre, les premiers tourbillons de la tempête s'abattaient sur eux. Chevaliers, lanciers et archers s'enfuyaient parmi les tentes, trébuchaient sur les cordes, renversaient les bagages. Confondus avec eux, les cavaliers némédiens frappaient à droite et à gauche sur toutes les formes qui leur étaient étrangères. Des cordes de tentes furent tranchées ; des incendies embrasèrent le ciel en une centaine d'endroits à la fois ; le pillage commençait. Les gardes à la mine sévère disposés tout autour de la tente de Conan moururent sur place, portant des coups d'estoc et de taille. Leurs cadavres mutilés furent piétinés par les chevaux des vainqueurs.

L'écuyer avait étroitement rabattu la toile de l'entrée. Dans la folle confusion du carnage, personne ne s'aperçut que la tente avait encore des occupants.

Fuyards et poursuivants passèrent, tel un ouragan, et s'éloignèrent dans un rugissement vers le haut de la vallée. Lorsque l'écuyer regarda à nouveau au-dehors, il vit un groupe d'hommes s'approcher de la tente royale dans un but évident.

— Voici le roi de Némédie, accompagné de quatre chevaliers et de son écuyer, annonça-t-il. Il acceptera certainement votre reddition, mon doux seigneur...

— Me rendre ? Jamais ! Par tous les démons ! grinça le roi.

Il s'était redressé au prix de mille efforts et était assis. Il parvint à poser ses jambes sur le sol et se leva en chancelant. Il titubait comme un homme ivre. L'écuyer accourut pour l'aider, mais il le repoussa.

— Donne-moi cet arc ! grogna-t-il, désignant le grand arc et le carquois accrochés à un mât.

— La bataille est perdue, Majesté ! s'écria l'écuyer avec trouble. Il incombe à un souverain de se rendre avec la dignité qui sied à une personne de sang royal !

— Aucun sang royal ne coule dans mes veines ! gronda Conan. Je suis un Berbère... fils de forgeron !

Saisissant l'arc et une flèche, il se dirigea en titubant vers l'entrée de la tente. Son aspect était redoutable ! Il était nu, à l'exception de courtes braies de cuir et d'une chemise sans manches, ouverte, qui montrait sa poitrine robuste et velue, avec ses membres puissamment musclés ; ses yeux bleus flamboyaient sous sa crinière noire et hirsute. L'écuyer recula, plus effrayé par son roi que par toute l'armée némédienne !

Vacillant sur ses jambes peu assurées, Conan écarta violemment le pan de toile et s'avança sous le dais. Le roi de Némédie et ses

compagnons avaient mis pied à terre. Ils se figèrent sur place, regardant avec stupéfaction l'apparition qui les défiait.

— Me voici, bande de chacals ! rugit le Cimmérien. Je suis le roi ! Mort à vous, fils de chiens !

Il banda fortement son arc et décocha sa flèche. Le trait vint se planter dans la poitrine du chevalier qui se tenait auprès de Tarascus. Conan lança l'arc vers le roi de Némédie.

— Maudite soit ma main qui a tremblé ! Viens donc me chercher si tu l'oses !

Titubant sur place et menaçant de tomber à la renverse, il heurta de ses épaules un mât de tente. Ainsi adossé, il leva à deux mains sa grande épée.

— Par Mitra, *c'est le roi !* jura Tarascus. (Il regarda vivement autour de lui et éclata de rire.) L'autre n'était qu'un valet ayant revêtu son armure ! En avant, vous autres, je veux sa tête !

Les trois soldats – des hommes d'armes portant l'emblème des gardes royaux – se ruèrent sur le roi. L'un d'eux abattit l'écuyer d'un coup de sa massue. Les deux autres eurent moins de chance ! Le premier arriva sur le roi en brandissant son épée. Conan lui porta un coup de taille. L'épée traversa la cotte de mailles comme si c'était du tissu ; elle trancha le bras et l'épaule du Némédien. Celui-ci s'effondra et tomba en travers des jambes de son compagnon. L'homme fit un faux pas. Avant qu'il puisse se redresser, la grande épée du roi l'avait transpercé de part en part.

Conan dégagea sa lame avec une exclamation douloureuse, puis recula en titubant contre le mât de tente. Ses grands membres tremblaient, sa poitrine se soulevait douloureusement. La sueur ruisselait au bas de son visage et sur son cou, mais ses yeux brûlaient d'une joie sauvage. Il lança d'une voix essoufflée :

— Pourquoi restes-tu ainsi à l'écart, chien de Belverus ? Je ne peux pas marcher ; viens donc... approche, si tu n'as pas peur de mourir !

Tarascus hésita. Il regarda l'homme d'armes encore debout et son écuyer, un homme au corps décharné, à la mine sombre, portant une cuirasse noire. Il fit un pas en avant. Il était très inférieur au gigantesque Cimmérien par la taille et par la force, mais une armure le protégeait de la tête aux pieds. De plus, il avait la réputation d'être un excellent escrimeur, dans toutes les nations occidentales. Pourtant, son écuyer le retint par le bras.

— Non, Majesté, n'exposez pas votre vie. Je vais appeler des archers. Ils abattront ce barbare comme nous achevons les lions.

Aucun d'eux n'avait remarqué qu'un chariot s'était approché durant ce bref engagement. Il s'arrêta auprès d'eux. Conan l'aperçut, en regardant par-delà leurs épaules. Un frisson singulier descendit le long de son épine dorsale. Il y avait quelque chose de surnaturel dans

l'aspect des chevaux noirs attelés au véhicule. Pourtant, ce fut l'occupant du chariot qui retint l'attention du roi.

C'était un homme de grande taille, superbement bâti. Vêtu d'une longue robe de soie sans aucun ornement, il portait une coiffe shémite. Les plis inférieurs de sa coiffure dissimulaient ses traits, mais l'on apercevait ses yeux noirs au regard magnétique. Les mains qui tiraient sur les rênes, faisant se cabrer les chevaux, étaient blanches mais puissantes. Conan considéra l'étranger, tous ses instincts primitifs en éveil. Il percevait l'aura de menace et de puissance qui émanait de cette forme voilée... une menace précise, tel l'ondolement qui parcourt les hautes herbes par un jour sans vent, trahissant l'avance sinieuse d'un serpent !

— Salut à toi, Xaltotun ! s'exclama Tarascus. Regarde ! Voici le roi d'Aquilonie ! Il n'est pas mort sous l'avalanche comme nous le pensions.

— Je sais, répondit l'autre, sans se donner la peine d'expliquer comment il le savait. Qu'as-tu l'intention de faire ?

— Je vais dire à nos archers de l'abattre, répondit le Némédien. Aussi longtemps qu'il vivra, il représentera un danger pour nous.

— Même un chien a son utilité, répondit Xaltotun. Capture-le vivant.

Conan éclata d'un rire rauque.

— Viens et essaie donc ! le défia-t-il. Sans ces jambes traîtresses, je te jetterais à bas de ce chariot, comme un bûcheron abat un arbre. Tu ne me captureras jamais vivant, maudit sois-tu !

— Je crains qu'il ne dise la vérité, fit Tarascus. Cet homme est un barbare. Il possède la férocité insensible d'un tigre blessé. Laisse-moi appeler les archers.

— Contemple mon pouvoir, lui conseilla Xaltotun.

Sa main se glissa sous sa robe et en ressortit avec un objet brillant... une sphère étincelante. Il la lança soudain vers Conan. Le Cimmérien l'écarta avec mépris du plat de son épée... Lorsque sa lame toucha la sphère, une vive explosion se produisit, suivie d'un éclair blanc et d'une lueur aveuglante. Conan tomba à terre, sans connaissance.

— Il est mort ? fit Tarascus, et c'était plus une constatation qu'une interrogation.

— Non. Seulement évanoui. Il reprendra connaissance dans quelques heures. Ordonne à tes hommes de l'attacher et de le transporter, pieds et poings liés, dans mon chariot.

Ce que fit Tarascus d'un geste. Ils soulevèrent et portèrent le roi inconscient jusqu'au chariot, grimaçant sous le poids de leur fardeau. Xaltotun jeta sur son corps une cape de velours qui le recouvrit entièrement. Ainsi, personne ne pourrait le voir du dehors. Puis il prit

les rênes.

— Je me rends à Belverus, dit-il. Préviens Amalric que je le rejoindrai s'il a besoin de moi. Mais Conan n'est plus un obstacle pour nous... son armée étant en déroute... lances et épées devraient suffire pour parfaire notre conquête. Prospero ne peut amener plus de dix mille hommes sur le champ de bataille. Il rebrousse chemin vers Tarantia en apprenant la nouvelle de la défaite. Ne parle pas de notre capture à Amalric ou à Valerius... ni à quiconque ! Laissons-les croire que Conan est mort dans l'avalanche des falaises.

Il fixa l'homme d'armes un long moment. Le garde s'agita, mal à l'aise, rendu nerveux par cet examen.

— Qu'as-tu autour de la taille ? demanda Xaltotun.

— Mais... mon ceinturon, sans vouloir vous déplaire, seigneur ! balbutia l'homme, stupéfait.

— Tu mens ! (Le rire de Xaltotun fut aussi tranchant que la lame d'une épée.) C'est un serpent venimeux ! Quelle stupidité de ta part... porter un serpent autour de ta taille !

Les yeux écarquillés, le garde abaissa son regard. Avec horreur, il vit la boucle de son ceinturon se redresser vers lui. C'était *la tête d'un serpent* ! Il voyait les yeux à la lueur mauvaise et les crocs dégouttant de bave. Il entendait le sifflement et sentait le contact repoussant de la créature autour de son corps. Il poussa un hurlement de terreur et frappa vers le serpent de sa main nue. Il sentit les crocs se planter dans sa main. Il se raidit et tomba lourdement. Tarascus abaissa les yeux vers lui, le visage dépourvu de toute expression. Il vit seulement le ceinturon de cuir et la boucle... l'ardillon pointu était planté dans la paume du soldat. Xaltotun tourna son regard hypnotique vers l'écuyer de Tarascus. Le visage de l'homme devint livide. Comme il se mettait à trembler, le roi s'interposa :

— Non, nous pouvons nous fier à lui.

Le sorcier tira sur les rênes et les chevaux firent demi-tour.

— Veille à ce que ceci demeure secret. Si l'on a besoin de moi, qu'Altaro, le serviteur d'Orastes, m'appelle, comme je lui ai appris à le faire. Je serai dans ton palais de Belverus.

Tarascus leva la main pour le saluer. Son expression n'était pas plaisante à voir comme il regardait s'éloigner l'hypnotiseur.

— Pourquoi a-t-il laissé la vie sauve au Cimmérien ? chuchota l'écuyer terrifié.

— J'aimerais bien le savoir moi-même, grogna Tarascus.

Derrière le chariot qui s'éloignait dans un grondement, la clameur sourde de la bataille et de la poursuite diminuait au loin ; le soleil couchant embrasait les falaises de ses feux écarlates. Le chariot disparut au sein des ombres épaisses et bleutées qui montaient en flottant de l'est.

« De quel enfer t'es-tu échappé ? »

De ce long voyage à bord du chariot de Xaltotun, Conan n'eut aucune connaissance. Il était étendu, aussi immobile qu'un mort, tandis que les roues de bronze résonnaient sur les pierres des routes de montagne et sifflaient à travers les herbes grasses des vallées fertiles. Finalement, le chariot quitta les cimes déchiquetées pour descendre les pentes. Dans un grondement sourd et régulier, il suivait la route large et blanche qui sinuait à travers les riches régions de pâturages jusqu'aux murailles de Belverus.

Peu avant l'aube, il commença à reprendre ses sens. Il entendit un murmure de voix, le gémissement de lourds gonds. Par une fente dans le manteau qui le recouvrait, il aperçut vaguement la grande voûte noire d'une porte et les visages barbus d'hommes armés. Les pointes de lances et les casques réfléchissaient la lueur sombre des torches.

— Comment s'est passée la bataille, seigneur ? demanda une voix impatiente en némédien.

— Fort bien, en vérité ! (Telle fut la sèche réponse.) Le roi d'Aquilonie est mort et son armée en déroute.

Le caquetage de voix excitées se fit entendre, aussitôt recouvert par le grondement des roues du chariot tintant sur les pavés. Des étincelles jaillirent de dessous les jantes des roues tandis que Xaltotun faisait franchir rapidement la porte à ses chevaux. Conan entendit l'un des gardes murmurer :

— D'au-delà de la frontière jusqu'à Belverus, entre le coucher du soleil et l'aube ! Et les chevaux ne semblent guère fatigués ! Par Mitra, c'est...

Puis le silence but les voix et l'on n'entendit plus que le martèlement des sabots et le fracas des roues dans la rue ténébreuse.

Le cerveau de Conan enregistra ces paroles, mais elles ne lui suggéraient rien. Il ressemblait à un automate privé d'intelligence qui voit et entend, mais qui ne peut raisonner. Images et sons flottaient autour de lui, sans signification aucune. Il retomba dans une léthargie profonde. Il n'était guère conscient lorsque le chariot s'arrêta dans une cour entourée de hauts murs. Des mains le portèrent hors du chariot, puis en haut d'un escalier de pierre en colimaçon, enfin le long d'un couloir mal éclairé. Des chuchotements, des bruits de pas furtifs, des

sons d'origine inconnue surgissaient tout autour de lui, bruissaient et le frôlaient, lointains et inexplicables.

Pourtant, brutal fut son réveil mais ses pensées avaient la clarté du cristal. Lorsqu'il reprit enfin connaissance, il se souvenait parfaitement de la bataille dans les montagnes et de ses conséquences. Il avait une assez bonne idée de l'endroit où il se trouvait.

Étendu sur un divan de velours, il était vêtu comme la veille. Ses membres étaient chargés de chaînes que même lui aurait été incapable de briser. La pièce dans laquelle il se trouvait était meublée avec une sombre magnificence. Les murs étaient tendus de tapisseries de velours noir, le sol couvert d'épais tapis pourpres. On n'apercevait ni porte, ni fenêtre. Une lampe en or étrangement ciselée, fixée au plafond délicatement sculpté, répandait une lumière blafarde.

Sous cet éclairage, la silhouette assise devant lui dans un fauteuil en argent, semblable à un trône, était irréelle et fantastique ; le flou de ses contours était accentué par une robe de soie délicate. Pourtant, les traits étaient nets... ils l'étaient même trop, si l'on tenait compte de la lumière incertaine. Un nimbe étrange semblait entourer la tête de l'homme, donnant au visage barbu un relief particulier... c'était l'unique réalité définie et discernable dans cette pièce mystérieuse et spectrale !

Ce visage était magnifique et ses traits sculptés avec force étaient empreints d'une beauté classique. Il y avait quelque chose d'inquiétant dans son apparence tranquille et paisible, la suggestion d'un savoir dépassant la connaissance humaine... celle d'une profonde certitude balayant la simple assurance des mortels ! De surcroît, une impression désagréable de déjà vu s'agita au fond de la conscience de Conan. C'était la première fois qu'il voyait le visage de cet homme, il en était sûr ; pourtant ses traits lui étaient familiers... lui rappelaient quelque chose ou quelqu'un. C'était comme de rencontrer en chair et en os quelque personnage rêvé qui vous hante dans vos cauchemars.

— Qui es-tu ? lança le roi sur un ton belliqueux, en s'efforçant de se redresser, malgré ses chaînes.

— Les hommes m'appellent Xaltotun, lui fut-il répondu d'une voix énergique aux accents dorés.

— Quel endroit est-ce là ? demanda le Cimmérien.

— Nous nous trouvons dans l'une des chambres du palais du roi Tarascus, à Belverus.

Cela ne surprit guère Conan. Belverus, la capitale, était également la plus grande cité némédienne aussi proche de la frontière.

— Où est Tarascus ?

— Avec son armée.

— Allons, grogna Conan, si tu as l'intention de me tuer, pourquoi

ne le fais-tu pas tout de suite... que tout soit dit !

— Je ne t'ai pas sauvé des archers du roi pour t'assassiner ici, à Belverus, murmura Xaltotun.

— Que m'as-tu donc fait ? demanda Conan.

— J'ai anéanti ta conscience, répondit Xaltotun. Je ne te dirai pas de quelle façon, car tu ne comprendrais pas. Appelle cela de la magie noire, si tu veux.

Conan était déjà parvenu à cette conclusion et réfléchissait plus avant.

— Je crois savoir pourquoi tu m'as sauvé la vie, grommela-t-il. Amalric désire m'avoir sous la main, comme un moyen de pression sur Valerius, au cas où l'impossible se produirait et qu'il devienne roi d'Aquilonie. Tout le monde sait que le baron de Tor est derrière tout ceci... cette campagne pour asseoir Valerius sur mon trône. Je pense connaître Amalric... il est décidé à faire de Valerius son pantin, dont il tirera les fils comme il tire ceux de Tarascus en ce moment même !

— Amalric n'a pas été informé de ta capture, répondit Xaltotun. Valerius l'ignore également. Tous deux pensent que tu es mort sur la rive de la Valkia.

Les yeux de Conan s'étrécirent comme il fixait l'homme sans rien dire.

— J'étais sûr qu'il y avait un cerveau derrière tout ceci, murmura-t-il, mais je pensais que c'était celui d'Amalric. Amalric, Tarascus et Valerius ne seraient-ils que des marionnettes... dont c'est toi qui tires les fils ? Qui es-tu donc ?

— Quelle importance ? Si je te le disais, tu ne me croirais pas. Pourtant... si je te disais que je suis en mesure de t'asseoir à nouveau sur le trône d'Aquilonie ?

Le regard de Conan se posa sur lui, aussi brûlant que celui d'un loup.

— Quel serait ton prix ?

— Une totale soumission... envers moi !

— Va au diable avec ton offre ! gronda Conan. Je ne suis pas un pantin que l'on fait danser à sa guise. J'ai gagné ma couronne avec mon épée. De plus, tes pouvoirs ne te permettraient pas d'acheter et de vendre le trône d'Aquilonie selon ton bon plaisir. Le royaume n'est pas encore conquis : une bataille ne décide pas de la guerre !

— Il n'y avait pas que des épées contre toi ! repartit Xaltotun. As-tu été terrassé par une épée tenue par un mortel... dans ta tente, peu avant la bataille ? Non, c'était une créature des ténèbres, un enfant égaré de l'Espace du Dehors. Ses doigts brûlaient du froid gelé des sombres abîmes... ces doigts qui ont glacé le sang dans tes veines et la moelle dans tes os. Un froid intense qui a brûlé ta chair comme un fer chauffé au rouge !

« Est-ce le hasard qui a poussé l'homme portant ton armure à charger dans le défilé à la tête de ses chevaliers... est-ce par hasard que les falaises se sont écroulées sur eux ?

Conan le regarda fixement sans répondre, un frisson glacé parcourut son épine dorsale. Magiciens et sorciers étaient légion dans sa mythologie barbare... n'importe quel demeuré aurait pu dire que celui-là n'était pas un homme comme les autres. Conan sentait quelque chose d'inexplicable autour de lui qui le mettait à part... une aura distincte, reflétant un autre Temps et un autre Espace... il avait le pressentiment d'un âge incroyablement ancien et abominable. Mais son esprit entêté refusa de s'incliner.

— L'écroulement des falaises a été un pur hasard, murmura-t-il d'un ton farouche. Tout homme aurait conduit la charge dans ce défilé.

— Vraiment ? Toi, tu n'aurais pas conduit cette charge. Tu aurais flairé quelque piège. Pour commencer, tu n'aurais jamais fait franchir le cours d'eau à tes troupes, à moins d'être sûr que la déroute némédienne fût réelle. Des suggestions hypnotiques n'auraient jamais envahi ton esprit, même dans la folie de la bataille, au point de te rendre stupide, pour que tu te précipites aveuglément dans le piège qui t'était tendu... comme l'a fait l'homme, plus vulnérable, qui se faisait passer pour toi.

— Alors, si cela était prévu, grogna Conan avec scepticisme, si tout n'était qu'un stratagème pour prendre au piège mon armée, pourquoi cet « enfant des ténèbres » ne m'a-t-il pas tué dans ma tente ?

— Parce que je voulais te capturer vivant. Aucune magie n'était nécessaire pour prédire que Pallantides chargerait un autre homme, ayant revêtu ton armure, de conduire tes armées. Je te voulais vivant... sain et sauf. Tu peux avoir un rôle à jouer dans mes nombreux projets. Il y a en toi une force vitale qui dépasse l'habileté et l'intelligence de mes alliés. Tu es un ennemi redoutable, mais tu pourrais faire un excellent serviteur.

À ces mots, Conan cracha avec colère. Xaltotun, affectant de ne pas voir sa fureur, prit une boule de cristal posée sur une table voisine et la plaça devant lui. Il ne la tenait en aucune manière et ne l'avait posée sur quelque support que ce fût ; elle restait suspendue dans l'air, immobile, comme si elle reposait sur un piédestal de fer. Conan eut un reniflement de mépris devant cette démonstration de nécromancie ; néanmoins, il était impressionné.

— Aimerais-tu savoir ce qui se passe en Aquilonie ? demanda l'homme.

Conan ne répondit pas, mais la soudaine raideur de tout son corps trahit son intérêt.

Xaltotun scruta les profondeurs brumeuses et déclara :

— À présent, le soir est tombé... nous sommes au lendemain de la bataille de la Valkia. La nuit dernière, la plus grande partie de l'armée a campé sur les rives de la Valkia, tandis que des détachements de cavaliers harcelaient les Aquiloniens en fuite. À l'aube, l'armée a levé le camp et s'est dirigée vers l'ouest, à travers les montagnes. Prospero, avec ses dix mille Poitaniens, se trouvait à quelques *miles* du champ de bataille lorsqu'il a rencontré les fuyards de ton armée, aux premières lueurs de l'aube. Il avait marché toute la nuit, espérant te rejoindre avant que la bataille ne fût commencée. Ne parvenant pas à rallier les vestiges de ton armée en déroute, il a rebroussé chemin vers Tarantia. Galopant à un train d'enfer, remplaçant ses montures fourbues par des étalons réquisitionnés dans les campagnes, il s'approche de Tarantia.

« Je vois ses chevaliers épuisés. Leurs armures sont grises de poussière, leurs pennons pendent mollement, tandis qu'ils font avancer leurs chevaux fourbus dans la plaine. Je vois également les rues de Tarantia. La cité est en ébullition. D'une façon ou d'une autre, la nouvelle de la défaite de l'armée et de la mort du roi Conan est arrivée jusqu'à ses habitants. La foule est folle de peur ; elle crie que le roi est mort et qu'il n'y a personne pour la conduire contre les Némédiens. Des ombres gigantesques venues de l'est recouvrent l'Aquilonie ; le ciel est noir de vautours.

Conan poussa un juron rauque.

— Ha ! Des mots... seulement des mots ! Le plus misérable des mendiants de Tarantia pourrait faire les mêmes prophéties ! Si tu me dis que tu vois tout cela dans ce globe de verre, alors tu es un menteur aussi bien qu'un fourbe ; d'ailleurs, cela ne fait pas le moindre doute ! Prospero assurera la défense de Tarantia et les barons se rallieront à lui. Le comte Trocero de Poitain dirige le royaume en mon absence. Il repoussera ces chiens de Némédiens qui rentreront dans leur chenil la queue basse. Que représentent cinquante mille Némédiens ? L'Aquilonie n'en fera qu'une bouchée. Ils ne reverront jamais Belverus. Ce n'est pas l'Aquilonie qui a été conquise ; tu as seulement capturé Conan.

— L'Aquilonie est condamnée, répondit Xaltotun, imperturbable. La lance, la hache et la torche la soumettront ; ou alors, si elles n'y parviennent pas, les forces des ères sombres seront utilisées ! Les falaises se sont écroulées à Valkia... de la même façon, les villes fortifiées et les montagnes s'effondreront... si cela est nécessaire... les rivières sortiront en grondant de leur lit et recouvriront des provinces entières !

« Je souhaite que l'acier et la corde de l'arc l'emportent... pour ne pas avoir recours aux *arts* ! Un recours trop fréquent à des charmes puissants réveille parfois certaines forces capables de faire basculer l'univers tout entier !

— De quel enfer es-tu donc sorti, chien de la nuit ? murmura Conan en fixant l'homme.

Involontairement, le Cimmérien frissonna. Il pressentait quelque chose d'incroyablement ancien, d'incroyablement maléfique...

Xaltotun redressa la tête comme s'il prêtait l'oreille à des chuchotements franchissant le vide du dehors.

Il semblait avoir oublié son prisonnier. Puis il secoua la tête avec impatience et regarda Conan d'un air absent.

— Quoi ? Ha ! Si je te le disais, tu ne me croirais pas. Mais je suis las de parler avec toi ! Détruire une ville fortifiée est moins fatigant que de chercher des mots pour formuler des pensées... qui soient compréhensibles à un barbare sans cervelle !

— Si mes mains n'étaient pas attachées, lui lança Conan, à l'instant, je ferais de toi un cadavre sans cervelle.

— Je n'en doute pas... si, en vérité, j'étais assez stupide pour t'en donner l'occasion, répliqua Xaltotun, et il frappa dans ses mains.

Ses manières avaient changé. Sa voix trahissait une certaine impatience et ses gestes étaient nerveux. Pourtant, Conan ne pensait pas que cette attitude eût un quelconque rapport avec lui-même.

— Réfléchis à ce que je viens de te dire, barbare, fit Xaltotun. Tu pourras méditer tout à loisir. Je n'ai pas encore décidé ce que j'allais faire de toi. Cela dépendra des circonstances à venir. Retiens bien une chose : si je décide d'avoir recours à toi pour la réalisation de mes projets, il serait préférable que tu te soumettes sans résistance... sinon tu subiras mon courroux !

Conan cracha un juron à son adresse. Des tentures masquant une porte s'écartèrent et quatre Noirs gigantesques firent leur entrée. Chacun d'eux était seulement vêtu d'un pagne en soie retenu par un ceinturon d'où pendait une grande clé.

Xaltotun leur désigna le roi d'un geste impatient et se détourna, chassant cette affaire de son esprit ! Ses doigts se contractaient étrangement. D'une boîte en jade vert finement ciselée, il prit une poignée de poudre noire et brillante et en garnit un brûle-parfum posé sur un trépied en or près de son coude. La boule de cristal, qu'apparemment il avait oubliée, tomba sur le sol, comme privée de son support invisible.

Les Noirs se saisirent de Conan et le soulevèrent... il était tellement chargé de chaînes qu'il aurait été incapable de marcher. Ils l'emportèrent hors de la pièce. Un regard lancé par-dessus son épaule, tandis que la lourde porte de teck aux gonds d'or se refermait, lui montra Xaltotun, les bras croisés, se renversant dans son fauteuil semblable à un trône... de fines volutes de fumée montaient en spirale du brûle-parfum. Les courts poils de la nuque de Conan se hérissèrent. Il avait déjà vu une poudre noire semblable... en Stygie, ce royaume

très ancien, habité par le mal, qui se trouve très loin au sud. C'était le pollen du lotus noir ; celui-ci apportait la mort aussi bien que le sommeil et des rêves monstrueux. Il savait que seuls les redoutables magiciens du Cercle Noir – incarnant le Mal ici-bas – recherchent volontairement les cauchemars écarlates du lotus noir pour augmenter leurs pouvoirs de nécromants.

Pour la plupart des peuples du monde occidental, le Cercle Noir était une fable et une imposture. Conan, lui, connaissait son effroyable réalité, ainsi que ses sinistres adorateurs. Ceux-ci pratiquaient leur abominable sorcellerie dans les sombres cryptes de Stygie et dans les dômes innommables de Sabatea la Maudite !

La mystérieuse porte aux feuilles d'or se referma. Conan frissonna en songeant à ce qu'elle dissimulait.

Était-ce le jour, ou la nuit ? Il n'aurait pu le dire. Le palais du roi Tarascus semblait être un endroit peuplé de ténèbres et hanté par la nuit, évitant l'éclat naturel du jour. L'esprit des ténèbres et des ombres rôdait en ces lieux. Cet esprit, Conan le pressentait, s'était incarné en la personne de Xaltotun, l'étranger. Les Noirs portèrent le roi le long d'un couloir sinueux si mal éclairé qu'on aurait pu les prendre pour des fantômes portant un mort. Ils descendirent un escalier de pierre en colimaçon qui semblait s'enfoncer dans les entrailles de la terre. L'un d'eux tenait une torche à la main. Celle-ci projetait sur les murs leurs grandes ombres déformées qui dansaient d'une manière fantastique... on aurait dit la descente aux Enfers d'un cadavre porté par des démons noirs.

Ils arrivèrent enfin au bas des marches et s'avancèrent dans un long couloir. L'un des murs était percé de temps à autre par une porte voûtée : au-delà de celle-ci on apercevait l'amorce d'un escalier remontant vers la surface. L'autre mur montrait, à intervalles réguliers, de lourdes portes munies de barreaux.

S'arrêtant devant l'une d'elles, un des Noirs prit la clé suspendue à sa ceinture et la tourna dans la serrure. Poussant la grille, ils entrèrent avec leur captif. Ils se trouvaient dans un cachot aux parois épaisses, au sol et au plafond de pierre nue. Dans le mur du fond, s'ouvrait une autre porte, également fermée par des grilles. Ce qui se trouvait au-delà de cette porte, Conan ne pouvait le voir ; il ne pensait pas que ce fût un autre couloir. La lueur incertaine de la torche tremblotant à travers les barreaux suggérait un grand espace peuplé de ténèbres et de gouffres sonores.

Dans un coin du cachot, près de la porte par où ils étaient entrés, un amas de chaînes rouillées pendait à un grand anneau de fer scellé dans la pierre. Un squelette était pris dans ces chaînes. Conan le regarda avec une certaine curiosité. Il nota l'état des ossements : la plupart étaient fendus ou brisés. Le crâne, tombé des vertèbres, avait

été écrasé, comme si l'on avait asséné un coup sauvage, avec une force redoutable !

D'un air impassible, un Noir – ce n'était pas celui qui avait ouvert la porte – fit glisser les chaînes de l'anneau. Il se servit de sa clé pour ouvrir le cadenas massif, tira sur un côté l'amas de métal rouillé et d'ossements brisés. Ils fixèrent les chaînes de Conan à cet anneau. Le troisième Noir tourna sa clé dans la serrure de l'autre porte. Il grimaça lorsqu'il fut certain qu'elle était bien fermée.

Les géants d'ébène aux yeux en amande regardèrent Conan d'une étrange manière... la lueur de la torche se reflétait d'une inquiétante façon sur leur peau luisante !

Celui qui tenait la clé ouvrant la porte la plus proche fit remarquer d'une voix gutturale :

— Dorénavant, ceci sera ton palais, chien de roi blanc ! Personne – à part le maître et nous-mêmes – ne sait que tu es là. Tout le palais dort. Nous garderons le secret. Il est possible que tu vives... et meures ici. Comme lui !

D'un coup de pied méprisant, il frappa le crâne fracassé et l'envoya rouler bruyamment à l'autre bout du cachot.

Conan ne daigna pas répondre à ce sarcasme. Le Noir, sans doute vexé par le silence de son prisonnier, grogna un juron, se baissa et cracha au visage du roi. Il n'eut pas le temps de se repentir de son geste. Conan était assis par terre, sa taille prise dans les chaînes. Poignets et chevilles étaient entravés par celle passée dans l'anneau scellé dans le mur. Il ne pouvait ni se lever, ni s'écarter du mur de plus d'un mètre. Mais il y avait du mou dans les chaînes enserrant ses poignets. Avant que la tête ronde puisse se redresser et se mettre hors de sa portée, le roi avait saisi ses chaînes dans sa main puissante et frappait le Noir. L'homme tomba comme un bœuf à l'abattoir ! Ses camarades ouvrirent de grands yeux en le voyant étendu à terre, le cuir chevelu ouvert. Du sang coulait de son nez et de ses oreilles.

Ils ne cherchèrent pas à le venger et ne répondirent pas non plus à Conan qui les invitait à s'approcher... à venir à portée de la chaîne ensanglantée qu'il serrait dans sa main. Grommelant dans leur dialecte guttural, ils soulevèrent leur camarade inconscient, laissant pendre ses bras et ses jambes, et l'emportèrent comme un sac de blé. Ils se servirent de sa clé pour refermer la porte après eux... sans l'ôter de la chaîne en or fixée à son ceinturon. Ils emportèrent la torche. Comme ils s'éloignaient dans le couloir, l'obscurité se glissa derrière eux, telle une créature animée. Le léger frottement de leurs pieds sur les dalles de pierre mourut au loin, tandis que disparaissait la lueur de leur torche. Les ténèbres et le silence régnèrent en maîtres incontestés.

Celui qui hantait les puits

Conan était allongé, immobile, endurant le poids de ses chaînes et sa situation désespérée avec le stoïcisme inné de ceux qui ont toujours mené une vie sauvage. Il évitait tout mouvement. Au moindre geste, l'entrelacs de ses chaînes produisait un bruit étonnamment fort au sein des ténèbres et du silence. Son instinct, l'héritage d'un millier d'ancêtres ayant vécu dans un environnement hostile, lui dictait de ne pas trahir sa position alors qu'il était sans défense. Ce n'était nullement le résultat d'un raisonnement logique ; il ne se disait pas que l'obscurité dissimulait peut-être des dangers tapis dans l'ombre et que l'on risquait de s'apercevoir de sa vulnérabilité. Xaltotun l'avait assuré qu'il ne lui serait fait aucun mal. Conan pensait que celui-ci avait effectivement tout intérêt à le garder sain et sauf, du moins pour le moment. Mais l'instinct du sauvage était bien ancré en lui... instinct qui l'avait amené dès son enfance à se cacher et à rester immobile et silencieux tandis que les bêtes sauvages rôdaient à proximité de sa cachette.

Même ses yeux exercés n'arrivaient pas à percer les ténèbres compactes. Pourtant, après un certain laps de temps impossible à évaluer, une faible lueur devint apparente. Une sorte de rayon grisâtre tombait en oblique, permettant à Conan d'apercevoir les barreaux de la porte contre son coude. Il distinguait même le squelette gisant près de l'autre grille. Cette lueur l'intriguait : il en trouva finalement l'explication.

Il se trouvait dans les fosses situées sous le palais, très en dessous du niveau du sol. Pour une raison inconnue, un puits de mine avait été percé et arrivait de quelque part au-dessus de lui. La lune s'était levée et sa clarté descendait en oblique le long du conduit. Il réfléchit qu'il pourrait de cette façon calculer le nombre de jours et de nuits passés dans ce cachot. Les rayons du soleil descendaient peut-être également au fond du conduit. Mais celui-ci risquait d'être fermé le jour. C'était sans doute une torture raffinée, destinée à briser un prisonnier en lui laissant entrevoir la lumière du jour ou la clarté de l'astre lunaire !

Son regard rencontra les ossements brisés qui luisaient faiblement dans l'angle opposé du cachot. Il ne se fatigua pas inutilement à s'interroger sur l'identité du prisonnier ou à se demander pour quelle

raison il avait été condamné à ce sort affreux. Néanmoins, l'état des ossements l'intriguait. Ils n'avaient pas été brisés sur une roue. Comme il les considérait plus attentivement, un autre détail déplaisant lui apparut. Les tibias étaient brisés dans le sens de la longueur. Une seule explication s'imposait : c'était pour en extraire la moelle. Mais quelle créature, à part l'homme, mange la moelle des os ? Ces restes étaient-ils la preuve muette d'un horrible festin cannibale... d'un malheureux que la faim avait rendu fou ? Peut-être. Conan se demanda si l'on retrouverait dans un proche avenir ses propres ossements brisés de la même façon... pendant au bout de ces chaînes rouillées ! Il combattit la panique irraisonnée – celle du loup pris au piège – qui montait en lui.

Le Cimmérien ne lança aucune imprécation. Il ne hurla pas, ne pleura ni ne délira comme un homme civilisé l'aurait sans doute fait. La douleur et le trouble au fond de lui-même n'en étaient pas moins violents. Ses longs membres tremblaient sous l'intensité de ses sentiments. Quelque part, loin à l'ouest, l'armée némédienne se frayait un chemin jusqu'au cœur de son royaume, incendiant les villages, massacrant ses habitants ! La petite armée de Poitain ne pourrait pas lui tenir tête longtemps. Prospero assurerait la défense de Tarantia pendant des semaines ou des mois. Pourtant, s'il ne recevait pas de renfort, il serait contraint de se rendre. Les forces en présence étaient par trop inégales. Assurément, les barons se rallieraient à lui et s'uniraient contre les envahisseurs. Pendant ce temps, il devrait rester allongé, impuissant – lui, Conan –, dans un cachot obscur. D'autres conduiraient ses troupes et se battraient pour son royaume ! Le roi grinça des dents, fou de rage.

Soudain, il se raidit... il venait d'entendre des pas furtifs, de l'autre côté de la première porte. Scrutant les ténèbres, il distingua dans le couloir une vague silhouette, penchée sur la grille. Un grincement résonna – le métal frottant sur le métal – puis il entendit le déclic d'un pêne, comme si une clé tournait dans la serrure. La silhouette sortit silencieusement de son champ de vision. Un garde, supposa-t-il, venu vérifier la serrure. Un moment après, le même son se reproduisit, plus lointain, suivi au léger grincement d'une porte qui s'ouvre, puis du frottement assourdi de pas s'éloignant rapidement sur les dalles. Le silence retomba.

Conan écouta attentivement, pendant un long moment, lui sembla-t-il. Ce ne devait être qu'une impression, car la clarté lunaire luisait toujours au bas du conduit invisible. Il n'entendit pas d'autre bruit. Il changea finalement de position et ses chaînes tintèrent. Alors il entendit à nouveau un bruit de pas, plus léger... des pas assourdis de l'autre côté de la porte... celle empruntée par les Noirs. Un instant plus tard, une silhouette fragile apparaissait devant lui, se découpant

vaguement dans la lumière grisâtre.

— Roi Conan ! demanda d'un ton pressant une voix mélodieuse. Ô seigneur, es-tu là ?

— Où serais-je, sinon dans ce cachot ? répondit-il en restant sur ses gardes, tordant sa tête d'un côté et de l'autre pour regarder vers l'apparition.

C'était une jeune femme. Elle serrait les barreaux de la grille entre ses doigts délicats. La faible lueur derrière elle dessinait les contours de son corps svelte, à travers la soie qui ceignait ses hanches, se reflétant vaguement sur ses plaques pectorales incrustées de gemmes. Ses yeux noirs brillaient dans l'obscurité et ses membres blancs comme l'albâtre luisaient doucement. Sa chevelure tombait sur ses épaules et l'éclat de ses noires cascades était seulement suggéré.

— Les clés de tes menottes et celle qui ouvre l'autre porte, chuchota-t-elle.

Une main fine et blanche se glissa entre les barreaux. Elle laissa tomber trois objets qui tintèrent doucement sur les dalles à côté de lui.

— À quoi joues-tu, ma fille ? demanda-t-il. Tu t'exprimes en némédien, or je n'ai pas d'amis en Némédie. Quelle est cette nouvelle diablerie imaginée par ton maître ? Est-ce lui qui t'a envoyée ici pour se moquer de moi ?

— Ce n'est pas une moquerie ! (La jeune femme tremblait violemment. Ses bracelets et ses plaques pectorales tintèrent contre les barreaux qu'elle serrait dans ses doigts.) Je le jure, par Mitra ! J'ai volé les clés aux geôliers noirs. Ce sont les gardiens des puits ; chacun d'eux porte une clé qui n'ouvre qu'un seul système de serrures. Je les ai enivrés. Celui dont tu as ouvert le crâne en deux a été emmené chez les médecins. Je n'ai pu lui subtiliser sa clé. Mais j'ai volé les autres. Oh, hâte-toi, je t'en prie, ne traîne pas ainsi ! Au-delà de ces cachots se trouvent les puits... les portes mêmes de l'Enfer !

Quelque peu impressionné, Conan essaya les clés sans y croire. Il était persuadé que cela ne servirait à rien et que cet échec provoquerait un éclat de rire moqueur. Il fut galvanisé en découvrant que l'une des clés ouvrait effectivement ses menottes. Bientôt, le cadenas de la chaîne le retenant à l'anneau tombait sur les dalles... ainsi que celui des chaînes entravant ses membres. Quelques secondes plus tard, il était debout et savourait farouchement sa relative liberté. Une longue enjambée l'amena à la grille. Ses doigts se refermèrent sur un barreau et sur le poignet délicat pressé contre lui, emprisonnant ainsi sa propriétaire. Elle releva courageusement la tête pour croiser son regard féroce.

— Qui es-tu, jeune fille ? demanda-t-il. Pourquoi as-tu fait cela ?

— Mon nom est Tallulah, murmura-t-elle dans un souffle, comme si elle était sous l'emprise de la terreur. Je suis l'une des nombreuses

femmes du roi ; je fais partie de son sérail.

— À moins que tout ceci ne soit qu'une ruse abjecte, grogna Conan, je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu m'as apporté ces clés.

Elle baissa sa tête aux cheveux noirs, puis la redressa et affronta avec hardiesse son regard méfiant. Des larmes brillaient, telles des gemmes, sur ses longs cils noirs.

— Je suis l'une des femmes du roi ; je fais partie de son sérail, répéta-t-elle avec une certaine humilité teintée d'orgueil. Celui-ci ne m'a jamais adressé un seul regard, et ne le fera sans doute jamais. À ses yeux, j'ai moins d'importance que l'un de ses chiens rongeant des os dans la salle des festins.

« Mais je ne suis pas une poupée fardée : je suis un être de chair et de sang ! Je respire, je connais la peur et la haine... la joie et l'amour ! Car je t'aime, roi Conan, depuis la première fois que je t'ai vu. Tu t'avançais à la tête de tes chevaliers dans les rues de Belverus... rendant visite au roi Numa, voici quelques années. Mon cœur a tressailli et s'est échappé de mon sein. Il est tombé dans la poussière de la rue, se glissant sous les sabots de ton cheval !

Comme elle faisait cet aveu, ses joues s'empourprèrent ; pourtant, ses yeux noirs étaient toujours aussi résolus. Conan ne répondit pas tout de suite. Certes, c'était un être sauvage, passionné et indompté... toutefois, même le plus sauvage des hommes peut concevoir une certaine crainte ou un grand émerveillement lorsqu'une femme met son âme à nu devant lui.

Elle inclina sa tête et pressa ses lèvres rouges sur les doigts qui emprisonnaient son poignet délicat. Puis elle releva vivement la tête en se souvenant brusquement de la situation présente. La terreur fit briller ses yeux noirs.

— Dépêchons-nous, chuchota-t-elle sur un ton pressant. Il est plus de minuit. Tu dois partir.

— Tu risques d'être écorchée vive pour avoir dérobé ces clés !

— Ils ne le sauront jamais. Si les Noirs se rappellent demain matin qui leur a apporté le vin, ils n'oseront jamais reconnaître que les clés leur ont été volées alors qu'ils étaient ivres ! La clé que je n'ai pas pu me procurer ouvre cette porte. Pour recouvrer la liberté, tu devras passer par les puits. J'ignore quels horribles dangers te guettent, tapis dans l'ombre, une fois franchi ce seuil. Pourtant, un sort encore plus terrible t'est réservé si tu demeures dans cette cellule. Le roi Tarascus est rentré...

— Quoi ? Tarascus ?

— Oui ! Il est rentré en grand secret. Il y a peu de temps, il est descendu dans les puits et en est remonté, pâle et tremblant, tel un homme qui a frôlé un grand péril ! Je l'ai entendu murmurer à son écuyer, Arideus, que tu devais mourir, en dépit de Xaltotun !

— Et Xaltotun ? murmura Conan.

Il la sentit frissonner.

— Ne parle pas de lui ! chuchota-t-elle. Il suffit souvent de prononcer leur nom pour que les démons apparaissent ! Les esclaves disent qu'il se repose dans sa chambre, derrière une porte solidement verrouillée, plongé dans les rêves que procure le lotus noir. Je crois que même Tarascus le craint au tréfonds de son être, sinon il te tuerait ouvertement. Cette nuit, il est descendu dans les fosses... seul Mitra sait ce qu'il y a fait !

— Je me demande si c'est Tarascus qui a vérifié la porte de ma cellule, il y a un instant, murmura Conan.

— Voici une dague !

Elle glissa quelque chose entre les barreaux. Les doigts de Conan se refermèrent vivement sur un objet au toucher familier.

— Franchis rapidement cette porte là-bas. Tourne à gauche et longe les cellules jusqu'à ce que tu atteignes un escalier de pierre. Si tu tiens à la vie, ne t'écarte pas de ce couloir ! Monte l'escalier et ouvre la porte que tu trouveras en haut : l'une des clés ouvre la serrure. Si telle est la volonté de Mitra, je t'attendrai de l'autre côté de cette porte !

Elle disparut dans un léger bruit de pieds chaussés de babouches.

Conan haussa les épaules et se tourna vers l'autre grille. C'était peut-être un piège diabolique tendu par Tarascus. Pourtant, Conan, au tempérament impétueux, préférait se jeter tête baissée dans un piège plutôt que de rester assis dans cette cellule ! Il n'attendrait pas passivement qu'on vienne le tuer. Il examina l'arme que lui avait donnée la jeune fille. Un sourire cruel apparut sur ses lèvres. Il ignorait qui elle était réellement, mais cette dague prouvait qu'elle possédait une grande intelligence pratique. Ce n'était pas un stylet à la mince lame, choisi pour sa poignée incrustée de gemmes ou sa garde en or, approprié seulement pour quelque meurtre délicat dans le boudoir d'une dame ! C'était un poignard à l'apparence franche, une arme de soldat. La large lame était longue de quinze pouces et sa pointe effilée avait la dureté du diamant.

Il poussa un grognement satisfait. Sentir sa poignée entre ses doigts lui redonnait confiance et courage ! On avait peut-être tissé autour de lui de sombres toiles de conspiration... au bout du chemin, il trouverait certainement félonie et trahison, mais ce poignard était réel ! Les longs muscles de son bras droit se tendirent, en avant-goût des coups mortels qu'il aurait sans doute à donner !

Il alla à l'autre porte et introduisit l'une des clés dans la serrure. La porte n'était pas fermée à clé. Pourtant, il se souvenait avoir vu le Noir la fermer avec soin. Mais alors... cette forme voûtée à l'allure

furtive... ce n'était pas un geôlier s'assurant que les verrous étaient bien poussés ! Au contraire, ils avaient été tirés ! Cette porte non verrouillée avait quelque chose de sinistre. Conan n'hésita pas. Il poussa violemment la grille. Quittant sa cellule, il se dirigea vers les ténèbres extérieures.

Comme il le pensait, la porte ne donnait pas sur un autre couloir. Le sol dalle s'étendait sous ses pieds ; la rangée de cellules se poursuivait derrière lui, à droite et à gauche. Les autres limites de l'endroit où il se trouvait étaient invisibles. Il ne distinguait ni le plafond, ni aucune des autres parois. La clarté lunaire filtrant par les grilles des cellules était presque aussitôt engloutie par les ténèbres. D'autres yeux moins exercés que les siens auraient eu du mal à discerner les mares de pâle lueur grisâtre flottant à intervalles réguliers devant les portes des cellules.

Tournant sur la gauche, il s'avança rapidement et sans bruit. Il longeait l'alignement des cachots ; ses pieds nus ne faisaient pas de bruit sur les dalles. Tout en avançant, il jetait un regard rapide dans chaque cellule. Elles étaient vides, mais fermées à clé. Dans l'une d'entre elles, il aperçut la luisance d'ossements nus et blancs. Ces basses-fosses étaient les vestiges d'une époque plus sinistre encore ! Elles avaient été construites en des temps anciens, lorsque Belverus était plus une forteresse qu'une cité. De toute évidence, leur utilisation récente avait été plus fréquente que la plupart des gens ne le supposaient !

Il aperçut devant lui la forme vague d'un escalier. Celui-ci montait rapidement et se perdait dans les ténèbres. Il comprit qu'il s'agissait certainement de l'escalier permettant de quitter les basses-fosses ! Il pivota brusquement sur ses talons et se blottit dans les ombres épaisses au bas des marches.

Derrière lui, dans le couloir, quelque chose bougeait... une créature, volumineuse, se déplaçait furtivement. Elle s'avancait lentement et ses pieds n'étaient pas ceux d'un être humain ! Il parcourut du regard la longue rangée de cellules : un carré de lumière grisâtre se détachait devant chacun des cachots. Ce n'était guère plus qu'une bande de ténèbres un peu moins compactes. Il vit quelque chose s'avancer et franchir ces carrés grisâtres, les uns après les autres. Il n'aurait su dire ce que c'était... la créature était massive et son pas pesant : pourtant elle se déplaçait avec une aisance et une rapidité plus grandes que celles d'un homme ! Il l'entrevoyait quand elle traversait les flaques de lumière grisâtre. Il la perdait de vue quand elle se confondait avec les ténèbres s'étendant entre chaque porte de cellule. L'avance furtive de la créature avait quelque chose de surnaturel. Elle apparaissait et disparaissait l'instant d'après, semblable à un mirage aussitôt dissipé.

Il entendait les barreaux résonner quand elle essayait d'ouvrir les portes, l'une après l'autre. Elle était arrivée devant le cachot qu'il avait quitté quelques instants auparavant. Elle tira violemment la porte qui s'ouvrit largement. Il entrevit une silhouette, grande et massive : elle se découpait vaguement sur le seuil grisâtre. Puis elle disparut dans le cachot. La sueur perla au visage et aux mains de Conan. À présent, il savait pourquoi Tarascus s'était approché de la porte de son cachot aussi perfidement... et pourquoi il était reparti aussi rapidement, un instant plus tard ! Le roi avait déverrouillé sa porte pour ouvrir ensuite, en un autre endroit de ces fosses de l'enfer, une cellule, ou une cage, où était enfermée une monstruosité sans nom !

La créature sortit de la cellule et s'avança à nouveau dans le couloir. Sa tête difforme touchait presque le sol. Elle ne vérifiait plus les portes fermées à clé. Elle suivait sa piste... en flairant son odeur ! Conan la vit plus nettement. La lumière grisâtre lui montra les contours d'un corps gigantesque, presque humain. Mais il dépassait par la taille et le volume n'importe quel être humain. La créature marchait sur deux pattes, penchée en avant. Elle était velue et couverte d'une épaisse fourrure grisâtre, striée d'argent. Sa tête était l'horrible parodie d'un visage humain ; ses longs bras pendaient presque jusqu'au sol.

Conan savait enfin... il comprit la signification de ces ossements écrasés et brisés dans la cellule... il reconnut l'habitant des puits. C'était un singe gris, l'un de ces sinistres mangeurs de chair humaine qui hantent les forêts ondoyantes de la mer de Vilayet, sur ses rives orientales et montagneuses. Presque mythiques, ces singes abominables étaient les gobelins des légendes hyboriennes... dans la réalité, les ogres du monde naturel, les cannibales et les meurtriers des forêts habitées par la nuit.

Il comprit que le singe avait senti sa présence. Il avançait rapidement. Son corps, semblable à une barrique, était posé sur des pattes courtes, massives et arquées. Conan regarda rapidement vers le haut du grand escalier. Il comprit que la brute serait sur lui avant qu'il ait le temps d'atteindre la porte lointaine. Il n'avait plus le choix : il se battrait avec la créature... au corps à corps !

Conan s'avança vers la bande de clarté lunaire la plus proche afin d'avoir le plus de lumière possible. De fait, le singe voyait beaucoup mieux que lui dans le noir. La brute l'aperçut aussitôt : ses grands crocs jaunes brillèrent dans les ténèbres ; pourtant il n'émit aucun bruit. Créatures de la nuit et du silence, les singes gris de Vilayet étaient muets. Sur ses traits indistincts et hideux – parodie bestiale d'un visage humain ! – se lisait une horrible joie.

Conan attendit, prêt à bondir, observant le monstre qui

s'approchait. Il savait qu'il ne pourrait porter qu'un seul coup... sa vie en dépendait ! Il n'aurait guère l'occasion d'en porter un second, il n'aurait pas le temps de frapper et de s'écarter d'un bond. Le premier coup devait tuer, instantanément... s'il désirait survivre à ce terrible corps à corps. Il évalua du regard la gorge courte et épaisse, la panse velue, le torse puissant qui se gonflait en de gigantesques arches, tels des boucliers jumeaux. Il devait toucher le cœur. Mieux valait courir le risque que la lame soit déviée par les côtes épaisses que de frapper en un endroit où le coup ne serait pas fatal ! Une fois sa décision prise, Conan compara sa rapidité et sa force musculaire à la puissance et à la férocité de la bête mangeuse de chair humaine. Il affronterait la créature poitrine contre poitrine... une fois le coup mortel porté, sa résistance et son endurance lui permettraient peut-être de survivre à l'épreuve surhumaine imminente !

Le singe s'approcha en se balançant et en tendant vers lui ses redoutables bras. Conan plongea entre eux et frappa de toutes ses forces, avec l'énergie du désespoir. Il sentit la lame s'enfoncer jusqu'à la garde dans la poitrine velue. Aussitôt, la lâchant, il baissa la tête. Tout son corps ne forma plus qu'une seule masse compacte de muscles noués. Comme il se ramassait sur lui-même, il agrippa les bras qui se refermaient sur lui et enfonça farouchement ses genoux dans le ventre du monstre, bandant tous ses muscles contre l'étreinte destinée à l'écraser.

Durant quelques secondes vertigineuses, il eut l'impression d'être pris dans un tremblement de terre... son corps allait être écartelé... brusquement, les bras le lâchèrent. Il était libre ! Tombant à terre, il aperçut le monstre qui agonisait sous lui. Ses yeux rouges fixaient le plafond sans le voir ; la garde du poignard vibrait encore dans sa poitrine. Son coup, porté avec l'énergie du désespoir, était allé droit au but.

Conan haletait comme s'il avait soutenu un long combat : il tremblait de tous ses membres. Il avait l'impression que certaines de ses articulations avaient été démisées. Le sang ruisselait sur tout son corps, là où les griffes du monstre avaient lacéré sa peau. Ses muscles et ses tendons avaient été soumis à rude épreuve et le faisaient cruellement souffrir. Si la bête avait vécu une seconde de plus, elle l'aurait certainement démembré. Mais le Cimmérien avait tenu bon ; il avait surmonté l'épreuve. Elle n'avait duré qu'un fugitif instant. Il assista aux dernières convulsions du singe qui aurait déchiqueté un homme moins résistant, lui arrachant membre après membre !

Le coup de poignard !

Conan se baissa pour ressortir le couteau de la poitrine du monstre. Puis il monta rapidement l'escalier. Quelles autres créatures de terreur les ténèbres abritaient-elles, il ne pouvait le savoir, mais il n'avait aucune envie de les affronter ! Ce genre de corps à corps était trop pénible, même pour le gigantesque Cimmérien. La clarté lunaire pâlisait sur les dalles, les ténèbres se refermaient sur lui. Quelque chose ressemblant fort à de la panique le poursuivait. Il poussa un soupir de soulagement une fois arrivé en haut des marches et il sentit la troisième clé tourner dans la serrure. Il entrebâilla la porte pour regarder de l'autre côté, s'attendant presque à être attaqué... à trouver sur son chemin un adversaire, humain ou animal !

Mais ses yeux ne rencontrèrent qu'un couloir aux parois de pierre nue, faiblement éclairé... et une silhouette svelte et délicate qui attendait devant la porte.

— Roi Conan !

Ce fut un cri rauque et vibrant, qui exprimait le soulagement autant que la peur. La jeune fille bondit vers lui, puis eut un mouvement de recul, l'air consterné.

— Mais tu saignes ! s'exclama-t-elle. Tu es blessé !

Il eut un geste d'impatience comme pour balayer cette exclamation.

— Des égratignures qui ne feraient pas pleurer un enfant ! Ton poignard m'a été très utile. Sans lui, le singe de Tarascus serait en train de me briser les tibias pour en sucer la moelle. Que faisons-nous maintenant ?

— Suis-moi, chuchota-t-elle. Je vais te conduire hors de la ville. Une fois les murailles franchies, tu trouveras un cheval que j'ai dissimulé là-bas.

Elle voulut passer devant lui pour lui montrer le chemin. Mais il posa une main lourde sur son épaule nue.

— Marche à côté de moi, lui ordonna-t-il doucement. (Il passa un bras puissant autour de sa taille délicate.) Jusqu'à présent, tu as agi loyalement et j'ai tout lieu de te croire. Pourtant, si j'ai vécu aussi longtemps... c'est uniquement parce que je ne fais confiance à personne, ni homme ni femme ! À présent, n'essaie pas de me jouer un

mauvais tour, car tu n'aurais guère le temps de te réjouir de ta petite plaisanterie !

Elle ne sourcilla pas à la vue du poignard ensanglanté, ni au contact des muscles puissants qui enserraient son corps souple.

— Tue-moi sans pitié si je te trahis, répondit-elle. Ce bras qui m'enlace – même si c'est une menace ! – est la réalisation de mes rêves les plus fous !

Le couloir voûté se terminait par une porte qu'elle ouvrit. De l'autre côté, un Noir gisait à terre. C'était un géant portant un turban et un pagne de soie. Une épée courte se trouvait sur les dalles, non loin de sa main. Il était immobile.

— J'ai versé une drogue dans son vin, chuchota-t-elle en évitant le corps inerte. C'est le dernier... l'ultime gardien des puits ! Personne ne s'est jamais évadé des basses-fosses ni n'a jamais exprimé le désir de les visiter. C'est pourquoi ces Noirs en sont les seuls gardiens. Les autres serviteurs du palais ignorent que Xaltotun a ramené le roi Conan, prisonnier, sur son char. Je ne trouvais pas le sommeil. Tandis que les autres femmes du sérail dormaient profondément, je regardais par une fenêtre dans la cour. Je savais qu'une bataille avait eu lieu à l'ouest ou qu'elle était en cours. Je craignais pour ta vie...

« J'ai vu les Noirs te hisser en haut des marches. Je t'ai reconnu à la lueur des torches. Me glissant dans cette aile du palais, je les ai vus t'emporter vers les fosses. Je n'ai pas osé venir ici avant la tombée de la nuit. Tu es sans doute resté toute la journée dans les appartements de Xaltotun, drogué et inconscient.

« Oh, soyons prudents ! Cette nuit, il se passe des choses étranges dans le palais. Les esclaves ont dit que Xaltotun dormait sous l'influence du lotus de Stygie, comme cela lui arrive souvent. Pourtant, Tarascus rôde dans le palais. Il est revenu en grand secret, par une poterne discrète. Il était enveloppé d'un manteau couvert de poussière, comme après une longue route. Seul son écuyer Arideus l'accompagnait... le maigre et silencieux Arideus. Je ne sais pourquoi, mais j'ai peur !

Ils arrivèrent au pied d'un escalier en colimaçon qu'ils gravirent. Tallulah fit glisser un panneau étroit, qu'elle remit en place une fois qu'ils l'eurent franchi. Celui-ci ne fut plus qu'une partie du mur richement décoré. Ils se trouvaient dans un couloir plus spacieux, orné de tentures et recouvert d'un tapis. Des lampes au plafond répandaient une lumière dorée.

Conan tendit l'oreille mais n'entendit aucun bruit. Il ignorait dans quelle partie du palais il se trouvait et où étaient situés les appartements de Xaltotun. La jeune fille l'entraîna dans le couloir. Il sentit qu'elle tremblait. Bientôt ils s'arrêtèrent devant une alcôve fermée par une tenture de satin. Elle la tira sur le côté et lui fit signe

d'entrer dans la niche.

— Attends-moi ici, chuchota-t-elle. Au-delà de cette porte, au bout du couloir, nous risquons de rencontrer des esclaves ou des eunuques, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Je vais voir si la voie est libre... évitons de nous y aventurer tous les deux !

Aussitôt ses soupçons resurgirent.

— Me tendrais-tu un piège par hasard ?

Des larmes brillèrent dans les yeux noirs de Tallulah. Elle tomba à genoux et saisit sa main musclée.

— Ô mon roi, ne doute pas de moi en cet instant ! (Sa voix tremblante contenait une prière désespérée.) Si tu te méfies de moi et hésites, nous sommes perdus ! Pourquoi t'aurais-je aidé à t'évader pour te trahir à présent ?

— C'est bon, grogna-t-il. Je te fais confiance. Par Crom, on n'oublie pas facilement les habitudes de toute une vie ! Pourtant, je ne te ferais aucun mal, même si tu amenais ici toute l'armée de Némédie. Sans toi, ce maudit singe envoyé par Tarascus se serait jeté sur moi, alors que j'étais enchaîné et désarmé. Agis à ta guise, jeune fille.

Embrassant ses mains, elle se releva avec souplesse et, courant vers le fond du couloir, elle disparut par une porte massive à double battant.

Il la regarda partir, se demandant s'il ne se montrait pas stupide en lui faisant confiance. Puis il haussa ses puissantes épaules et referma les tentures de satin. Il n'était pas étrange qu'une ardente et jeune beauté risquât sa vie pour l'aider. Cela s'était déjà produit, bien des fois. Beaucoup de femmes l'avaient regardé avec bienveillance au cours de sa vie errante et aventureuse, et même après son accession au trône !

Dans l'alcôve, il ne resta pas inactif à attendre son retour. Instinctivement, il explora la niche, cherchant une autre sortie, et en trouva une... un passage étroit, dissimulé par les tentures, qui donnait sur une porte. Celle-ci, ornée de sculptures, était à peine visible dans la faible lumière provenant du couloir extérieur. Comme il regardait depuis le seuil de cette porte sculptée, une autre porte s'ouvrit et se referma, et il entendit le bruit d'une conversation à voix basse. Le son familier de l'une de ces voix fit apparaître sur son visage basané un rictus cruel. Sans hésiter, il se glissa dans le passage et se tapit à proximité de la porte, telle une panthère à l'affût. Elle n'était pas fermée à clé. Tournant délicatement la poignée, il l'entrouvrit sans bruit, acceptant témérairement les conséquences de son geste.

La porte était masquée de l'autre côté par des tentures. Un interstice dans le velours lui permit de contempler une chambre éclairée par une bougie placée sur une table d'ébène. Deux hommes se trouvaient dans la pièce. L'un d'eux, un ruffian au visage couturé de

cicatrices et à l'air mauvais, portait des braies de cuir et un manteau en lambeaux. L'autre était Tarascus, roi de Némédie.

Tarascus semblait inquiet. Le visage pâle, il regardait continuellement autour de lui, comme s'il s'attendait à entendre un bruit de pas et craignait la venue d'un importun.

— Pars à l'instant et fais vite, disait-il. *Il* est plongé dans un profond sommeil, celui que procure la fleur du lotus ; mais j'ignore à quel moment il va se réveiller.

— Comme c'est étrange... entendre des paroles apeurées... de la bouche de Tarascus ! grogna l'autre d'une voix rauque et sourde.

Le roi fronça les sourcils.

— Je ne crains aucun homme ordinaire, tu le sais très bien ! Mais, en voyant les falaises s'écrouler à Valkia, j'ai compris que le démon que nous avons ressuscité n'était pas un charlatan. Je redoute ses pouvoirs, car j'ignore leur étendue exacte. Je sais que, d'une mystérieuse façon, ils sont liés à cet objet maudit que je lui ai volé. Il l'a ramené à la vie. Il est certainement à l'origine de ses pouvoirs magiques.

« Il l'avait bien caché. Sur mon ordre, un esclave l'a espionné et l'a vu le mettre dans un coffre en or. L'esclave m'a dit où il avait dissimulé le coffre. Même dans ces conditions, je n'aurais pas osé le voler... si Xaltotun n'avait pas sombré dans le sommeil du lotus.

« Je crois que c'est le secret de son pouvoir. Orastes s'en est servi pour le rappeler à la vie. Xaltotun s'en servira pour faire de nous tous ses esclaves, si nous n'y prenons garde ! Aussi, prends-le et jette-le dans la mer, comme je te l'ai ordonné. Assure-toi que tu te trouves suffisamment loin du rivage pour que ni marée ni tempête ne le rejettent à la côte. Tu as été payé.

— En effet, grogna le ruffian. Non en or, roi Tarascus, car j'avais une dette de reconnaissance envers toi. Même les voleurs peuvent éprouver de la gratitude.

— Quelle que soit la dette dont tu te sens redevable envers moi, répondit Tarascus, elle sera payée lorsque tu auras jeté à la mer cet objet.

— Je pars à l'instant pour Zingara : je compte m'embarquer à Kordava, promet l'autre. Je n'ose pas me montrer en Argos ; en raison d'un certain meurtre sans imp...

— Cela ne m'intéresse pas ; n'en parlons plus. Voilà l'objet. Un cheval t'attend dans la cour. Pars, et fais vite !

Quelque chose passa des mains du roi à celles du ruffian, quelque chose de flamboyant comme un feu vivant. Conan n'en eut qu'une vision fugitive. Le brigand rabattit sur son visage un chapeau à large bord, ramena son manteau sur ses épaules et quitta rapidement la pièce. Comme la porte se refermait sur lui, Conan agit avec la fureur

dévastatrice d'un désir sanguinaire qui se déchaîne. La vue de son ennemi, si proche de lui, fit bouillir son sang impétueux et balaya toute précaution et retenue.

Tarascus se tournait vers une porte intérieure. Conan écarta violemment les tentures et bondit dans la pièce, telle une panthère assoiffée de sang. Tarascus pivota vivement sur lui-même. Avant qu'il puisse reconnaître son agresseur, le poignard de Conan le fouaillait cruellement.

Le coup ne fut pas mortel ; Conan le comprit en frappant. Son pied s'était pris dans un pan de rideau et il avait trébuché au moment où il prenait son élan. La pointe du poignard se planta dans l'épaule de Tarascus, puis descendit en fouaillant ses côtes. Le roi de Némédie poussa un hurlement.

L'impact du coup et le corps de Conan emporté par son élan firent tomber Tarascus à la renverse contre la table ; celle-ci bascula et la bougie s'éteignit. Ils furent projetés à terre sous la violence de l'attaque de Conan, et gênés dans leurs mouvements par les replis de la tenture qui descendait jusqu'au sol. Conan frappait au hasard dans le noir. Tarascus, pris de panique, poussait des hurlements frénétiques et, comme si la peur lui donnait une énergie surhumaine, il s'arracha à l'étreinte de Conan. Tâtonnant dans le noir, il hurla :

— Au secours ! Gardes ! Arideus ! Orastes ! *Orastes !*

Conan se releva, se dégageant d'un coup de pied des tentures et des débris de la table qui l'immobilisaient au sol. Il jurait avec amertume, déçu d'avoir échoué. Ignorant la disposition du palais, un certain trouble l'envahit. Les hurlements de Tarascus résonnaient au loin ; une clameur sauvage leur répondit. Le Némédien lui avait échappé à la faveur des ténèbres et Conan ignorait quelle direction il avait prise. Le geste irréfléchi du Cimmérien, dans son désir de se venger, avait échoué. Il ne lui restait plus qu'à sauver sa propre vie si cela lui était encore possible.

Poussant de noires imprécations, Conan rebroussa chemin vers le passage et courut jusqu'à l'alcôve. Alors qu'il écartait prudemment la tenture, Tallulah surgit dans le couloir. Ses yeux noirs étaient dilatés par la terreur.

— Oh, que s'est-il passé ? s'écria-t-elle. Le palais tout entier est en émoi ! Je ne t'ai pas trahi, je le jure...

— Non, c'est moi qui ai réveillé ce nid de frelons, grogna-t-il. En cherchant à me faire rembourser une dette. Quel est le plus court chemin pour sortir d'ici ?

Elle saisit son poignet et l'entraîna dans le couloir. Ils se dirigeaient vers la porte massive lorsque des cris assourdis s'élevèrent de l'autre côté. Les battants furent violemment secoués comme si on cherchait à les enfoncer. Tallulah se tordit les mains de désespoir et éclata en

sanglots.

— Notre retraite est coupée ! En revenant, j'ai fermé cette porte à clé... avant de te rejoindre dans l'alcôve. Ils l'auront enfoncée dans un instant ! C'est le seul chemin pour arriver jusqu'à la poterne !

Conan pivota sur ses talons. À l'autre extrémité du couloir, une clameur monta. Encore invisibles, ses ennemis se trouvaient devant et derrière lui !

— Vite, par là ! s'exclama avec désespoir la jeune femme.

Elle traversa rapidement le couloir et ouvrit violemment la porte d'une chambre. Conan la franchit à sa suite et repoussa le loquet en or. Ils se trouvaient dans une chambre vide, meublée avec luxe. La jeune femme l'entraîna vers une fenêtre aux barreaux en or. Audehors, le Cimmérien aperçut des arbres et des massifs de fleurs.

— Tu es fort, dit-elle d'une voix essoufflée. Si tu parviens à arracher ces barreaux, tu peux encore leur échapper. Ces jardins fourmillent de gardes ; néanmoins, les fourrés sont épais. Tu les éviteras facilement. Le mur sud entoure la ville. Une fois ce mur franchi, tu as une chance de t'enfuir. Un cheval t'attend, dissimulé dans un bosquet, au bord de la route conduisant vers l'ouest à une centaine de pas au sud de la fontaine de Thrallus. Tu sais où elle se trouve ?

— Oui ! Mais... et toi ? J'avais l'intention de t'emmener avec moi.

La joie illumina son adorable visage.

— Alors mon bonheur est complet et tous mes désirs sont comblés ! Mais je te retarderais. Non, tu n'as pas à avoir peur pour ma vie. Ils n'imagineront jamais que je t'ai aidé de mon plein gré. Pars à présent ! Ce que tu viens de dire m'aidera à vivre d'un cœur léger... durant de longues années !

Il la prit dans ses bras d'acier et serra contre lui son corps svelte et frémissant. Il l'embrassa avec passion sur les yeux, les joues, la gorge et les lèvres, au point de la rendre pantelante sous son étreinte ! Aussi fougueux et impétueux qu'un vent de tempête, Conan était violent même dans ses marques d'amour !

— Je pars, murmura-t-il. Mais, un jour, je reviendrai te chercher, par Crom !

Il se dégagea de ses bras. Saisissant les barreaux en or, d'une seule et formidable torsion, il les arracha. Passant une jambe par la fenêtre, il s'accrocha aux moulures ornant la façade et descendit avec agilité le mur. Puis il courut, telle une ombre, vers le dédale de rosiers et les arbres au feuillage épais. Regardant par-dessus son épaule, il aperçut Tallulah, penchée à la fenêtre : elle tendait ses bras vers lui en un geste silencieux d'adieu et de renoncement.

Les gardes accouraient dans le jardin, en direction du palais où la clameur grandissait, de plus en plus forte... des hommes de grande

taille, en cuirasses et casques à cimier de bronze poli. La clarté des étoiles se reflétait sur leurs plaques de métal étincelantes et trahissait le moindre de leurs mouvements parmi les arbres ! Conan fut averti de leur présence... en les entendant courir, avant même de les voir ! Il avait grandi au contact de la nature sauvage et leur course précipitée dans les fourrés faisait autant de bruit qu'un troupeau pris de panique s'enfuyant au galop ! Certains passèrent à moins d'un mètre du fourré épais où il s'était caché, allongé sur le sol... sans se douter de sa présence un seul instant ! Ils couraient vers le palais et ne s'intéressaient nullement à ce qui se trouvait autour d'eux. Ils le dépassèrent et continuèrent à courir en criant. Il se releva et s'éloigna rapidement à travers les fourrés, aussi silencieux qu'une panthère !

Il atteignit le mur d'enceinte et monta les marches conduisant au parapet. Le mur était conçu pour empêcher les gens d'entrer, non de sortir ! Il n'aperçut aucune sentinelle le long de la muraille crénelée. S'accroupissant près d'une embrasure, il regarda derrière lui, vers le grand palais qui se dressait au-dessus des cyprès. La lueur des torches brillait aux fenêtres, des silhouettes allaient et venaient devant les ouvertures. Elles gesticulaient comme des marionnettes mues par des fils invisibles. Il eut un rictus cruel et brandit son poing en un geste d'adieu et de menace. Puis il se laissa glisser de l'autre côté du parapet.

Quelques mètres plus bas, les branches d'un arbre l'accueillirent. Un instant plus tard, il s'élançait vers les ténèbres et marchait du pas rapide du montagnard habitué aux longs parcours.

Jardins et villas d'été entouraient les remparts de Belverus. Des esclaves dormant à proximité de leur gardien somnolent ne virent pas la silhouette furtive qui escaladait rapidement les murs. Elle traversa les allées sous le couvert des arbres et s'avança sans bruit au milieu des vergers et des vignes. Des chiens de garde se réveillèrent et firent entendre leurs aboiements sonores. Ils sentaient plus qu'ils ne voyaient cette ombre se glissant parmi les ombres... un instant plus tard, elle avait disparu.

Dans une chambre du palais, Tarascus poussait des jurons et se tordait de douleur sur un divan maculé de sang. Les doigts habiles et rapides d'Orastes le soignaient. Le palais fourmillait de serviteurs tremblants, aux yeux écarquillés. Mais la pièce où se trouvait le roi était vide, à l'exception de lui-même et du prêtre renégat.

— Es-tu certain qu'il dort toujours ? demanda une nouvelle fois Tarascus. (Il serrait les dents contre la morsure du suc des herbes utilisées par Orastes pour soigner la longue estafilade courant sur son épaule et sur ses côtes.) Ishtar, Mitra et Set ! Ces herbes me brûlent autant que la poix fondue de l'Enfer !

— Où tu te trouverais à présent... sans ta bonne étoile ! fit remarquer Orastes. Celui qui tenait le couteau – quel qu'il soit – a frappé pour tuer. Oui, je t'ai déjà répondu que Xaltotun était toujours endormi. Pourquoi désires-tu tellement le savoir ? Qu'a-t-il à voir dans cette affaire ?

— Tu ne sais donc pas ce qui s'est passé cette nuit, ici même ?

Tarascus posa un regard brûlant sur le visage du prêtre.

— Je ne suis au courant de rien. Comme tu le sais, depuis plusieurs mois déjà, je suis très occupé... je traduis des manuscrits pour Xaltotun... je transcris des ouvrages ésotériques écrits dans des langues plus récentes afin qu'il puisse les lire. Il connaissait très bien toutes les langues et écritures de son temps, mais il n'a pas encore assimilé celles d'aujourd'hui. Pour gagner du temps, il me fait transcrire ces ouvrages à son intention. Il désire savoir tout ce qui a été découvert... depuis son époque. J'ignorais qu'il était revenu la nuit dernière jusqu'à ce qu'il m'envoyât chercher et me racontât la bataille. Je suis retourné à mes travaux ; j'ignorais également ton retour. La clameur qui a réveillé le palais m'a fait sortir de ma cellule.

— Alors tu ne sais pas que Xaltotun a ramené dans ce palais le roi d'Aquilonie que nous avons fait prisonnier ?

Orastes secoua la tête sans montrer de surprise particulière.

— Xaltotun m'a simplement dit que Conan ne serait plus un obstacle pour nous. J'ai supposé qu'il était mort au cours de la bataille. Je ne lui ai pas demandé de plus amples détails.

— Xaltotun lui a sauvé la vie alors que je voulais le tuer, grogna Tarascus. J'ai aussitôt compris son plan. Conan prisonnier, il pouvait s'en servir comme d'un gourdin contre nous... contre Amalric, contre Valerius et contre moi-même. Aussi longtemps que Conan vivra, il sera une menace, un facteur d'unification pour l'Aquilonie... que Xaltotun peut utiliser pour nous contraindre à emprunter certaines routes... qui ne seraient pas les nôtres autrement ! Je me méfiais du Pythonien, ce mort vivant. Depuis peu, j'ai peur de lui.

« Quelques heures après son départ vers l'est, je l'ai suivi. Je souhaitais découvrir ce qu'il avait l'intention de faire de Conan. J'ai appris qu'il l'avait fait jeter dans un cul-de-basse-fosse. J'ai alors décidé que le barbare devait mourir, malgré Xaltotun. J'ai veillé personnellement à ce que...

On frappa prudemment à la porte.

— C'est Arideus, grogna Tarascus. Fais-le entrer.

L'écuyer à la mine sévère entra. Ses yeux brillaient d'une excitation contenue.

— Eh bien, Arideus ? s'exclama Tarascus. A-t-on retrouvé l'homme qui m'a attaqué ?

— Vraiment, seigneur, vous ne l'avez pas vu ? demanda Arideus,

comme s'il doutait de son maître. Vous ne l'avez pas reconnu ?

— Non. Cela s'est passé si vite ! La bougie s'est éteinte... sur le moment, j'ai cru que c'était un démon évoqué par la magie de Xaltotun...

— Le Pythonien dort dans ses appartements et ses portes sont solidement verrouillées. Je suis descendu dans les puits...

Arideus remua fiévreusement ses maigres épaules.

— Eh bien, continue ! lança Tarascus avec impatience. Qu'as-tu découvert ?

— Un cachot vide, chuchota l'écuyer. Et le cadavre du grand singe.

— *Quoi ?*

Tarascus se redressa d'un bond. Le sang coula de sa blessure qui se rouvrit.

— Oui ! Le mangeur d'hommes est mort... un poignard lui a transpercé le cœur... et Conan a disparu !

Le visage de Tarascus devint livide. Il laissa Orastes l'étendre sur la couche. Le prêtre recommença son travail sur la chair lacérée.

— Conan, répéta-t-il. Il s'est échappé... moi qui m'attendais à ce que l'on découvre un cadavre mutilé et broyé ! Mitra ! Ce n'est pas un homme, mais un véritable démon ! J'étais persuadé que Xaltotun était à l'origine de cette agression. Je comprends à présent. Par tous les dieux et les démons ! C'est Conan qui m'a poignardé ! Arideus !

— Oui, Majesté ?

— Que l'on fouille les moindres recoins du palais. Il risque de se cacher dans les couloirs sombres, tel un tigre affamé. Que pas une seule alcôve n'échappe à tes recherches. Surtout, reste sur tes gardes ! Ce n'est pas un homme civilisé que tu cherches, mais un barbare assoiffé de sang... il possède la force et la férocité d'une bête sauvage ! Que l'on fouille les caves du palais ; envoie des patrouilles en ville. Dispose un cordon de troupes tout autour des remparts. Si tu découvres qu'il s'est enfui de la ville, prends avec toi un détachement de cavaliers et suis sa piste. Une fois les remparts passés, traque-le comme un loup dans les collines. Dépêche-toi, tu réussiras peut-être à le capturer ici même.

— Cette affaire dépasse le simple entendement humain, fit Orastes. Peut-être devrions-nous demander conseil à Xaltotun ?

— Non ! s'exclama violemment Tarascus. Que les soldats se lancent à la poursuite de Conan et qu'ils l'abattent. Xaltotun ne pourra nous reprocher d'avoir tué un prisonnier qui tentait de s'évader.

— Bien, répondit Orastes. Je ne suis pas un Achéronien, mais je suis versé dans certains arts magiques... et je connais le moyen de contrôler certains esprits qui se sont incarnés sur cette terre, revêtant une apparence matérielle. Peut-être puis-je vous être utile en cette affaire !

La fontaine de Thrallos se trouvait au milieu d'un bosquet de chênes, près de la route, à un *mile* des murailles de la ville. Son murmure mélodieux arriva aux oreilles de Conan dans le silence de la nuit. Il but longuement, savourant l'eau glacée. Puis, sous la clarté stellaire, il se dirigea vers un fourré touffu derrière lequel il vit un grand cheval blanc ; ses rênes étaient attachées aux buissons. Poussant un soupir de soulagement, il le rejoignit en une enjambée... Un rire moqueur le fit se retourner, l'œil brillant.

Une silhouette, dont la cotte de mailles lançait des reflets sombres, sortit de l'ombre et s'avança sous la clarté stellaire. Ce n'était pas l'un des gardes du palais, emplumé et portant une cuirasse étincelante. L'homme, de grande taille, en cotte de mailles grise et heaume brillant... était un Aventurier. Les Aventuriers formaient une caste de guerriers propre à la Némédie ; des hommes n'ayant pas accédé au rang et à la fortune de chevalier, ou ayant perdu ce titre ; guerriers endurcis, leur vie était vouée à l'aventure et au combat. Ils constituaient une classe à part ; parfois placés à la tête de régiments, ils ne devaient de comptes à personne, sauf au roi. Conan comprit qu'il n'aurait pu rencontrer adversaire plus dangereux.

Un regard rapide vers les ombres des fourrés le convainquit que l'homme était seul. Il gonfla légèrement sa puissante poitrine, plantant ses orteils dans le sol, tandis que ses muscles se tendaient, prêts à intervenir instantanément.

— Je galopais vers Belverus, Amalric m'ayant confié une mission, dit l'Aventurier en s'avançant prudemment. (La clarté des étoiles lançait des reflets sur la grande épée à deux mains qu'il tenait dégainée dans sa main droite.)... lorsqu'un cheval a henni au passage du mien, dans ce bosquet. J'ai trouvé étrange qu'un étalon soit attaché ici. J'ai attendu et... les dieux sont avec moi, en vérité, car je viens de faire une prise rare !

Les Aventuriers vivaient de leur épée.

— Je te connais, murmura le Némédien. Tu es Conan, roi d'Aquilonie. Je pensais t'avoir vu mourir dans la vallée de la Valkia. Pourtant...

Conan bondit, tel un tigre mortellement blessé. L'Aventurier était un combattant expérimenté, mais il n'avait pas apprécié à leur juste mesure les muscles barbares de Conan et la rapidité désespérée qui pouvait être la sienne ! Il fut totalement pris au dépourvu. Il leva sa lourde épée. Avant qu'il puisse frapper ou parer le coup, le poignard du roi se plantait dans son cou, au-dessus du gorgerin ; la lame s'enfonça en oblique et lui transperça le cœur. Dans un gargouillement étranglé, il chancela et tomba à terre. Conan, sans pitié, dégagea sa lame, et sa victime s'écroula. Le cheval blanc s'ébroua violemment, se

cabrant à la vue et à l'odeur du sang sur l'épée.

Son regard abaissé vers son ennemi sans vie, son poignard dégouttant de sang dans sa main, la sueur brillant sur son torse puissant, Conan était aussi immobile qu'une statue. Il écoutait attentivement. Des bois environnants, ne lui parvint aucun bruit, à l'exception du ramage soudain des oiseaux réveillés par le bref combat. Pourtant, dans la cité à un *mile* de distance, retentit la sonnerie stridente d'une trompette.

Il se pencha prestement sur l'homme qui gisait à terre et le fouilla. Au bout de quelques secondes, il comprit que le message dont l'homme était porteur avait été transmis oralement. Il n'en connaîtrait jamais la teneur ! Il poursuivit néanmoins son travail. L'aube apparaîtrait dans quelques heures à peine. Un peu plus tard, le cheval galopait sur la route blanche conduisant vers l'ouest. Son cavalier portait l'armure grise d'un Aventurier némédien.

Le voile se déchire !

Conan savait que sa seule chance d'échapper à ses poursuivants résidait dans sa rapidité. Il n'envisagea même pas de se cacher en quelque endroit à proximité de Belverus, pour attendre le passage de ses poursuivants. Il était sûr que l'allié surnaturel de Tarascus aurait été à même de le débusquer. D'ailleurs, il n'était pas homme à se cacher et à se terrer comme un rat ; une lutte franche ou une poursuite à découvert convenait mieux à son tempérament. Il avait une sérieuse avance, il les ferait galoper à un train d'enfer jusqu'à la frontière.

Tallulah ne s'était pas trompée en choisissant le cheval blanc. Sa vitesse, sa vigueur et son endurance étaient manifestes. La jeune fille était experte en armes et en chevaux ; elle s'y connaissait également en hommes, songea Conan avec satisfaction. Son cheval galopait vers l'ouest à une allure dévorant les *miles*.

Il traversait un pays endormi, évitant des villages nichés à l'abri de bosquets et des villas aux murs blancs, au milieu de champs immenses et de vergers qui devinrent plus clairsemés à mesure qu'il avançait vers l'ouest. Le paysage se fit plus austère ; la masse sombre des donjons se découpant sur les collines rappelait les siècles de guerres frontalières. Mais personne ne descendit au galop de ces châteaux pour le défier ou l'arrêter. Leurs seigneurs suivaient la bannière d'Amalric ; les pennons ondoyant ordinairement au-dessus de ces tours flottaient à présent au-dessus des plaines aquiloniennes.

Le dernier village aux maisons serrées les unes contre les autres disparut derrière Conan. Il quitta la route qui commençait à s'infléchir vers le nord-ouest et conduisait vers les défilés lointains. S'il continuait de suivre cette direction, il traverserait inévitablement des villes défendues par des hommes en armes qui lui poseraient des questions embarrassantes. Il savait qu'il ne rencontrerait pas de patrouilles le long des marches, d'un côté comme de l'autre ; mais il y avait ces tours. L'aube ferait certainement surgir sur la route des groupes de soldats s'en revenant au galop, suivis de chariots tirés par des bœufs, transportant des hommes grièvement blessés.

C'était la seule route traversant la frontière sur cinquante *miles* du nord au sud. Elle suivait une série de défilés à travers les collines ; de

chaque côté s'élevaient des montagnes arides, peu habitées. Il se dirigea vers l'ouest, avec l'intention de franchir la frontière au cœur des collines désertes, au sud des passes. Cette route, moins longue et plus difficile, était plus sûre pour un fugitif. Un homme à cheval pouvait traverser une région qui aurait été infranchissable pour une armée.

À l'aube, il n'avait toujours pas atteint les collines. Elles formaient un long rempart, peu élevé et bleu, se découpant sur l'horizon devant lui. Fermes et villages avaient disparu ; aucune villa aux murs blancs n'apparaissait parmi de riches vergers. Le vent de l'aube agitant les herbes hautes et drues. Il n'y avait rien à voir, sinon la perspective des collines ondoyantes de terre brune, recouvertes d'herbe sèche ; parfois, les murs efflanqués d'une forteresse nichée sur une hauteur se profilaient au loin. Trop souvent, des pillards aquiloniens avaient traversé les montagnes, empêchant une forte colonisation de la région... à la différence des plaines s'étendant à l'est.

L'aube courait tel un feu de prairie à travers les herbes hautes. Dans les airs, au-dessus de lui, retentit un cri étrange : un vol d'oies sauvages passa rapidement, en direction du sud. Conan fit halte dans un vallon herbu et dessella son cheval. Les flancs de sa monture se soulevaient, palpitants ; sa robe ruisselait de sueur. Il l'avait menée à un train d'enfer durant les heures précédant l'aube.

Tandis que son cheval broutait avidement l'herbe sèche et faisait le tour du vallon, Conan grimpa au faîte de la colline. À plat ventre, il regarda vers l'est. Loin au nord, il apercevait la route qu'il avait quittée et qui serpentait à travers les collines. Aucun point noir ne progressait sur ce ruban étincelant ; nul signe non plus d'une activité particulière aux abords du château, indiquant que les guetteurs avaient aperçu le voyageur solitaire.

Une heure plus tard, le paysage s'étendait toujours aussi désert devant lui. Le seul signe de vie fut un reflet métallique sur les lointaines murailles crénelées et un corbeau tournoyant dans le ciel. L'oiseau allait et venait, plongeait, puis remontait vers l'azur, comme s'il cherchait quelque chose. Conan sella son cheval et repartit vers l'ouest à une allure plus mesurée.

Tandis qu'il dépassait la crête dominant le vallon où il avait fait halte, un cri rauque retentit soudain au-dessus de sa tête. Levant les yeux, il aperçut le corbeau : celui-ci voletait dans les airs, au-dessus de lui, et poussait des croassements incessants. Comme il continuait sa route, le corbeau se mit à le suivre, restant à proximité. Il rendit la matinée hideuse par ses cris stridents, indifférent aux efforts du Cimménen pour le chasser.

Cela dura plusieurs heures ; les nerfs de Conan étaient à bout. Il aurait cédé avec joie la moitié de son royaume pour qu'on lui donnât

l'occasion de tordre ce cou noir !

— Par les démons infernaux ! grondait-il en une vaine fureur. (Il agitait son poing recouvert d'un gantelet vers l'oiseau aux cris frénétiques.) Pourquoi me harcèles-tu ainsi par tes croassements ? Disparais, oiseau de malheur... va donc picorer dans les champs de blé des paysans !

Il atteignait les premiers contreforts des collines lorsqu'il lui sembla entendre, loin derrière lui, un écho aux cris du volatile. Se retournant, dressé sur ses étriers, il aperçut un autre point noir volant dans l'azur. Et, pour la seconde fois, il vit le soleil de l'après-midi briller et se refléter sur l'acier. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : des hommes armés. Ils n'empruntaient pas la route de terre battue, invisible à présent au-delà de l'horizon... ils le suivaient.

Ses traits se durcirent. Il eut un léger frisson en regardant le corbeau tournoyer dans les airs au-dessus de lui.

— Ce n'était pas le caprice d'un stupide volatile ! murmura-t-il. Ces cavaliers ne peuvent te voir, engeance de l'enfer. Mais l'autre oiseau te voit, lui, et ils le voient parfaitement ! Tu me suis, il te suit et eux le suivent ! N'es-tu qu'un volatile parfaitement dressé, ou un démon ayant pris l'apparence d'un oiseau ? Est-ce Xaltotun qui t'a envoyé sur mes traces ? Ou alors... es-tu *Xaltotun en personne* ?

Seul un cri strident lui répondit... et ce cri emplît l'air d'une raillerie cruelle.

Conan ne gaspilla pas davantage son souffle à l'encontre de cet espion aux plumes noires. La mine sévère, il poursuivit sa route vers les collines ondoyantes s'étendant devant lui. Il n'osait pas lancer son cheval au galop. Le repos qu'il lui avait accordé avait été de trop courte durée pour qu'il ait retrouvé toutes ses forces. Il avait toujours une bonne avance sur ses poursuivants, mais ils ne tarderaient pas à combler ce retard. Ils le rattrapaient... lentement mais sûrement. Leurs chevaux étaient plus frais que le sien. Ils avaient certainement changé de montures à ce château qu'il avait prudemment évité.

Son cheval avançait plus difficilement. Le paysage se faisait plus rude ; les collines abruptes et herbues menaient vers des pentes rocheuses fortement boisées. Il pourrait désormais échapper facilement à ses poursuivants... mais il y avait cet oiseau de l'enfer qui criait continuellement au-dessus de lui. Il ne les voyait plus, car le terrain était accidenté, mais ils devaient le suivre, guidés infailliblement par leurs alliés à plumes. Cette forme noire ressemblait de plus en plus à quelque incube démoniaque, le harcelant à travers des enfers sans fin ! Les pierres qu'il lui lançait en jurant passaient loin de lui ou retombaient, inoffensives. Pourtant, dans sa jeunesse, il avait tué de cette façon des faucons en plein vol !

Son cheval se fatiguait. Conan comprit que sa situation devenait

désespérée. Il sentait derrière tout ceci un destin inexorable. Il ne pouvait leur échapper. En cet instant, il était prisonnier, comme dans les basses-fosses de Belverus ! Mais, à la différence des fils de l'Orient, acceptant ce qui semblait inévitable, il ne se soumettrait pas. S'il ne pouvait s'échapper, il emmènerait dans l'éternité avec lui un bon nombre de ses adversaires ! Il se dirigea vers un bosquet de mélèzes qui masquait une pente, cherchant un endroit où livrer son dernier combat.

Un cri étrange, strident, retentit devant lui. Ce cri était humain, malgré sa curieuse modulation. Un instant plus tard, il se frayait un chemin à travers un écran de branches et apercevait l'être qui avait poussé ce cri surnaturel. Dans une petite clairière en contrebas, quatre soldats portant la cotte de mailles de Némédie passaient un nœud coulant autour du cou d'une vieille femme au corps décharné, vêtue comme une paysanne. Un fagot de bois retenu par une corde sur le sol, près d'elle, indiquait ce qu'elle faisait avant d'être agressée par les hommes d'armes.

Conan sentit la colère monter en lui. Les ruffians traînaient la vieille femme vers un arbre. Ses branches basses allaient de toute évidence servir de gibet. Il avait franchi la frontière une heure plus tôt et, sur son propre sol, il assistait au meurtre de l'un de ses sujets. La vieille femme se débattait avec une force et une énergie surprenantes. Comme il l'observait, elle redressa la tête et lança à nouveau ce cri étrange, fantastique et portant loin, qu'il avait entendu quelques instants auparavant. Il fut repris, comme par dérision, par le corbeau voletant au-dessus des arbres. Les soldats éclatèrent d'un rire méchant ; l'un d'eux la frappa à la bouche.

Conan sauta à bas de son cheval fourbu. Prenant son élan, il bondit et heurta le sol herbu dans un cliquetis métallique. Les quatre hommes se retournèrent à ce bruit et dégainèrent leurs épées, ouvrant de grands yeux vers le géant en cuirasse qui leur faisait face, l'épée à la main.

Conan éclata d'un rire cruel. Ses yeux avaient la froideur du silex.

— Chiens ! fit-il, sans passion et sans pitié. Les chacals némédiens s'érigent en bourreaux et pendent mes sujets selon leur bon plaisir ? Il vous faudra d'abord passer sur le corps de leur roi. Me voici, j'attends votre assaut, mes beaux seigneurs !

Les soldats le regardèrent, incertains, comme il s'avancait vers eux à grands pas.

— Qui est ce fou ? grogna l'un d'entre eux, un ruffian barbu. Il porte une armure némédienne et parle avec un accent aquilonien !

— Aucune importance, fit un autre. Découpons-le en morceaux ; ensuite, nous pendrons la vieille sorcière.

Sur ces mots, il courut vers Conan en brandissant son épée. Avant

qu'il puisse frapper, la grande lame du roi s'abattait, ouvrant en deux casque et crâne. L'homme tomba à ses pieds. Les autres, d'intrépides canailles, se mirent à hurler comme des loups et se jetèrent sur la longue silhouette en cuirasse grise. Les clameurs et le cliquetis des épées couvrirent les cris du corbeau décrivant des cercles dans le ciel.

Conan ne répondit pas à leurs hurlements. Ses yeux étaient des charbons de feu bleuté ; ses lèvres souriaient froidement. Il frappait à droite et à gauche avec son épée qu'il tenait à deux mains. Malgré sa taille, il était aussi rapide qu'un chat. Constamment en mouvement, il sautait de tous côtés et les coups d'estoc et de taille portés par ses adversaires ne rencontraient bien souvent que le vide ! Quand il frappait, il était en parfait équilibre, et son épée s'abattait avec une force dévastatrice. Bientôt, trois de ses assaillants gisaient à terre, baignant dans leur propre sang et agonisant. Le quatrième saignait d'une demi-douzaine de blessures. Chancelant, il chercha à battre en retraite tout en parant avec frénésie les coups du Cimmérien. Soudain l'éperon de Conan se prit dans le surcot de l'un des hommes gisant à terre.

Le roi trébucha. Aussitôt, le Némédien, poussé par la fureur du désespoir, se rua sauvagement sur lui. Conan chancela et tomba à la renverse, basculant par-dessus le corps étendu sur l'herbe. Le Némédien poussa un croassement de triomphe et bondit sur lui. Levant au-dessus de son épaule droite sa grande épée qu'il tenait à deux mains, il écarta les jambes pour assurer son coup... Alors, sautant par-dessus le roi prostré à terre, quelque chose d'énorme et de velu s'abattit sur la poitrine du soldat. Son cri de triomphe se changea en un hurlement d'agonie.

Conan se releva péniblement et vit l'homme gisant à terre, mort... la gorge arrachée. Un grand loup gris se tenait au-dessus de lui, la tête baissée, comme s'il reniflait le sang qui formait une mare dans l'herbe.

Le roi se retourna comme la vieille femme lui parlait. Elle se tenait devant lui, droite et grande. Malgré ses vêtements tombant en guenilles, ses traits finement ciselés, son nez aquilin et ses yeux noirs et intelligents n'étaient pas ceux d'une paysanne ordinaire. Elle appela le loup. Celui-ci vint vers elle en trottant comme un grand chien ; il frotta son corps gigantesque contre son genou, en fixant Conan de ses grands yeux verts étincelants. Distraitement, elle posa sa main sur son cou puissant et tous deux regardèrent le roi d'Aquilonie. Bien qu'il ne contînt aucune hostilité, ce regard fixe mit Conan mal à l'aise.

— On dit que le roi Conan est mort sous les pierres et la boue lorsque les falaises se sont écroulées à Valkia, dit-elle d'une voix grave et forte.

— On le dit, en effet, grommela-t-il.

Il n'était pas d'humeur à discuter. Il songeait à ces cavaliers en

armure qui se rapprochaient un peu plus à chaque seconde qui s'écoulait. Le corbeau croassait au-dessus de lui avec stridence. Il leva involontairement les yeux, grinçant des dents dans un spasme nerveux.

Le cheval blanc de Conan se tenait, la tête penchée, sur le promontoire rocheux dominant la clairière. La vieille femme le regarda, puis elle leva les yeux vers le corbeau. Elle poussa à nouveau son cri étrange et fantastique. Comme s'il reconnaissait cet appel, le corbeau, subitement muet, décrivit un arc de cercle dans le ciel et partit à tire-d'aile vers l'est. Il n'eut pas le temps de fuir. L'ombre d'ailes puissantes le recouvrit. Un aigle avait pris son essor depuis un bosquet d'arbres. Il s'éleva au-dessus du corbeau, puis fondit sur le noir messager et le frappa. Celui-ci s'abattit comme une pierre sur le sol. La voix stridente de l'espion à plumes se tut pour toujours.

— Crom ! murmura Conan. (Il regardait avec étonnement la vieille femme.) Serais-tu une magicienne, toi aussi ?

— Je suis Zelata, lui apprit-elle. Les habitants des vallées affirment que je suis une sorcière. Cette créature de la nuit guidait-elle des hommes armés sur ta piste ?

— Oui. (Cette réponse ne lui sembla pas invraisemblable.) Ils ne doivent pas être très loin derrière moi.

— Prends ton cheval et suis-moi, roi Conan, dit-elle laconiquement.

Sans rien ajouter, il gravit les rochers et conduisit son cheval vers la clairière sur un sentier sinueux. Comme il descendait, il vit réapparaître l'aigle. Celui-ci glissa paresseusement vers le sol et se posa un instant sur l'épaule de Zelata, déployant légèrement ses grandes ailes pour ne pas l'écraser sous son poids !

Sans un mot, elle le précéda. Le grand loup trottait à son côté ; l'aigle prit son essor pour voler au-dessus d'elle. Elle le conduisit à travers d'épais fourrés, le long de promontoires rocheux en équilibre au-dessus de vallées encaissées. Ils suivirent enfin un étroit sentier, bordé par un précipice, qui menait à une curieuse habitation en pierre, moitié hutte, moitié caverne, abritée sous une paroi rocheuse parmi les gorges et les ravins escarpés. L'aigle vola jusqu'au faite de la falaise et s'y percha, telle une sentinelle immobile.

Toujours sans mot dire, Zelata conduisit le cheval de Conan vers une anfractuosité où l'on avait déposé des feuilles et de l'herbe pour le fourrage. Une minuscule source faisait entendre son murmure mélodieux au fond de la grotte.

Dans la hutte, elle fit asseoir le roi sur un banc grossier, recouvert de peaux. Approchant un siège bas du foyer, elle alluma un feu et prépara un repas frugal. Le grand loup s'assoupit à côté d'elle, face au feu, son énorme tête posée sur ses pattes, ses oreilles agitées par des

contractions comme s'il rêvait.

— Cela ne te fait pas peur... d'être dans la cabane d'une sorcière ? demanda-t-elle, mettant fin à son silence.

Un haussement impatient de ses épaules protégées par la cotte de mailles grise fut la seule réponse de son hôte. Elle lui tendit un plateau en bois débordant de fruits séchés, de fromages et de pain, ainsi qu'un grand pot de bière capiteuse, brassée avec l'orge qui pousse sur les hauts plateaux.

— J'ai trouvé le silence méditatif des vallées plus agréable que le caquetage incessant qui règne dans les rues des villes, dit-elle. Les enfants de la nature sauvage sont plus doux que les enfants des hommes. (Sa main flatta un instant la tête du loup endormi.) Aujourd'hui, mes enfants ne se trouvaient pas à mes côtés ; autrement, je n'aurais pas eu besoin de ton épée, mon roi. Ils avaient entendu mon appel, mais tu les as précédés.

— Pourquoi ces chiens de Némédiens voulaient-ils te pendre ? demanda Conan.

— Des pillards, appartenant à l'armée ennemie, infestent tout le pays, de la frontière jusqu'à Tarantia, répondit-elle. Ces stupides villageois des vallées, pour éviter que soient pillés leurs villages, leur ont dit que j'avais caché de l'or, dans ces collines. Ils m'ont demandé de les conduire à mon trésor ; ma réponse les a mis en colère. Les pillards et les hommes lancés à ta poursuite... ni même aucun corbeau... ne te trouveront jamais ici.

Il secoua la tête, tout en mangeant avec voracité.

— Je vais à Tarantia.

Elle secoua la tête à son tour.

— Tu te jettes dans les griffes du dragon. Tu ferais mieux de chercher refuge ailleurs. Quitte ce pays : l'Aquilonie a renoncé à se battre.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il. Des batailles ont déjà été perdues dans le passé, et des guerres remportées néanmoins ! Une simple défaite ne saurait causer l'effondrement d'un royaume !

— Tu désires te rendre à Tarantia ?

— Oui. Car Prospero assurera sa défense contre Amalric.

— En es-tu certain ?

— Par les démons de l'Enfer, femme ! s'exclama-t-il avec colère. En douterais-tu ?

Elle secoua la tête.

— Je sens qu'il en va autrement. Nous allons bien voir. Le voile n'est pas facile à déchirer ; pourtant je vais le déchirer... légèrement... et te montrer ta capitale.

Conan ne vit pas ce qu'elle jeta dans le feu, mais le loup gémit dans ses rêves. Une fumée verte se forma et monta en volutes épaisses,

emplissant la hutte. Les parois et le plafond de la hutte parurent s'agrandir, s'éloigner rapidement et disparaître, pour se fondre dans des immensités infinies. La fumée s'enroulait autour de lui, recouvrant toute chose. En son sein, des formes s'agitaient, se dissipaient et apparaissaient avec une netteté surprenante.

Il contemplait les tours familières et les rues de Tarantia, où une foule nombreuse se pressait et criait... Simultanément, il voyait – comment, il n'aurait su le dire ! – les bannières de Némédie s'avancer inexorablement vers l'ouest, au milieu de la fumée et des flammes, dans un pays livré au pillage. Sur la grande place de Tarantia, la foule éperdue se pressait et se lamentait. Elle hurlait que le roi était mort... les barons s'apprêtaient à se partager le pays, et l'autorité d'un roi, même s'il s'agissait de Valerius, était préférable à l'anarchie. Prospéro, dans son armure resplendissante, s'avancait parmi les gens. Il essayait de les apaiser, les invitait à faire confiance au comte Trocero. Il les engagea à se rendre sur les remparts pour participer à la défense de la ville avec ses chevaliers. Ils le conspuèrent, poussant des cris de peur et de colère irraisonnée. Ils hurlèrent qu'il était le boucher de Trocero... qu'il était encore pire qu'Amalric ! Des ordures et des pierres furent lancées sur ses chevaliers.

Le tableau devint légèrement flou... un certain laps de temps s'était sans doute écoulé, car, aussitôt après, Conan vit Prospéro et ses chevaliers franchir les portes de la ville. Éperonnant leurs chevaux, ils se dirigèrent vers le sud. Derrière eux, le désordre s'était emparé de Tarantia.

— Les imbéciles ! gronda Conan d'une voix rauque. Les fous ! Pourquoi n'ont-ils pas fait confiance à Prospéro ? Zelata, si tu cherches à m'abuser par quelque tour...

— Cela s'est passé ainsi, répondit Zelata, imperturbable. (Pourtant sa mine était sombre.) Le soir tombait lorsque Prospéro a quitté Tarantia. Les armées d'Amalric étaient en vue ou presque ! Du haut des remparts, les hommes apercevaient les flammes montant des villas livrées au pillage. Tous ces événements, je les ai vus dans la fumée. Au coucher du soleil, les Némédiens entraient dans Tarantia, sans rencontrer de résistance. Regarde ! En ce moment même, dans la salle royale de Tarantia...

Soudain, Conan vit devant lui l'immense salle du couronnement. Valerius se tenait sur l'estrade royale, portant une robe d'hermine. Amalric, toujours revêtu de son armure maculée de poussière et de sang, posait sur ses boucles blondes un superbe diadème brillant de mille feux... la couronne d'Aquilonie ! Les gens poussaient des cris d'allégresse ; de longues files de guerriers bardés d'acier regardaient ce spectacle d'un air farouche ; des nobles, longtemps en disgrâce à la cour de Conan, caquetaient et se pavanaient, l'emblème de Valerius

cousu sur leurs manches.

— Crom !

Cette imprécation féroce jaillit des lèvres de Conan qui se dressa d'un bond. Il serra ses poings puissants comme s'il voulait frapper. Les veines de ses tempes étaient gonflées et nouées comme des cordes, ses traits déformés par la rage.

— Un Némédien remettant la couronne d'Aquilonie à ce renégat... dans la salle royale de Tarantia ! s'écria-t-il.

Comme sous l'effet de sa fureur, la fumée se dissipa aussitôt. Il aperçut les yeux noirs de Zelata qui étincelaient vers lui à travers la brume.

— Tu as vu... le peuple de ta capitale a volontairement renoncé à la liberté pour laquelle tu t'étais battu... pourtant, tu avais sué sang et eau pour qu'ils jouissent de cette liberté ! Ils se sont vendus aux soudards et aux bouchers. Ils ont montré ainsi qu'ils ne se fiaient pas à leur destinée. Peux-tu compter sur eux... Tu crois qu'ils t'aideront à reconquérir ton royaume ?

— Ils pensent que je suis mort, grogna-t-il, reprenant lentement le contrôle de lui-même. Je n'ai pas de fils ; les hommes ne peuvent être gouvernés par un souvenir ! Entendu, les Némédiens ont pris Tarantia, je te l'accorde... mais il reste les provinces, les barons, les gens des campagnes. Valerius a remporté une victoire vide de sens !

— Tu es entêté, comme il sied à un guerrier. Je n'ai pas le droit de te montrer l'avenir et je ne peux te montrer qu'une partie du passé. En réalité, je ne te montre rien du tout. Mes pouvoirs, dont peu de gens se doutent, te permettent seulement de voir au-delà du voile... par certaines fenêtres. Désires-tu contempler le passé ? Il contient peut-être des indices intéressants, qui te permettront de comprendre la situation présente !

— Oui.

Il se rassit, avec brusquerie.

Une nouvelle fois, la fumée verte s'éleva et s'enfla en volutes épaisses. Une nouvelle fois, des images lui apparurent, qui lui étaient inconnues et incompréhensibles. Il voyait de grands murs sombres, des piédestaux à demi cachés dans les ténèbres. Sur ces socles étaient posées les statues de dieux hideux aux traits bestiaux. Des hommes s'avançaient parmi les ombres. Leur peau était foncée, leur corps mince et leurs reins ceints de pagnes de soie rouge. Ils portaient un sarcophage de jade vert et suivaient un couloir sombre qui semblait sans fin. Avant qu'il comprenne exactement ce qui se passait, la scène se modifia. Il voyait à présent une caverne plongée dans l'obscurité, indistincte... hantée par une horreur curieusement intangible. Sur un autel de pierre noire était posé un étrange vase d'or... en forme de coquillage. Certains de ces hommes à la peau foncée qui avaient porté

le sarcophage entraient dans cette caverne. Ils s'emparaient du vase d'or. Alors les ténèbres tournoyèrent autour d'eux et il n'aurait su dire ce qui se passa ensuite ! Pourtant, il aperçut une grande lueur au sein des ténèbres tourbillonnantes ; on aurait dit un globe de feu vivant. Puis la fumée redevint une fumée ordinaire, montant en volutes épaisses du feu de bois. Elle perdit rapidement de sa densité et se dissipa.

— Quel est ce sinistre présage ? demanda-t-il avec trouble. Je peux comprendre ce que j'ai vu à Tarantia. Mais que signifie cette vision fugitive de voleurs zamoriens se glissant dans un temple souterrain de Set, en Stygie ? Quant à cette caverne... je n'ai jamais vu ou entendu parler de quelque chose de semblable au cours de mes errances ! Si tu es capable de me montrer ces bribes de vision qui n'ont aucune signification, pourquoi ne peux-tu me montrer ce qui doit arriver ?

Zelata attisa le feu sans répondre.

— Ces choses-là sont soumises à des lois immuables, dit-elle enfin. Je suis incapable de te les expliquer. Moi-même, je ne comprends pas toute la signification de ces scènes. Pourtant, j'ai recherché la connaissance dans le silence de hauts lieux, durant plus d'années que je ne saurais me souvenir ! Je ne puis t'aider davantage, à mon grand regret, crois-moi ! L'homme doit réaliser son salut... seul ! La lumière se fera peut-être en moi durant mes rêves. Au matin, il n'est pas impossible que je sois en mesure de te donner la clé de l'énigme.

— Quelle énigme ? interrogea-t-il.

— Le mystère auquel tu es confronté... les raisons qui ont entraîné la perte de ton royaume, répondit-elle. (Elle étendit une peau de mouton sur le sol devant l'âtre.) Dors, dit-elle simplement.

Sans un mot, il s'allongea sur la peau de mouton et s'endormit aussitôt. Son sommeil, agité mais profond, fut traversé par des fantômes silencieux, des ombres monstrueuses et indéfinies. À un moment, il vit les murailles imposantes et les tours d'une ville gigantesque se découper sur un horizon pourpre sans soleil... une ville comme il n'en existait nulle part sur cette terre ! Ses piliers colossaux et ses minarets écarlates s'élevaient vers les étoiles ; flottant au-dessus de la ville tel un mirage fabuleux, lui apparurent les traits barbus de l'homme qui s'appelait Xaltotun.

En se réveillant dans la pâleur glacée de l'aube, Conan découvrit Zelata accroupie devant le feu moribond. Il ne s'était pas réveillé une seule fois au cours de la nuit ; pourtant les allées et venues du grand loup auraient dû le déranger. Celui-ci était couché près de l'âtre. Son pelage luisait, mouillé par la rosée... et par autre chose. Du sang encore humide brillait sur l'épaisse fourrure ; une profonde entaille marquait son épaule.

Zelata hochait la tête sans se retourner comme si elle lisait les pensées de son hôte royal.

— Il a chassé avant les premières lueurs de l'aube. Sanglante a été sa chasse ! Assurément, l'homme qui traquait un roi ne traquera jamais plus de gibier, humain ou animal !

Conan observa le grand animal avec une étrange fascination. Il se redressa pour prendre la nourriture que lui présentait Zelata.

— Lorsque j'aurai reconquis mon trône, je n'oublierai pas, dit-il brièvement. Tu m'as recueilli comme un ami... par Crom, depuis bien longtemps je ne m'étais pas étendu comme je l'ai fait la nuit dernière, dormant à la merci d'un homme ou d'une femme ! Mais... cette énigme dont tu devais me parler ce matin ?

Un long silence s'ensuivit, seulement interrompu par le crépitement du feu dans l'âtre.

— Trouve le cœur de ton royaume, dit-elle enfin. Là résident ta défaite et ta force. Ton adversaire n'est pas un simple mortel. Tu remonteras sur ton trône lorsque tu auras découvert le cœur de ton royaume !

— Tu veux parler de la cité de Tarantia ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Je ne suis qu'un oracle... par ma bouche parlent les dieux. Mes lèvres sont scellées par eux, car je ne dois pas trop parler. Trouve le cœur de ton royaume... je ne peux t'en dire davantage. Mes lèvres sont ouvertes et scellées par les dieux.

L'aube était encore pâle sur les cimes lorsque Conan partit vers l'ouest. Il regarda par-dessus son épaule : Zelata se tenait à l'entrée de la hutte, impénétrable comme toujours, le grand loup à son côté.

Le ciel était gris et bas au-dessus de sa tête. Un vent froid gémissait, annonçant l'hiver. Des feuilles brunes tombaient des branches dénudées des arbres, voletaient lentement vers le sol, effleurant un instant ses épaules protégées par sa cuirasse.

Toute la journée, il guida son cheval à travers les collines. Il évita routes et villages. À la tombée de la nuit, il laissa derrière lui les contreforts rocheux et suivit les pentes conduisant vers les plaines immenses d'Aquilonie qui bientôt apparurent à ses pieds.

Des villages et des fermes s'étaient élevés sur le versant occidental, car, durant un demi-siècle, la plupart des incursions et des violations de frontière avaient été le fait des Aquiloniens. À présent, on ne voyait plus que cendres et poutres calcinées.

Les ténèbres s'amoncelaient. Conan poursuivit lentement sa route. Il risquait peu d'être découvert, que ce soit par un ami ou par un ennemi. Au cours de leur avance vers l'ouest, les Némédiens avaient assouvi leur haine séculaire et réglé leurs comptes. Valerius n'avait

pas essayé de retenir ses alliés ! Il ne comptait guère s'attirer l'amour du bas peuple. Le pays était marqué d'un gigantesque coup de faux, depuis le pied des collines jusqu'à l'ouest. Conan lança des imprécations. Il traversait des étendues noircies, vestiges de champs fertiles, et apercevait les restes calcinés de maisons incendiées se découpant sur le ciel. Il s'avavançait à travers un pays désert et ruiné, tel un fantôme surgi d'un passé lointain et révolu.

L'armée avait traversé rapidement le pays... cette rapidité témoignait du peu de résistance rencontrée par les Némédiens. Si Conan avait été à la tête de ses Aquiloniens, l'armée d'invasion aurait chèrement payé chaque pouce de terrain gagné... de son sang ! Cette constatation le rendit amer : il ne représentait aucune dynastie et n'était qu'un aventurier solitaire. Même la goutte de sang royal que Valerius se targuait d'avoir dans les veines avait plus d'emprise sur l'esprit des gens que le souvenir de Conan... de la liberté et de la puissance dont il avait fait présent au royaume...

Aucun cavalier ne dévala au bas des collines pour se lancer à sa poursuite. Il craignait de rencontrer des soldats némédiens en maraude ou s'en retournant vers leur pays. Il ne croisa personne. Si des Aquiloniens l'aperçurent, ils le laissèrent passer sans lui chercher querelle, le prenant pour l'un des conquérants, en raison de son armure. Bocages et rivières étaient en plus grand nombre sur ce versant – occidental – des montagnes ; cachettes et abris ne manquaient pas.

À travers ce pays saccagé, il s'arrêtait seulement pour que son cheval fourbu se repose, mangeant avec parcimonie la nourriture que lui avait donnée Zelata. Enfin, à l'aube, sur la berge d'une rivière, dissimulé parmi les saules et les chênes poussant dru, il aperçut au loin, par-delà les plaines ondoyantes aux riches bocages, les tours azur et or de Tarantia.

Désormais, le pays n'était plus déserté par ses habitants ; la vie reprenait ses droits. En conséquence, son avance fut lente et prudente ; il traversa des bois touffus et prit des chemins détournés, peu fréquentés. Le crépuscule tombait lorsqu'il arriva en vue de la plantation de Servius Galannus.

« L'Heure du Dragon a fini par sonner ! »

La région avoisinant Tarantia avait échappé aux terribles ravages et à la désolation qui défiguraient les provinces situées plus à l'est. Certes, le passage de l'armée conquérante avait laissé des traces évidentes – haies éventrées, champs saccagés et greniers pillés –, mais incendies et massacres avaient été épargnés à cette partie du royaume.

Il n'y avait qu'une seule ombre à ce tableau... une tache dans le paysage... des poutres calcinées, des pierres noircies et des cendres à l'endroit où se dressait la somptueuse demeure de l'un de ses plus ardents partisans.

Le roi n'osa pas s'approcher de la ferme de Galannus, située à quelques *miles* de la ville. Il attendit le crépuscule pour traverser le bois avoisinant et aperçut bientôt à travers les arbres la cabane d'un surveillant. Descendant de cheval et attachant sa monture, il s'approcha de la solide porte voûtée avec l'intention d'envoyer le gardien chercher Servius. Il ignorait quels ennemis la demeure seigneuriale abritait. Il n'avait pas vu de troupes, mais elles pouvaient camper non loin de là. Comme il s'approchait, la porte s'ouvrit. Une silhouette massive en pantalons de soie et pourpoint richement brodé sortit de la cabane et se dirigea à grands pas vers un sentier qui s'éloignait en sinuant parmi les arbres.

— Servius !

À cet appel lancé à voix basse, le maître de la plantation se retourna en poussant une exclamation de surprise. Sa main se porta vivement au court poignard de chasse fixé à sa hanche. Il eut un mouvement de recul en voyant la grande silhouette revêtue d'une armure grise se dresser devant lui, dans le crépuscule.

— Qui es-tu ? demanda-t-il. Que me veux-tu... ? *Mitra* ! (Sa respiration se fit sifflante et ses joues vermeilles pâlirent.) Arrière, lança-t-il. Pourquoi es-tu revenu des contrées grises de la mort pour me faire peur ? J'ai toujours été ton fidèle vassal, de ton vivant...

— J'espère que tu l'es resté à ce jour, répondit Conan. Cesse de trembler, ami ; je suis de chair et de sang !

Transpirant d'incertitude, Servius s'approcha et étudia le visage du géant sous son casque ; convaincu enfin de la réalité de ce qu'il voyait, il se laissa tomber sur un genou et ôta sa toque ornée d'une plume.

— Votre Majesté ! En vérité, c'est un miracle qui dépasse l'entendement ! La grande cloche de la citadelle a sonné le glas pour annoncer votre mort, voici plusieurs jours déjà. On dit que vous êtes mort sur les rives de la Valkia, enseveli sous un million de tonnes de terre et de rochers.

— C'était un autre homme qui portait ma cuirasse, grogna Conan. Nous parlerons de cela plus tard. Si tu avais dans ton garde-manger quelque chose ressemblant à un rôti de bœuf ou...

— Pardonnez-moi, seigneur ! s'écria Servius, en se relevant vivement. Votre cuirasse est maculée par la poussière grise d'un long voyage, et je vous oblige à rester debout et à m'écouter, alors que vous avez besoin de repos et de nourriture ! À présent, je me rends parfaitement compte que vous êtes vivant. Pourtant, je le jure, quand je me suis retourné et que je vous ai aperçu là-bas, tout gris et indistinct dans le crépuscule, la moelle s'est liquéfiée dans mes os ! Rencontrer un homme que l'on croit mort, dans les bois, à la tombée de la nuit, est une expérience fort désagréable !

— Dis à ton gardien de s'occuper de mon cheval. Il est attaché derrière ce chêne, là-bas, lui demanda Conan.

Servius hocha la tête et conduisit le roi vers le sentier. Le patricien, s'étant remis de ses émotions, était devenu extrêmement nerveux.

— Une fois au manoir, j'enverrai un serviteur, dit-il. Le gardien est dans sa cabane... mais, en ces jours sombres, je ne fais confiance à personne, pas même à mes serviteurs. Il est préférable que je sois le seul à connaître votre présence ici.

S'approchant de la vaste demeure qui brillait faiblement parmi les arbres, il prit un sentier peu utilisé, entre des chênes très denses ; leurs branches entrelacées formaient une voûte au-dessus de leurs têtes et occultaient les dernières lueurs du crépuscule. Servius marchait rapidement au sein des ombres ; ses gestes trahissaient une nervosité ressemblant fort à de la panique ! Bientôt, il indiqua à Conan une petite porte latérale donnant sur un couloir étroit, peu éclairé. Ils le traversèrent furtivement, sans un mot. Servius fit entrer le roi dans une pièce spacieuse. Haute de plafond, ses poutres étaient en chêne et ses murs lambrissés richement décorés. Des bûches brûlaient dans l'âtre immense, en prévision de la nuit glaciale. Sur une grande table en acajou fumait un pâté de viande dans un plat en pierre. Servius poussa le verrou de la lourde porte et souffla les bougies qui brillaient sur un chandelier en argent posé sur la table. Ainsi, la pièce était seulement éclairée par le feu dans la cheminée.

— Pardonnez-moi, Majesté, s'excusa-t-il. Mais les temps présents sont fort incertains... des espions rôdent partout ! De cette façon, personne ne peut regarder par les fenêtres... vous ne risquez pas d'être

reconnu. Ce pâté sort du four, j'avais l'intention de souper à mon retour, après avoir donné certaines instructions à mon surveillant. Si Votre Majesté daigne...

— Cette lumière est parfaite, grogna Conan qui s'assit sans plus de cérémonie et tira son poignard.

Il découpa avec voracité le pâté succulent et l'accompagna de copieuses gorgées d'un vin provenant des vignes de Servius. Il semblait avoir oublié le péril rôdant autour de lui, mais Servius s'agitait sur son banc près du feu. Mal à son aise, il tripotait nerveusement la lourde chaîne en or passée à son cou. Il regardait continuellement vers les carreaux en losange de la fenêtre qui reflétaient les flammes du feu de bois. Il tendait l'oreille vers la porte, dans la crainte d'entendre le bruit de pas furtifs dans le couloir !

Ayant terminé son repas, Conan se leva et s'assit devant le feu.

— Je ne te mettrai pas longtemps en danger du fait de ma présence, Servius, dit-il soudainement. L'aube me trouvera très loin de ta plantation.

— Seigneur...

Servius leva ses mains en signe de réprobation. Conan écarta aussitôt ses protestations.

— Je connais ta loyauté et ton courage, au-dessus de tout reproche. Pourtant, si Valerius a usurpé mon trône, ce serait la mort pour toi si l'on découvrait que tu m'as donné refuge.

— Je ne suis pas assez fort pour le défier ouvertement, reconnut Servius. Les cinquante hommes d'armes que je puis conduire à la bataille seraient sacrifiés inutilement. Avez-vous vu les ruines de la plantation de Scavonus ?

Conan hocha la tête et ses traits s'assombrirent.

— C'était le patricien le plus puissant de cette province, comme vous le savez. Il a refusé de prêter allégeance à Valerius. Les Némédiens l'ont brûlé vif parmi les ruines de sa demeure incendiée. Nous avons compris que toute résistance était vaine, d'autant plus que les habitants de Tarantia avaient refusé de se battre ! Nous nous sommes soumis. Valerius a épargné nos vies pour nous accabler d'impôts. Ce sera la ruine pour beaucoup d'Aquiloniens. Pouvions-nous agir autrement ? Nous pensions que vous étiez mort. Nombre de barons avaient été tués, d'autres capturés et jetés en prison. L'armée, taillée en pièces, s'était dispersée à travers le pays. Vous n'aviez pas d'héritier pour vous succéder sur le trône. Il n'y avait personne pour nous commander. Aussi...

— Que fais-tu du comte Trocero de Poitain ? lança Conan d'une voix rauque.

Servius tendit ses mains avec désespoir.

— Il est vrai que son général, Prospero, faisait campagne, à la tête

d'une petite armée. Battant en retraite devant celle d'Amalric, il a demandé aux habitants de se rallier à sa bannière. Hélas, avec la mort de Votre Majesté, les gens se sont souvenus des guerres anciennes et des querelles intestines. Ils n'ont pas oublié comment Trocero et ses Poitaniens fondirent sur ces provinces, incendiant, massacrant et pillant... ce que fait Amalric en ce moment même ! Les barons étaient jaloux de Trocero. Certains – des espions de Valerius sans doute ! – affirmèrent que le comte de Poitou avait l'intention de s'emparer de la couronne... Les haines ancestrales resurgirent. Si nous avions eu un homme possédant quelques gouttes de sang royal dans les veines, nous l'aurions couronné et suivi pour nous battre contre les Némédiens. Nous n'avions personne...

« Les barons qui vous suivaient loyalement auraient refusé d'obéir à l'un des leurs. Chacun s'estime aussi capable que son voisin, chacun redoute les ambitions des autres ! Vous étiez la corde retenant ensemble les fagots. Lorsque la corde a été tranchée, les fagots sont tombés et se sont séparés. Si vous aviez eu un fils, les barons se seraient aussitôt ralliés à lui. Mais il n'y avait personne pour exalter leur patriotisme !

« Les marchands et les gens du peuple, redoutant l'anarchie et le retour aux temps féodaux – chaque baron dictait alors sa propre loi ! – ont réclamé un roi à tout prix... même si c'était Valerius ! Au moins, il appartenait à l'ancienne dynastie ! Personne ne s'est opposé à lui lorsqu'il s'est avancé à la tête de ses armées bardées d'acier. Pourtant, le dragon écarlate de Némédie flottait au-dessus de lui et il a heurté de sa lance les portes de Tarantia.

« Au contraire ! Les gens ont aussitôt ouvert les portes et se sont agenouillés dans la poussière devant lui. Ils ont refusé d'aider Prospero à défendre la ville. Ils ont déclaré qu'ils préféraient être gouvernés par Valerius, plutôt que par Trocero. Ils ont dit – avec raison – que les barons ne se rallieraient pas à Trocero et que nombre d'entre eux prêteraient serment à Valerius. Ils ont affirmé qu'en se soumettant à Valerius, ils éviteraient les horreurs et les désastres de la guerre civile, et qu'ils seraient préservés de la fureur des Némédiens. Prospero est parti vers le sud avec ses dix mille chevaliers ; les cavaliers de Némédie sont entrés dans la ville quelques heures plus tard. Ils ne se sont pas lancés à sa poursuite. Ils sont restés pour veiller à ce que Valerius soit couronné à Tarantia.

— Ainsi la fumée de la vieille sorcière disait vrai, murmura Conan. (Il sentit un étrange frisson parcourir son épine dorsale.) Amalric a couronné Valerius ?

— Oui, dans la salle royale, alors que le sang du massacre était encore humide sur ses mains.

— Mes sujets entonnent-ils des chants d'allégresse, louant son

règne bienveillant ? demanda Conan avec une sombre ironie.

— Il vit comme un prince étranger en pays conquis, répondit Servius avec amertume. Sa cour fourmille de Némédiens, les soldats du palais appartiennent à la même engeance. Une garnison importante – des Némédiens, toujours ! – occupe la citadelle. Oui, l'Heure du Dragon a fini par sonner !

« Les Némédiens se comportent en grands seigneurs et se pavanent dans les rues. On outrage les femmes, on dépouille les marchands. Valerius n'essaie même pas d'empêcher ces exactions... ou ne le peut pas ! Non, ce n'est qu'une marionnette dont ils tirent les fils ! Les hommes sensés savaient qu'il en serait ainsi. Le peuple commence à s'en rendre compte.

« Amalric est parti à la tête d'une armée importante pour soumettre les provinces éloignées, d'où certains barons l'ont défié. Ils sont désunis et se battent pour leur propre compte. Ils se jalouent mutuellement et cette jalousie est plus forte que leur peur d'Amalric. Il les écrasera les uns après les autres ! Beaucoup de châteaux et de cités l'ont compris et ont fait connaître leur reddition. Ceux qui résistent vivent dans le dénuement. Les Némédiens assouvissent leur haine séculaire. Leurs rangs sont grossis par des Aquiloniens que la peur, l'or ou la nécessité contraignent à s'engager dans leurs armées. C'est une conséquence naturelle.

Conan hocha la tête d'un air sombre. Il contemplait les rouges reflets des flammes sur les lambris de chêne richement sculptés.

— L'Aquilonie a un roi, au lieu de l'anarchie tant redoutée ! dit pour finir Servius. Valerius ne protège pas ses sujets des abus commis par ses alliés. Ceux qui ne pouvaient payer la rançon que l'on exigeait d'eux ont été vendus – par centaines – aux marchands d'esclaves de Koth.

La tête de Conan se redressa vivement. Une lueur meurtrière flamboya dans ses yeux bleus. Il jura fortement, et ses mains puissantes se nouèrent, formant des marteaux d'acier.

— Oui, des Blancs vendent des Blancs et des Blanches, comme cela se faisait à l'époque féodale. Dans les palais de Shem et de Turan, ils vont connaître la vie des esclaves. Valerius est roi. Pourtant l'unité à laquelle s'attendait le peuple, même à la pointe de l'épée, est loin d'être parfaite dans le royaume !

« Le pays de Gunder au nord et le Poitain au sud n'ont pas été conquis ; il y a les provinces insoumises de l'ouest, où les barons des régions frontalières ont reçu le soutien des archers bossoniens. Ces provinces éloignées ne sont pas une véritable menace pour Valerius. Elles doivent rester sur la défensive ; elles pourront remercier les dieux si elles parviennent à préserver leur indépendance. Ici, Valerius et ses chevaliers venus de l'étranger règnent en maîtres incontestés.

— Qu'il se dépêche d'en tirer un bon parti, dit Conan d'une voix sévère, car son règne sera de courte durée. Le peuple se soulèvera dès qu'il apprendra que je suis en vie. Nous reprendrons Tarantia, avant qu'Amalric puisse être de retour avec son armée, et chasserons ces chiens du royaume.

Servius ne répondit pas. Dans le silence soudain, le crépitement du feu parut s'accroître.

— Eh bien, s'exclama Conan avec impatience, pourquoi restes-tu la tête baissée, à fixer le feu ? Douterais-tu de ce que je viens de dire ?

Servius évita le regard du roi.

— Ce qu'un mortel peut faire, vous le ferez, Majesté, répondit-il. Je me suis trouvé à vos côtés dans la bataille ; je sais qu'aucun mortel ne peut s'opposer à votre épée.

— Dans ce cas...

Servius ramena sur ses épaules son manteau bordé de fourrure. Il frissonna, malgré la proximité du feu.

— On dit que votre chute a été obtenue... par des moyens magiques, dit-il enfin.

— Et alors ?

— Aucun mortel n'est de taille à affronter la magie ! Qui est cet homme voilé qui s'entretient à minuit avec Valerius et ses alliés, comme on le rapporte, qui apparaît et disparaît aussi mystérieusement ? On murmure que c'est un grand magicien, mort il y a des milliers d'années... revenu des contrées grises de la mort pour renverser le roi d'Aquilonie et restaurer la dynastie dont Valerius est le rejeton.

— Quelle importance ? s'exclama Conan avec colère. Je me suis évadé des puits de Belverus hantés par le démon et j'ai survécu à des poursuivants démoniaques dans les montagnes. Si le peuple se soulève...

Servius secoua la tête.

— Vos plus fidèles partisans des provinces orientales et centrales sont morts, en prison, ou ont pris la fuite. Le pays de Gunder se trouve loin au nord, et Poitain loin au sud. Les Bossoniens se sont retirés vers leurs marches, loin à l'ouest. Il faudrait des semaines pour rassembler et concentrer ces forces, et entre-temps, ces troupes seraient attaquées séparément par Amalric et mises en pièces.

— Un soulèvement dans les provinces centrales ferait pencher la balance en notre faveur ! s'exclama Conan. Nous pourrions nous emparer de Tarantia et soutenir un siège contre Amalric jusqu'à ce que les soldats de Gunder et ceux de Poitain aient le temps d'opérer leur jonction ici même !

Servius hésita, puis sa voix révéla dans un murmure :

— On dit que vous êtes mort maudit. On chuchote que cet étranger

voilé vous a jeté un sort, pour vous tuer et briser votre armée. La grande cloche a sonné le glas, annonçant votre mort. Les gens sont convaincus que vous êtes mort. Les provinces centrales ne se soulèveront pas, même si elles apprenaient que vous êtes vivant. Elles n'oseraient pas. La sorcellerie vous a battu à Valkia ! La sorcellerie a apporté la nouvelle de votre défaite à Tarantia ; la nuit même, celle-ci était colportée dans les rues par ses habitants !

« Un prêtre de Némédie a usé à nouveau de magie noire dans les rues de Tarantia, pour abattre les hommes encore fidèles à votre mémoire. Je l'ai vu de mes propres yeux. Des hommes armés sont tombés comme des mouches et sont morts dans les rues d'une façon qu'aucun homme ne saurait expliquer. Le prêtre au visage décharné a dit en riant : « Je ne suis qu'Altaro ! Je ne suis qu'un acolyte d'Orastes et lui-même n'est qu'un acolyte de celui qui porte un voile ; ces pouvoirs ne sont pas miens ; ces pouvoirs agissent simplement par mon intermédiaire. »

— Eh bien, dit Conan d'une voix rauque, ne vaut-il pas mieux mourir honorablement que de vivre dans l'infamie ? La mort est-elle pire que l'oppression, l'esclavage et la destruction totale ?

— Lorsque la peur de la sorcellerie emplit les cœurs, la raison n'est plus de mise, répondit Servius. La peur des provinces centrales est trop grande ; elle les empêchera de se soulever en votre faveur. Les provinces plus lointaines se battraient pour vous... hélas, la même sorcellerie qui a frappé votre armée à Valkia vous frapperait à nouveau ! Les Némédiens occupent les régions les plus importantes, les plus riches et les plus fortement peuplées d'Aquilonie ; ils ne sauraient être mis en déroute par les forces que vous parviendriez à rassembler et à conduire contre eux. Vous sacrifieriez inutilement vos plus fidèles sujets. Je le dis avec chagrin, mais c'est la vérité : roi Conan, vous êtes un roi sans royaume.

Conan fixait le feu sans répondre. Une bûche consumée s'écrasa dans les flammes sans même produire d'étincelles. Cela ressemblait à l'effondrement de son royaume, consumé de l'intérieur.

À nouveau, Conan perçut une réalité inquiétante et abominable derrière le voile des illusions matérielles. Il sentit à nouveau l'inexorable poussée d'un destin impitoyable. Un trouble profond l'envahit ; il avait l'impression d'être pris au piège. Une rage folle, ainsi que l'envie de détruire et de tuer, embrasa son âme.

— Où sont les grands dignitaires de ma cour ? finit-il par demander.

— Pallantides a été grièvement blessé à Valkia ; sa famille a payé la rançon. Il s'est retiré dans son château d'Attalus. Il pourra remercier les dieux s'il remonte jamais sur un cheval. Publius, le chancelier, a fui le royaume, sous un déguisement, personne ne sait où. Le Grand

Conseil a été dissous. Certains conseillers ont été emprisonnés, d'autres bannis. Nombre de vos loyaux sujets ont été condamnés à mort. Cette nuit, par exemple, la comtesse Albiona doit mourir sous la hache du bourreau.

Conan sursauta et regarda fixement Servius. Une telle colère couvrait dans ses yeux bleus que le patricien eut un mouvement de recul.

— Pourquoi ?

— Elle a refusé de devenir la maîtresse de Valerius. Ses terres ont été confisquées, ses serviteurs vendus comme esclaves. À minuit, dans la Tour de Fer, sa tête doit tomber. Montrez-vous avisé, mon roi – à mes yeux, vous serez toujours mon roi –, fuyez avant que l'on ne vous découvre. En ces jours sombres, personne n'est en sûreté. Espions et délateurs sont légion ; ils nous épient, prêts à dénoncer le moindre geste – la moindre parole – de mécontentement comme une trahison et une rébellion. Si vous vous faites connaître à vos sujets, cela ne pourra qu'amener votre capture et votre mort.

« Mes chevaux et tous les hommes en qui je puis avoir confiance sont à votre disposition. Avant l'aube, nous pouvons être loin de Tarantia, sur la route menant à la frontière. Si je ne puis vous aider à reconquérir votre royaume, au moins je vous suivrai en exil.

Conan secoua la tête. Servius lui lança un regard inquiet. Il restait assis à fixer le feu, le menton appuyé sur son poing puissant. La lueur des flammes se reflétait sur sa cotte de mailles et dans ses yeux au regard sinistre. Fixant le feu, ils brûlaient tels ceux d'un loup. Une nouvelle fois, Servius fut conscient, comme dans le passé – mais plus fortement que jamais –, de l'aura étrange qui nimbait le roi. Ce corps de géant sous la cotte de mailles était trop rude et souple pour être celui d'un homme civilisé : le feu élémentaire du primitif brûlait au fond de ces yeux. Tout ce qui suggérait chez le roi son origine barbare était à présent plus accentué, comme si, en cette extrémité, le vernis superficiel de la civilisation était tombé, révélant sa nature véritable et profonde. Conan retournait à ses origines, à sa nature sauvage. Il n'agissait pas comme un homme civilisé l'aurait fait dans les mêmes conditions ; de même, le cheminement de sa pensée était différent. C'était un être imprévisible. Il n'y avait qu'un pas du roi d'Aquilonie au tueur vêtu de peaux des collines de Cimmérie.

— J'irai en Poitain... sans doute, dit enfin Conan. De toute façon, j'irai seul. Et j'ai une dernière tâche à accomplir ici, en tant que roi d'Aquilonie.

— Que voulez-vous dire, Votre Majesté ? demanda Servius, tandis qu'un horrible pressentiment s'emparait de son âme.

— Cette nuit, j'irai à Tarantia, pour délivrer Albiona, répondit le roi. J'ai fait défaut à mes autres loyaux sujets, il me semble... s'ils

prennent sa tête, ils peuvent avoir la mienne également.

— C'est de la folie ! s'écria Servius.

Il se leva d'un bond et porta la main à sa gorge comme s'il sentait un nœud coulant se resserrer sur elle.

— La Tour détient des secrets que bien peu connaissent, répondit Conan. De toute façon, je serais un chien si je laissais mourir Albiona à cause de sa loyauté envers moi. Je suis peut-être un roi sans royaume, mais je ne suis pas un homme sans honneur !

— Cette folle tentative nous perdra tous ! chuchota Servius.

— Elle ne perdra personne, à part moi... si j'échoue ! Tu as suffisamment pris de risques... ce soir, j'irai seul. Je te demanderai encore ceci : procure-moi un bandeau pour cet œil, un bâton pour ma main, et des vêtements comme en portent les voyageurs.

« C'est le roi ou son fantôme ! »

Une foule nombreuse franchissait les grandes portes de Tarantia entre le coucher du soleil et minuit... voyageurs attardés, marchands venus de loin, aux mules lourdement chargées, travailleurs libres s'en revenant des champs et des vignes environnants. Maintenant que Valerius régnait en maître incontesté sur les provinces centrales, le contrôle n'était plus aussi sévère à l'entrée des portes, que franchissait librement une foule bigarrée. La discipline s'était relâchée. Les soldats némédiens de garde, à moitié ivres, étaient beaucoup trop occupés à lorgner les jolies et jeunes paysannes ou les riches marchands qu'ils pourraient rançonner pour faire attention aux travailleurs ou aux voyageurs couverts de poussière. C'est ainsi qu'ils ne remarquèrent pas un voyageur de grande taille. Pourtant son manteau déchiré ne parvenait pas à dissimuler les lignes dures de son corps puissamment charpenté.

Cet homme s'avancait d'un air hautain et agressif, trop naturel pour qu'il s'en aperçût, encore moins pour le déguiser. Un grand bandeau couvrait l'un de ses yeux ; un chapeau à large bord, abaissé sur son front, dissimulait ses traits. Tenant un long et gros bâton dans sa main brune et musclée, il franchit sans se presser la porte voûtée où brillaient les torches à la flamme vacillante.

Dans les rues passantes bien éclairées, la foule était nombreuse, les gens vaquaient à leurs affaires. Échoppes et boutiques restaient ouvertes tard dans la nuit, proposant les marchandises les plus diverses. Un peu partout, la même scène se répétait au sein de la foule joyeuse et variée. Des soldats némédiens, isolés ou par groupes, déambulaient en prenant de grands airs, donnant des coups d'épaule pour s'ouvrir un chemin avec une arrogance étudiée. Les femmes fuyaient à leur approche ; les hommes s'écartaient, le visage sombre, le poing serré. Les Aquiloniens étaient une race fière et ces soudards étaient leurs ennemis héréditaires.

Les jointures du voyageur blanchirent, tant ses doigts se crispèrent sur son bâton ; mais lui aussi s'écarta pour laisser passer les hommes en cottes de mailles. Au milieu de cette foule bigarrée, il n'attirait guère l'attention avec ses vêtements déchirés et maculés de poussière. Pourtant, comme il passait devant l'échoppe d'un armurier et que la

lumière jaillissant de la porte grande ouverte tombait en plein sur lui, il sentit un regard vrillé sur sa nuque. Se retournant vivement, il aperçut un homme portant le pourpoint brun d'un travailleur libre qui le regardait fixement. L'homme se détourna avec une hâte anormale et disparut au sein de la foule mouvante. Conan s'engagea aussitôt dans une rue adjacente moins fréquentée et pressa le pas. L'homme l'avait peut-être regardé par simple curiosité, mais il ne devait prendre aucun risque.

La sinistre Tour de Fer se dressait à quelque distance de la citadelle, au milieu d'un dédale de ruelles et de maisons serrées les unes contre les autres. Les bâtisses les plus humbles s'étaient étendues peu à peu, empiétant sur des quartiers de la ville jusqu'alors plus aisés, faisant fuir leurs habitants horrifiés par tant de misère et de pauvreté. La Tour était en réalité un château. Cet édifice, très ancien et imposant, de pierre et de fer noir avait servi de citadelle en des temps lointains et plus rudes.

Non loin de la Tour, perdue dans un labyrinthe de maisons en partie abandonnées et d'entrepôts, s'élevait une antique tour de guet. Elle était si vétuste et tellement ignorée qu'elle ne figurait plus sur les plans de la ville depuis au moins cent ans ! On avait oublié dans quel but elle avait été construite et personne – parmi ceux qui la voyaient en passant à proximité ! – ne remarquait que la serrure, apparemment ancienne, empêchant que l'on forçât sa porte et que la tour ne fût transformée en un repaire de mendiants et de voleurs, était en réalité assez récente et extrêmement solide ! En effet, un habile maquillage donnait l'impression qu'elle était rouillée et usée par les intempéries depuis des siècles ! Moins d'une demi-douzaine de personnes dans le royaume connaissaient le secret de cette tour.

Il n'y avait pas de trou permettant d'introduire une clé dans la serrure massive, recouverte d'une croûte verdâtre. Les doigts habiles de Conan pressèrent ici et là des boutons, invisibles pour des regards non avertis. La porte s'ouvrit silencieusement vers l'intérieur. Il s'avança vers des ténèbres compactes et referma la porte derrière lui. La lueur d'une torche aurait montré que la tour était vide et qu'elle formait une simple colonne nue et cylindrique de pierres massives.

Tâtonnant dans un recoin, mais d'un geste sûr, révélant que les lieux lui étaient familiers, Conan sentit bientôt les aspérités qu'il cherchait sur l'une des dalles de pierre recouvrant le sol. Il la souleva rapidement et, sans hésiter, se laissa glisser dans l'ouverture. Ses pieds rencontrèrent des marches de pierre. Elles descendaient et conduisaient vers ce qu'il savait être un étroit tunnel... Celui-ci se dirigeait droit vers les fondations de la Tour de Fer, trois rues plus loin.

La cloche de la citadelle, qui sonnait seulement l'heure de minuit ou pour annoncer la mort d'un roi, retentit soudain. La porte d'une pièce faiblement éclairée de la Tour de Fer s'ouvrit et une forme s'avança dans un couloir. L'intérieur de la Tour était aussi sinistre et repoussant que son aspect extérieur. Ses parois de pierre massive étaient nues et tristes.

Les dalles du sol avaient été usées par des pieds innombrables. La voûte du plafond était indistincte en raison de la lumière insuffisante diffusée par les torches fichées dans des niches.

L'homme qui s'avançait lentement dans ce couloir sinistre semblait en parfaite harmonie avec ce décor. De grande taille et puissamment bâti, son torse musclé était moulé par son surcot de soie noire. Sur sa tête était rabattu un capuchon noir tombant sur ses épaules : deux trous étaient percés à l'endroit des yeux. Un manteau noir tombait en plis lâches de ses épaules. Il portait une lourde hache dont la forme n'était pas celle d'un outil ou d'une arme !

Comme il suivait le couloir, une silhouette apparut en boitant. C'était un vieil homme à l'air acariâtre, courbé par les ans. Il peinait sous le poids de sa pique et d'une lanterne qu'il tenait à la main.

— Tu es moins empressé que ton prédécesseur, maître bourreau, grommela-t-il. Minuit vient de sonner et des hommes masqués se sont rendus à la cellule de la belle dame. Ils t'attendent.

— Les tintements de la cloche résonnent encore parmi les tours, répondit le bourreau. Si je montre moins d'empressement que le chien qui occupait cette fonction avant moi, à bondir et à accourir aux moindres ordres des Aquiloniens, ils constateront néanmoins que mon bras est tout aussi sûr. Fais ton travail, vieillard, et laisse-moi faire le mien. Par Mitra, je trouve mon métier plus agréable ! Tu te traînes dans des couloirs glacés, inspectant les portes rouillées de cachots sinistres... moi, cette nuit, je vais trancher la plus jolie tête de Tarantia.

Le gardien s'éloigna dans le couloir en boitant et en bougonnant. Le bourreau reprit sa marche tranquillement. Quelques pas plus loin, le couloir formait un coude. Il nota distraitemment qu'une porte était entrebâillée sur sa gauche. S'il avait réfléchi, il se serait dit que cette porte avait été ouverte après le passage du gardien ; mais penser ne faisait pas partie de son travail. Aussi il passa devant la porte entrouverte.

Lorsqu'il comprit que quelque chose n'allait pas... c'était trop tard.

Un pas étouffé de tigre et le bruissement d'un manteau l'avertirent. Avant qu'il puisse se retourner, un bras puissamment musclé se refermait par-derrière sur sa gorge, empêchant le cri d'arriver à ses lèvres. Durant le bref instant qui lui fut alloué, il éprouva, dans la panique qui le submergeait, la force de son agresseur. Contre celle-ci,

même ses muscles noués étaient impuissants. Il sentit sans la voir la dague à la pointe acérée.

— Chien de Némédien ! murmura à son oreille une voix vibrante de colère. Plus jamais tu ne trancheras de tête aquilonienne !

Ce fut la dernière chose qu'il entendit.

Dans un cachot humide, éclairé par une torche à la lueur vacillante, trois hommes se tenaient debout autour d'une femme agenouillée sur les dalles recouvertes de paille ; ses yeux levés vers eux lançaient des regards sauvages. Elle était vêtue seulement d'une tunique courte ; ses cheveux blonds tombaient en cascades brillantes sur ses blanches épaules. Ses poignets étaient attachés dans son dos. Même à la lueur incertaine de la torche, en dépit de la pâleur due à la peur et à sa situation désespérée, sa beauté était stupéfiante. Elle était agenouillée, silencieuse ; ses yeux dilatés par l'angoisse fixaient ses bourreaux. Les trois hommes portaient des masques dissimulant leurs traits et étaient enveloppés dans des manteaux. Un tel acte exigeait des masques, même en pays conquis. La prisonnière connaissait leur identité ; mais peu leur importait, car après cette nuit...

— Notre souverain miséricordieux vous offre encore une chance, comtesse, dit le plus grand des trois. (Il s'exprimait en aquilonien, sans aucun accent.) Il m'a prié de vous dire que si vous modériez votre âme fière et rebelle, il était encore disposé à vous ouvrir les bras. Dans le cas contraire...

Il désigna le sinistre billot de bois au milieu du cachot. Il était maculé de taches sombres et montrait de nombreuses et profondes entailles comme si une lame acérée, traversant quelque substance molle, s'était enfoncée dans le bois.

Albiona frissonna et blêmit, incapable de réprimer un mouvement de recul. Chaque fibre de son corps jeune et vigoureux vibrait du désir de vivre. Valerius était jeune, lui aussi, et beau. Beaucoup de femmes en étaient folles, songea-t-elle, tandis qu'elle luttait contre elle-même. Tout son être lui criait de vivre, et elle ne pouvait se résoudre à prononcer le mot qui soustrairait son corps jeune et voluptueux au billot et à la hache dégouttant de sang. Elle n'aurait su dire pourquoi. Mais elle savait que lorsqu'elle pensait aux bras de Valerius se refermant sur elle, elle frémissait, saisie d'une horreur plus grande encore que la peur de mourir. Elle secoua la tête avec désespoir, cédant à une impulsion plus forte que l'instinct de vie.

— Alors, tout est dit ! s'exclama avec impatience l'un des hommes, qui parlait avec un accent némédien. Où est le bourreau ?

Comme en réponse à cette question, la porte du cachot s'ouvrit silencieusement et une grande silhouette, semblable à une ombre sinistre surgie du Monde d'En Bas, se découpa dans l'encadrement.

Albiona laissa échapper un petit cri à la vue de cette forme sinistre. Les autres la fixèrent un moment en silence ; peut-être étaient-ils eux aussi saisis d'une peur superstitieuse à la vue de cette forme silencieuse et encapuchonnée. À travers la coiffe, deux prunelles brûlaient tels des charbons de feu azur. Comme ces yeux se posaient tour à tour sur chacun des hommes présents, ils sentirent un étrange frisson descendre le long de leur épine dorsale.

L'Aquilonien de grande taille saisit brutalement la jeune femme et l'entraîna vers le billot. Elle hurla et se débattit, cherchant vainement à lui échapper, folle de terreur. Il l'obligea impitoyablement à se mettre à genoux, inclinant sa tête blonde vers le billot sanglant.

— Pourquoi tardes-tu, bourreau ? lança-t-il avec colère. Fais ton office !

Un éclat de rire lui répondit... un rire bref et sonore contenant une menace sans nom. Tous ceux qui se trouvaient dans le cachot se figèrent sur place, fixant du regard la forme encapuchonnée... les deux silhouettes enveloppées dans leurs manteaux, l'homme masqué penché sur la comtesse, la jeune femme elle-même, à genoux. Elle avait réussi à tourner sa tête de côté et levait les yeux vers le bourreau.

— Que signifie cette joie indécente, chien ? demanda l'Aquilonien, mal à son aise.

L'homme en noir rejeta vivement en arrière le capuchon qui dissimulait ses traits. Puis il s'adossa à la porte fermée et leva lentement sa hache de bourreau.

— Me reconnaissez-vous, chiens ? gronda-t-il. Me reconnaissez-vous ?

Un cri déchira le silence de mort qui régnait dans le cachot.

— Le roi ! s'écria Albiona. (Elle se débattit et s'arracha à l'homme qui avait relâché son étreinte.) Ô Mitra, *le roi* !

Les trois hommes étaient aussi immobiles que des statues. Puis l'Aquilonien sursauta et parla, tel un homme doutant de ses propres sens.

— Conan ! lança-t-il. C'est le roi *ou son fantôme* ! Quelle est cette œuvre du diable ?

— Une œuvre qui convient parfaitement aux démons que vous êtes ! railla Conan. (Ses lèvres riaient, pourtant l'enfer flamboyait dans ses yeux.) Allons, approchez, messeigneurs. Vous avez vos épées... j'ai ce merlin. Je pense que cet instrument de boucher est idéal pour le travail que je me propose d'accomplir, canailles !

— Tous sur lui ! murmura l'Aquilonien en dégainant son épée. C'est Conan ! Nous devons le tuer... sinon c'est lui qui nous tuera !

Brusquement arrachés à leur hébétude, les Némédiens sortirent leurs lames et se ruèrent sur le roi.

La hache du bourreau n'était pas prévue pour un pareil ouvrage ; pourtant, le roi maniait cette arme lourde et encombrante aussi facilement qu'une hachette ! Sa rapidité de mouvements et ses changements constants de position déjouaient leur intention de l'attaquer tous les trois à la fois.

Il retint l'épée du premier avec la tête de sa hache et porta un coup meurtrier à la poitrine de son propriétaire avant qu'il puisse reculer ou parer le coup. Le second Némédien lui porta une botte sauvage et ne rencontra que le vide ; avant qu'il puisse recouvrer son équilibre, sa tête était broyée par l'arme redoutable. Un instant plus tard, l'Aquilonien était acculé dans un coin, essayant désespérément de parer les coups terribles qui pleuvaient autour de lui. Il n'avait même pas la possibilité d'appeler à l'aide.

Soudain le long bras gauche de Conan se porta en avant et arracha le masque qui dissimulait les traits de l'homme, révélant son visage blême.

— Chien ! grinça le roi. Je pensais bien t'avoir reconnu. Traître ! Maudit renégat ! Même ce vil acier est encore trop bon pour toi, être infâme ! Alors, meurs comme meurent les voleurs !

La hache s'abattit en décrivant un arc de cercle dévastateur. L'Aquilonien poussa un cri et tomba à genoux, étreignant le moignon de son bras droit qui venait d'être tranché au niveau du coude et d'où jaillissaient des flots de sang. La hache, ne rencontrant aucun obstacle, s'était profondément enfoncée dans son flanc... ses entrailles jaillirent et se répandirent sur le sol !

— Vide-toi de ton sang et meurs, chien ! gronda Conan, jetant la hache de côté avec dégoût. Venez, comtesse !

Se baissant, il trancha les liens qui emprisonnaient ses poignets. La prenant dans ses bras comme une enfant, il quitta la cellule. Elle sanglotait hystériquement, ses bras passés autour du cou de Conan et le serrant avec frénésie.

— Silence, à présent ! murmura-t-il. Nous ne sommes pas encore tirés d'affaire. Si nous réussissons à rejoindre la cellule où la porte secrète donne sur l'escalier du souterrain... que le diable les emporte ! Ils ont entendu le vacarme, malgré l'épaisseur des murs.

Au fond du couloir, retentit un cliquetis d'armes. Puis le plafond vouûté répercuta l'écho des pas lourds et des cris des gardes qui arrivaient en courant. Une forme courbée surgit devant eux, avançant en boitant ; elle tenait en l'air une lanterne. Sa lumière tomba en plein sur Conan et la jeune femme. Poussant un juron, le Cimmérien bondit. Le vieux gardien, abandonnant lanterne et pique, détala au fond du couloir. Poussant des cris suraigus, il appelait au secours d'une voix croissante. Des cris plus puissants lui répondirent.

Conan fit demi-tour et courut dans l'autre sens. Il ne pouvait plus

rejoindre la cellule et la porte secrète qui lui avait permis de pénétrer dans la Tour. Mais il connaissait parfaitement cette sinistre bâtisse ; avant d'être roi, il avait croupi dans ces cachots !

Il s'engouffra dans un passage latéral qui le mena dans un autre couloir, plus large, parallèle à celui qu'il venait de quitter et qui, pour le moment, était désert. Il le suivit sur quelques mètres, jusqu'à un autre passage latéral qui le ramena dans le premier couloir, abandonné quelques instants plus tôt, mais à un endroit stratégique ! En effet, un peu plus bas, il y avait une lourde porte solidement verrouillée, gardée par un Némédien barbu, en corselet et casque. Celui-ci tournait le dos à Conan et regardait vers le fond du couloir où montait un tumulte croissant et où s'agitaient des lanternes.

Conan n'hésita pas. Faisant glisser la jeune femme à terre, il s'approcha du garde, son épée à la main. L'homme se retourna comme le roi se jetait sur lui. Il poussa un cri de surprise et de peur et leva sa pique. Avant qu'il puisse le transpercer avec son arme peu commode à manier, Conan abattait son épée sur le casque du garde. Le coup était si fort qu'il aurait pu assommer un bœuf ! Casque et crâne cédèrent. L'homme s'effondra sur les dalles.

En un instant, Conan avait tiré le lourd verrou barrant la porte... tâche normalement impossible pour un homme seul... mais pas pour le Cimmérien ! Il appela Albiona qui accourut en trébuchant. Sans plus de cérémonie, il l'empoigna et, la portant sous un bras, franchit la porte et plongea dans les ténèbres.

Ils se trouvaient dans une ruelle étroite, noire comme la poix, enserrée entre la Tour et une rangée de bâtiments aux murs de pierre nue. Conan allait aussi vite qu'il l'osait au sein des ténèbres. Il cherchait à tâtons une porte ou une fenêtre permettant d'entrer dans les entrepôts, mais il n'en trouva aucune.

La grande porte s'ouvrit violemment derrière eux. Des hommes se répandirent dans la ruelle ; la lueur des torches se refléta sur les plaques pectorales et les épées nues. Ils regardèrent autour d'eux, en poussant des vociférations. Les ténèbres demeuraient compactes en dépit des torches. Ne voyant rien, ils s'élancèrent dans la ruelle au hasard... courant dans la direction opposée à celle prise par Conan et Albiona.

— Ils s'apercevront vite de leur erreur ! murmura Conan en accélérant l'allure. Si seulement nous trouvions une porte dans ce maudit mur... ! Malédiction, le guet !

La ruelle donnait sur une rue étroite, faiblement éclairée. Le Cimmérien aperçut des silhouettes indistinctes se découpant à l'entrée de celle-ci, ainsi que des reflets métalliques. C'était bien le guet. Les soldats s'approchaient, intrigués par le bruit de la course éperdue montant dans la nuit.

— Qui va là ? crièrent-ils.

Conan grinça des dents en reconnaissant l'accent némédien.

— Restez derrière moi, ordonna-t-il à la jeune femme. Nous devons nous ouvrir un chemin avant que les gardes de la prison ne fassent demi-tour... sinon, nous serons pris entre deux feux.

Serrant son épée dans sa main, il courut droit vers les silhouettes qui s'approchaient. Il avait l'avantage de la surprise. Il les voyait parfaitement car ils se découpaient sur la lueur lointaine de la rue ; eux ne pouvaient le voir qui venait sur eux, invisible au sein des ténèbres épaisses de la ruelle. Il fut au milieu d'eux avant qu'ils comprennent ce qui se passait. Il combattit avec la fureur silencieuse du lion blessé.

S'il voulait réussir, il devait frapper en tous sens et tuer avant qu'ils aient eu le temps de reprendre leurs esprits. Mais ils étaient une dizaine et portaient des cuirasses ; des vétérans endurcis par les guerres de frontière, chez qui l'instinct de se battre palliait la surprise. Bientôt, trois d'entre eux gisaient à terre avant de s'être rendu compte qu'un seul homme les attaquait ; mais leur riposte fut instantanée. Le cliquetis des épées s'éleva, assourdissant, des étincelles jaillirent quand l'épée de Conan s'écrasa sur des bassinets et des hauberts. Il voyait mieux qu'eux ; dans la lumière incertaine, sa silhouette constamment en mouvement était une cible malaisée. Des épées s'abattaient et ne rencontraient que le vide, ou étaient repoussées par sa lame ; lorsqu'il frappait, c'était avec la fureur et la certitude d'un ouragan.

Derrière lui retentirent les cris des gardes de la prison. Ils remontaient la ruelle en courant ; devant lui les silhouettes en cottes de mailles lui barraient toujours la route, formant un véritable mur hérissé d'acier. Dans un instant, les gardes seraient dans son dos... de désespoir, ses coups redoublèrent... il frappait comme un forgeron sur une enclume. Puis il se rendit compte qu'une diversion était imminente. Surgies de nulle part, dans le dos des hommes du guet, apparurent une vingtaine de silhouettes noires. Elles se jetèrent sur les adversaires de Conan. L'acier brilla dans la pénombre ; des hommes crièrent, mortellement frappés par-derrière. En un instant, la ruelle fut jonchée de corps pantelants. Une silhouette sombre, enveloppée dans un manteau, s'élança vers Conan. Celui-ci brandit son épée en apercevant un reflet métallique dans la main droite de l'inconnu. Mais l'autre main était tendue vers lui et ne tenait aucune arme. Une voix siffla sur un ton pressant :

— Par ici, Majesté ! Venez vite !

Étouffant un juron de surprise, Conan empoigna Albiona et, la portant sous son bras, suivit son sauveur inconnu. Il n'avait guère le loisir d'hésiter et de réfléchir : trente gardes arrivaient sur lui en

courant.

Au milieu des mystérieuses silhouettes, il courut dans la ruelle, portant la comtesse comme s'il s'était agi d'une enfant. Il ne voyait pas les traits de ses sauveurs et n'aurait rien su dire à leur sujet, excepté qu'ils étaient vêtus de manteaux et de capuchons noirs. Le doute et la méfiance effleurèrent son esprit : quoi qu'il en soit, ils l'avaient aidé à se défaire de ses ennemis, et il ne voyait pas de meilleure solution que de les suivre !

Devinant son hésitation, le chef des inconnus toucha légèrement son bras et dit :

— Ne craignez rien, roi Conan : nous sommes vos loyaux sujets.

La voix lui était inconnue ; l'accent était aquilonien, typique des provinces centrales.

Derrière eux, les gardes poussèrent des hurlements : ils venaient de trébucher sur les corps étendus à terre. Ils reprirent leur course avec des cris de fureur et de vengeance en apercevant le groupe d'hommes en noir qui couraient entre eux et la lumière de la rue lointaine. Les hommes encapuchonnés se dirigèrent soudain vers un mur apparemment nu. Conan aperçut une porte béante et jura doucement. Il avait jadis emprunté cette ruelle de jour sans jamais remarquer une porte à cet endroit. Ils s'engouffrèrent dans l'ouverture. La porte se referma derrière eux avec le bruit peu rassurant d'un verrou que l'on pousse violemment. Ses guides avançaient avec la précision que donne une connaissance parfaite des lieux et conduisaient Conan en le tenant par les coudes. Il eut l'impression qu'ils suivaient un tunnel souterrain. Il sentait les membres délicats d'Albiona trembler dans ses bras. Quelque part devant eux, une ouverture apparut... ce n'était guère plus qu'une arche un peu moins sombre au sein des ténèbres. Ils la franchirent rapidement.

Ensuite ce fut une succession déconcertante de cours non éclairées, de ruelles obscures et de couloirs sinueux... traversés dans le silence le plus absolu. Ils arrivèrent enfin dans une vaste pièce éclairée. Conan aurait été bien en peine de dire où ils se trouvaient. Le labyrinthe de couloirs et de rues étroites avait eu raison de son sens primitif de l'orientation, pourtant remarquable !

La pièce de monnaie

Lorsque la porte se referma, Conan vit qu'un seul homme – ses autres guides avaient disparu – se tenait devant lui... une silhouette élancée, dissimulée sous un manteau et un capuchon noirs. L'homme rejeta en arrière son capuchon, découvrant le pâle ovale d'un visage, aux traits sereins et finement ciselés.

Le roi posa Albiona à terre. La jeune femme continua de s'accrocher à lui, regardant avec inquiétude autour d'elle. La pièce était spacieuse. Ses murs de marbre étaient en partie recouverts par des tentures de velours noir ; d'épais et riches tapis s'étalaient sur le sol de mosaïque. Des lampes en bronze déversaient sur l'ensemble une douce lumière dorée.

Instinctivement, Conan posa la main sur la poignée de son épée. Le fourreau était maculé de sang séché, car il avait rengainé sa lame sans l'essuyer. Sa main était également couverte de sang.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

L'étranger répondit par une révérence respectueuse ; le roi, toujours méfiant, ne put y déceler aucune trace d'ironie.

— Dans le temple d'Asura, Votre Majesté.

Albiona poussa un léger cri et s'agrippa violemment à Conan. Elle jetait des regards terrifiés vers les portes sombres et voûtées, comme si elle craignait de voir apparaître quelque sinistre forme des ténèbres.

— N'ayez pas peur, madame, dit leur guide. Ici, personne ne vous fera de mal, contrairement à ce que prétendent certaines superstitions vulgaires. Votre monarque, convaincu de l'innocence de notre religion, nous a protégés des persécutions des ignorants... c'est pourquoi l'un de ses sujets ne saurait nourrir aucune appréhension en ces lieux.

— Qui es-tu ? demanda Conan.

— Je suis Hadrathus, prêtre d'Asura. L'un de mes fidèles t'a reconnu alors que tu entras en ville. Il m'a tout de suite prévenu.

Conan poussa un juron profane.

— Ne crains rien ! Il est le seul à avoir découvert ton identité véritable, le rassura Hadrathus. Ton déguisement aurait trompé quiconque... excepté un fidèle d'Asura, dont l'enseignement nous dicte de rechercher la vérité au-delà des apparences trompeuses. Tu as été

suivi jusqu'à la tour de guet. Certains de mes gens sont entrés dans le tunnel pour te venir en aide si tu revenais par cette route. D'autres, dont je faisais partie, ont cerné la Tour. À présent, roi Conan, c'est à toi de donner des ordres. Ici, dans le temple d'Asura, tu es toujours le roi.

— Pourquoi risqueriez-vous vos vies pour moi ? demanda le roi.

— Tu étais notre ami lorsque tu étais sur le trône, répondit Hadrathus. Tu nous as protégés des prêtres de Mitra qui tentaient de nous chasser de ce pays.

Conan regarda autour de lui avec curiosité. C'était la première fois qu'il venait ici. Il ignorait même qu'il existât un temple d'Asura dans sa bonne ville de Tarantia ! Les prêtres de cette religion avaient coutume de dissimuler leurs lieux saints d'une façon remarquable. Le culte de Mitra exerçait une influence prédominante sur les nations hyboriennes ; pourtant celui d'Asura avait persisté, malgré l'interdiction officielle et l'aversion populaire. Conan connaissait les sombres histoires colportées sur ces temples secrets. Dans ces sanctuaires, disait-on, une épaisse fumée montait en permanence devant de noirs autels où des êtres humains, enlevés par des inconnus, étaient sacrifiés devant un grand serpent aux replis monstrueux. Son horrible tête, chuchotaient les gens, se balançait lentement au sein des ténèbres maudites !

Les persécutions avaient amené les fidèles d'Asura à dissimuler parfaitement leurs temples et à voiler leurs rites. Hélas, ce secret et ce mystère avaient suscité des soupçons encore plus monstrueux, faisant naître d'abominables rumeurs !

Conan, avec la tolérance du barbare, avait refusé de persécuter les fidèles d'Asura ou d'autoriser le peuple à le faire. Il avait demandé qu'on lui présentât de meilleures preuves de leur culpabilité que de vagues rumeurs et des accusations sans fondement.

— S'ils pratiquent la magie noire comme vous l'affirmez, avait-il déclaré, pourquoi se laissent-ils persécuter sans réagir ? S'ils ne la pratiquent pas, alors ils ne sont pas habités par le mal. Par les démons de Crom ! Laissez les hommes adorer les dieux de leur choix !

Sur une invitation respectueuse d'Hadrathus, il prit place dans un fauteuil d'ivoire. Il désigna à Albiona un autre siège, mais celle-ci préféra s'asseoir sur un tabouret en or, à ses pieds ! Elle se serrait contre sa cuisse, comme si ce contact la rassurait. À l'image de la plupart des fidèles de Mitra, elle éprouvait une horreur instinctive à l'encontre des fidèles et du culte d'Asura. Cette horreur lui avait été inculquée dès l'enfance, puis dans sa jeunesse, par les histoires horribles de sacrifices humains et de dieux bestiaux errant dans des temples ténébreux !

Hadrathus se tenait devant eux ; inclinant sa tête nue.

— Exprime tes désirs, roi Conan !

— Tout d'abord... j'aimerais manger, grogna le Cimmérien.

Le prêtre frappa un gong avec une baguette d'argent.

Les notes harmonieuses résonnaient encore dans le temple lorsque quatre silhouettes encapuchonnées firent leur entrée par une ouverture que masquait un rideau. Elles portaient un grand plateau d'argent à quatre pieds où étaient disposés des gobelets en cristal et des mets odoriférants sortant du four. Ils posèrent le plateau devant Conan et s'inclinèrent respectueusement. Le roi essuya ses mains sur le damas et claqua ses lèvres avec un plaisir non dissimulé.

— Prenez garde, Majesté, chuchota Albiona. Ces gens mangent de la chair humaine !

— Je suis prêt à parier mon royaume que ceci n'est rien d'autre qu'un honnête rôti... de bœuf ! répliqua Conan. Allons, ma fille, détends-toi ! Tu dois être affamée après ce séjour en prison !

Ainsi encouragée – en outre, elle avait devant elle quelqu'un dont les paroles étaient sacrées à ses yeux ! – la comtesse s'exécuta. Elle mangea avec voracité, quoique délicatement. Son souverain, pour sa part, se saisissait des morceaux de viande et les engloutissait, tout en vidant force gobelets de vin ! À le voir, on ne se serait jamais douté qu'il avait déjà mangé cette nuit-là !

— Tes prêtres sont habiles, Hadrathus, dit-il. (Il tenait dans ses mains un grand os de bœuf et sa bouche était pleine de viande.) J'accepte volontiers tes services... pour la reconquête de mon royaume !

Hadrathus secoua lentement la tête. Conan frappa violemment la table avec l'os de bœuf, dans un accès de colère impatiente.

— Démons de Crom ! Que se passe-t-il avec les Aquiloniens ? D'abord Servius... toi à présent ! Ne savez-vous rien faire d'autre que de branler stupidement du chef lorsque je parle de chasser ces chiens ?

Hadrathus poussa un soupir et répondit gravement :

— Seigneur, cela n'est guère agréable à dire, et je préférerais ne pas avoir à le faire. Mais la liberté de l'Aquilonie touche à sa fin. Que dis-je, la liberté du monde entier risque de disparaître d'un moment à l'autre ! Une ère en remplace une autre dans l'histoire du monde. Nous entrons à présent dans une ère d'horreur et d'esclavage, comme cela a déjà été le cas, il y a fort longtemps.

— Que veux-tu dire ? demanda le roi, mal à l'aise.

Hadrathus se laissa tomber dans un fauteuil et appuya ses coudes sur ses cuisses, abaissant son regard vers le sol.

— Les années de Némédie et les seigneurs rebelles d'Aquilonie ne sont pas les seuls à s'être dressés contre toi, répondit Hadrathus. Il y a également la magie... une terrifiante magie noire issue de la sinistre jeunesse du monde. Une forme horrible a quitté les ombres du Passé

pour venir parmi nous. Personne ne peut lutter contre elle.

— Que veux-tu dire ? répéta Conan.

— Je parle de Xaltotun d'Acheron, mort il y a trois mille ans... revenu sur cette terre.

Conan resta silencieux ; dans son esprit flottait une image... l'image d'un visage barbu empreint d'une beauté sereine et inhumaine. À nouveau, il fut habité par une désagréable impression de déjà vu. Acheron... le son de ce mot réveillait en lui des souvenirs instinctifs. Une association d'idées se fit en son esprit.

— Acheron, répéta-t-il. Xaltotun d'Acheron... allons, prêtre, es-tu devenu fou ? Acheron est un mythe, depuis plus de siècles que je ne saurais me souvenir. Je me suis souvent demandé s'il avait même existé !

— Il a été une sombre réalité, répondit Hadrathus, un empire de noirs magiciens ! Ils s'adonnaient au mal, comme le monde en a oublié le souvenir depuis fort longtemps ! Cet empire a finalement été détruit par les tribus hyboriennes de l'ouest. Les magiciens d'Acheron pratiquaient une infâme nécromancie, une sinistre magie que leur avaient enseignées les démons. Leurs rites étaient abominables. De tous les sorciers de ce royaume maudit, le plus grand fut Xaltotun de Python.

— Alors, comment se fait-il que lui aussi ait été détruit ? demanda Conan avec scepticisme.

— Une source de pouvoir cosmique, qu'il gardait jalousement, lui fut volée, puis fut utilisée contre lui. Cette source lui a été restituée ; depuis lors, il est invincible.

Albiona, ramenant sur ses épaules le manteau noir du bourreau, regardait sans comprendre le prêtre, puis le roi. Conan secoua la tête avec colère.

— Tu te moques de moi, gronda-t-il. Si Xaltotun est mort il y a trois mille ans, il ne peut s'agir de *lui* ! C'est certainement un imposteur. Il a pris le nom de *l'autre* !

Hadrathus se pencha vers une table en ivoire et ouvrit un petit coffret en or, posé sur son plateau. Du coffret il sortit un objet qui brilla d'un sombre éclat dans la douce lumière... une lourde pièce d'or, apparemment très ancienne.

— Tu as vu le visage de Xaltotun, n'est-ce pas ? Alors regarde ceci. Cette pièce de monnaie a été frappée en Acheron, avant la chute de l'antique royaume. La magie était à ce point prépondérante dans ce sombre empire que même cette pièce de monnaie servait pour leurs rituels démoniaques !

Conan la prit et l'examina, la mine renfrognée. On ne pouvait se méprendre sur sa très grande ancienneté. Le Cimmérien avait eu entre les mains de nombreuses pièces de monnaie lorsqu'il était pirate et il

en avait une bonne connaissance pratique. Celle-ci était très usée, son inscription presque effacée. Pourtant, le visage gravé était intact et encore très net. Un sifflement sortit des dents serrées de Conan. Il ne faisait pas froid dans la pièce... il sentit néanmoins ses cheveux se dresser sur sa tête et il frissonna comme si un grand vent glacé soufflait sur lui. Le visage était celui d'un homme barbu dont les traits impénétrables étaient empreints d'une beauté sereine et inhumaine.

— Crom ! C'est lui ! murmura Conan.

Il comprenait à présent ce sentiment de déjà vu qu'avait fait naître en lui l'homme barbu dès le premier instant de leur rencontre. Autrefois, dans un pays lointain, il avait vu une pièce identique à celle-ci.

En haussant les épaules, il grommela :

— La ressemblance est une simple coïncidence... ou bien, s'il a été suffisamment astucieux pour prendre le nom d'un magicien oublié, il l'aura été encore plus en imitant son apparence.

Ses paroles manquaient de conviction. La vue de cette pièce avait ébranlé les bases de son univers. Il sentait que réalité et stabilité s'émiettaient rapidement pour sombrer dans un abîme d'illusion et de magie. Un sorcier, cela pouvait se comprendre ; mais ceci était un fait diabolique dépassant toute logique et toute raison !

— Nous ne pouvons en douter... il s'agit bien de Xaltotun de Python, poursuivit Hadrathus. C'est lui qui a fait s'écrouler les falaises à Valkia, en utilisant ses sortilèges qui asservissent les esprits élémentaires de la terre... c'est lui qui a envoyé la créature des ténèbres vers la tente, peu avant l'aube.

Conan le regarda en fronçant les sourcils.

— Comment sais-tu cela ?

— Les fidèles d'Asura ont divers moyens secrets d'accéder à la connaissance. Peu importe ! Comprends-tu à présent que tu sacrifierais inutilement tes sujets en essayant de reconquérir ta couronne ?

Conan avait appuyé son menton sur son poing. Les traits durs, il fixait le vide devant lui. Albiona l'observait avec inquiétude ; son esprit déconcerté s'efforçait de comprendre le problème complexe auquel il était confronté.

— N'existe-t-il aucun magicien sur cette terre, capable d'opposer ses arts magiques à ceux de Xaltotun et de l'emporter sur lui ? finit-il par demander.

Hadrathus secoua la tête.

— S'il y en avait un, nous serions les premiers à le connaître, nous qui vénérons Asura. Les gens prétendent que notre culte est une survivance de l'antique adoration du serpent stygien. C'est un mensonge. Nos ancêtres sont venus de Vendhya. Ce royaume se trouve au-delà de la mer de Vilayet et des montagnes bleues d'Himélie. Nous

sommes les enfants de l'Orient, pas du Sud. Nous connaissons tous les magiciens de l'Orient et ils sont plus puissants que les magiciens de l'Occident. Devant le sombre pouvoir de Xaltotun, n'importe lequel d'entre eux serait aussi impuissant qu'un brin de paille emporté par le vent !

— Autrefois, il a été vaincu, insista Conan.

— En effet. Un pouvoir cosmique fut utilisé contre lui. À présent, la source de ce pouvoir est de nouveau entre ses mains. Il veillera à ce qu'elle ne lui soit pas volée une seconde fois !

— Quelle est cette maudite source de pouvoir ? demanda Conan avec irritation.

— On l'appelle le Cœur d'Ahriman. Après la chute d'Acheron, le prêtre qui avait volé le Cœur et s'en était servi pour abattre Xaltotun le cacha dans une caverne habitée par des démons. Il bâtit un petit temple au-dessus de cette caverne. Par la suite, le temple fut reconstruit à trois reprises, chaque fois plus grand et plus beau... se dressant toujours au-dessus de la caverne des origines ! Les hommes en oublièrent très vite la raison. Le souvenir du symbole caché s'effaça de leur mémoire et subsista seulement dans les livres sacrés et les ouvrages ésotériques. Quelle est son origine ? Personne ne l'a jamais su ! Certains disent que c'est vraiment le cœur d'un dieu ; d'autres que c'est une étoile tombée du ciel, il y a très longtemps. Jusqu'à ce qu'il soit volé, personne ne l'avait contemplé depuis plus de trois mille ans.

« Lorsque la magie des prêtres de Mitra s'avéra impuissante en face de celle de l'acolyte de Xaltotun, Altaro, ils se souvinrent de l'antique légende du Cœur. Le grand prêtre, accompagné d'un serviteur, descendit dans la sombre et terrible crypte située sous le temple. Personne n'y était entré depuis trois mille ans. Les volumes antiques aux reliures de métal parlant du Cœur par l'intermédiaire de symboles occultes faisaient également mention d'une créature des ténèbres. Le prêtre des origines lui avait confié la garde du Cœur !

« Sous terre, dans une salle carrée dont les portes voûtées conduisaient vers des ténèbres incommensurables, le prêtre et son acolyte trouvèrent un autel de pierre noire, brillant d'un inexplicable éclat.

« Sur cet autel était posé un étrange vase en or. Il avait la forme d'un coquillage et était fixé à la pierre, comme un coquillage ! Les valves béaient et le vase était vide. Le Cœur d'Ahriman avait disparu ! Tandis qu'ils regardaient avec horreur, le gardien de la crypte – la créature des ténèbres – fondit sur eux. Elle déchiqueta le grand prêtre à tel point qu'il en mourut. L'acolyte parvint à se soustraire aux griffes de la créature... un enfant des abîmes égaré, sans esprit et sans âme... gardant le Cœur depuis des temps immémoriaux. Il s'enfuit en haut des longs escaliers, noirs et étroits, emportant avec lui le prêtre

moribond. Celui-ci, avant d'expirer, apprit la nouvelle à ses fidèles. Il les engagea à s'incliner devant une force qu'ils ne pouvaient vaincre et leur ordonna le secret absolu. Pourtant, la nouvelle se répandit rapidement parmi les prêtres. C'est ainsi que nous, fidèles d'Asura, avons appris l'existence du Cœur.

— Ainsi Xaltotun tire son pouvoir de ce symbole ? demanda Conan toujours sceptique.

— Non. Il tire son pouvoir des sombres abîmes. Le Cœur d'Ahriman appartient à un lointain univers de lumière flamboyante. Les forces des ténèbres doivent s'incliner devant lui lorsqu'il est en la possession d'un adepte. Disons que c'est une épée qui peut le frapper... cependant, lui ne peut s'en servir pour frapper ! Le Cœur redonne la vie et il peut la détruire ! Xaltotun l'a volé, non pour l'utiliser contre ses ennemis, mais pour les empêcher de s'en servir contre lui !

— Un vase d'or, en forme de coquillage, sur un autel noir, au cœur d'une caverne souterraine ! murmura Conan. (Ses traits s'assombrirent tandis qu'il fouillait dans ses souvenirs.) Cela me rappelle quelque chose que j'ai vu ou entendu. Au nom de Crom, à *quoi ressemble ce Cœur si remarquable ?*

— Il a la forme d'une gemme, assez semblable à un gros rubis. Il palpite et brûle d'un feu aveuglant comme jamais aucun rubis n'a brillé. On dirait une flamme vivante...

Conan se leva d'un bond et frappa sa paume gauche de son poing droit, produisant un véritable coup de tonnerre !

— Crom ! rugit-il. Quel fou j'étais ! Le Cœur d'Ahriman ! Le cœur de mon royaume ! Trouve le cœur de ton royaume, m'a dit Zelata. Par Ymir, c'est la gemme que j'ai vue dans la fumée verte, le joyau que Tarascus a volé à Xaltotun, tandis que celui-ci était plongé dans le sommeil du lotus noir !

Hadrathus s'était également dressé d'un bond. Son calme habituel l'avait soudain quitté.

— Que dis-tu ? Le Cœur a été volé à Xaltotun ?

— Oui ! tonna Conan. Tarascus redoutait Xaltotun. Il a voulu amoindrir son pouvoir qui résidait, pensait-il, dans le Cœur. Peut-être croyait-il que le magicien mourrait si le Cœur lui était dérobé. Par Crom... aahhh ! (Avec une grimace féroce de déception et de dégoût, il laissa retomber son poing serré contre son flanc.) J'avais oublié ! Tarascus l'a confié à un voleur pour que ce dernier le jette dans la mer. À l'heure actuelle, le gaillard doit être pratiquement arrivé à Kordava. Avant que je puisse le rattraper, il sera embarqué à bord d'un navire et aura confié le Cœur aux profondeurs de l'océan.

— La mer ne le gardera pas ! s'écria Hadrathus, tremblant d'excitation. Xaltotun lui-même l'aurait jeté dans l'océan s'il n'avait su

que la première tempête le rejetterait à la côte. Vers quel rivage inconnu ne risque-t-il pas d'échouer !

— Après tout (Conan retrouvait un peu de son assurance momentanément ébranlée), rien ne dit que le voleur le confiera aux flots ! Si je m'y connais en voleurs – je le pense, car j'ai été voleur à Zamora, dans ma prime jeunesse ! – il ne le jettera pas à la mer. Il le vendra à un riche marchand. Par Crom ! (Il marchait de long en large, dans une excitation grandissante.) Cela vaut la peine de s'en assurer. Zelata m'a dit que je devais trouver le cœur de mon royaume. Tout ce qu'elle m'a montré dans la fumée s'est révélé vrai. Tu penses que cette gemme écarlate nous permettrait de faire échec aux sortilèges de Xaltotun ?

— Oui ! J'en donnerais ma tête à couper ! lança Hadrathus. (La ferveur illuminait son visage. Ses yeux flamboyaient, ses poings étaient serrés.) Si nous avons le Cœur, nous pourrions affronter les pouvoirs démoniaques de Xaltotun ! Je l'affirme solennellement ! Si nous réussissons à le retrouver, nous avons même une chance de reprendre ta couronne et de bouter les envahisseurs hors d'Aquilonie ! Ce ne sont pas les épées némédiennes qui font peur à l'Aquilonie, mais la magie noire de Xaltotun !

Conan l'observa un instant. Il était impressionné par la fougue du prêtre.

— Cela ressemble à une quête... au sein d'un cauchemar ! dit-il enfin. Pourtant tes paroles confirment celles de Zelata. Or, tout ce qu'elle m'a dit était la vérité. Je pars à la recherche du joyau.

— De ce joyau dépend le destin de l'Aquilonie, dit Hadrathus avec conviction. Je vais désigner les hommes qui t'accompa...

— Non ! s'exclama le roi. (Il n'avait aucune envie d'être gêné dans ses recherches par des prêtres, même versés dans les arts ésotériques !) C'est la tâche d'un guerrier. Je pars seul. Je me rendrai d'abord en Poitain, où je confierai Albiona à Trocero. Ensuite, j'irai à Kordava. Je prendrai la mer, si nécessaire. Même si le voleur a l'intention d'exécuter l'ordre de Tarascus, il est fort possible qu'il ait du mal à trouver un navire prêt à appareiller à cette époque de l'année.

— Si tu trouves le Cœur, lui assura Hadrathus, je t'aiderai à reconquérir ton royaume. Avant même que tu sois revenu en Aquilonie, je ferai circuler la nouvelle – par des voies secrètes – que tu es vivant, que tu t'appêtes à rentrer dans ton royaume et que tu détiens une magie plus puissante que celle de Xaltotun. Je ferai en sorte que tous soient prêts à se soulever dès ton retour. *Ils se soulèveront* s'ils ont l'assurance d'être protégés de la magie noire de Xaltotun. En outre, je t'aiderai durant ton voyage. (Il se leva et frappa le gong.) Un tunnel secret part des cryptes souterraines de ce temple et conduit au-delà des murs de la ville. Tu iras en Poitain à bord d'un

bateau de pèlerin. Personne n'osera t'importuner.

— Comme tu voudras. (Conan avait enfin un objectif précis à atteindre ! Il étira ses grands membres, impatient de passer à l'action.) Seulement, il faut agir très vite !

Pendant ce temps, d'autres événements tout aussi précipités se déroulaient dans un autre quartier de la ville. Un messenger essoufflé fit irruption dans le palais où Valerius se divertissait avec ses danseuses. S'agenouillant, il balbutia une histoire presque incohérente où il était question de l'évasion sanglante et de la fuite d'une très belle captive. Il apportait également la nouvelle que le comte Thespius, chargé de l'exécution de la sentence à l'encontre d'Albiona, agonisait et qu'il voulait absolument parler à Valerius avant de s'en aller vers les contrées grises de la mort.

Jetant un manteau sur ses épaules, Valerius suivit rapidement l'homme à travers des couloirs sinueux. Il arriva enfin dans une chambre où était étendu Thespius. Le comte se mourait, cela ne faisait aucun doute : chaque fois qu'il haletait, une mousse sanglante maculait ses lèvres et son regard était vitreux. Le moignon de son bras tranché avait été garrotté afin d'arrêter l'hémorragie ; cela ne servait pourtant à rien, car la blessure à son flanc était mortelle.

Resté seul dans la pièce avec le moribond, Valerius jura doucement.

— Par Mitra, j'aurais cru qu'un seul homme pouvait porter un tel coup... or cet homme est mort !

— Valerius ! haleta le moribond. Il vit ! Conan est vivant !

— Quoi ? Que dis-tu ? s'exclama l'autre.

— Je le jure sur Mitra ! gargouilla Thespius, étouffé par le sang jaillissant de sa bouche. C'est lui qui a délivré Albiona ! Il n'est pas mort... il ne s'agit pas d'un fantôme revenu de l'Enfer pour nous hanter. C'est un être de chair et de sang, plus terrible que jamais ! La ruelle derrière la Tour est jonchée de morts. Prends garde, Valerius... il est revenu... pour nous massacrer... tous...

Un violent frisson parcourut son corps ensanglanté. Le comte Thespius expira.

L'air sombre, Valerius le fixa un instant ; puis il regarda rapidement autour de lui, dans la pièce vide. Allant jusqu'à la porte, il l'ouvrit violemment. Le messenger et un groupe de gardes némédiens se tenaient à quelques pas, dans le couloir. Valerius marmonna quelque chose qui exprimait peut-être une certaine satisfaction.

— Les portes ont-elles été fermées ? demanda-t-il.

— Oui, Majesté.

— Faites tripler la garde ! Ne laissez personne entrer ou sortir de la ville sans un contrôle très sévère ! Que des hommes parcourent les

rues et fouillent la ville, quartier par quartier. Un prisonnier très important s'est échappé, avec l'aide d'un rebelle aquilonien. L'un d'entre vous a-t-il reconnu l'homme ?

— Non, Majesté. Le vieux gardien n'a fait que l'entrevoir. Il a déclaré que c'était un géant. Il portait l'habit noir du bourreau... nous avons retrouvé le corps nu de ce dernier dans une cellule vide !

— C'est un homme dangereux, dit Valerius. Ne prenez aucun risque avec lui. Vous connaissez tous la comtesse Albiona. Partez à sa recherche. Si vous la trouvez, tuez-la sur-le-champ... elle et son compagnon. N'essayez pas de les prendre vivants !

De retour à ses appartements royaux, Valerius fit venir quatre hommes à l'aspect étrange et inquiétant. De grande taille, le corps décharné, leur peau était jaunâtre et leurs traits impassibles. Ils étaient très semblables d'apparence et vêtus, d'une manière identique, de longues robes noires. Leurs pieds chaussés de sandales étaient à peine visibles. Leurs traits étaient dissimulés par leurs capuchons. Ils se tenaient devant Valerius, mains glissées dans leurs larges manches, bras croisés. Valerius les regarda avec déplaisir. Au cours de ses lointains voyages, il avait rencontré bien des races singulières !

— Lorsque je vous ai trouvés, mourant de faim dans les jungles de Khitaï, commença-t-il brusquement, chassés de votre royaume, vous avez juré de me servir. Vous avez tenu votre serment, à votre façon... abominable ! Je vous demande encore un service ; ensuite vous serez délogés de votre promesse.

« Conan le Cimmérien, roi d'Aquilonie, est toujours en vie, malgré la sorcellerie de Xaltotun... ou peut-être à cause d'elle ! Je l'ignore. Le sombre esprit de ce démon ressuscité est trop subtil et tortueux pour qu'un mortel puisse le sonder. Tant que Conan est en vie, je suis en danger. Le peuple m'a accepté, comme un moindre mal, persuadé que le Cimmérien était mort. Qu'il réapparaisse... le trône basculera aussitôt sous mes pieds. Le peuple se soulèvera avant que je puisse faire un seul geste.

« Mes alliés ont peut-être l'intention de le mettre à ma place, une fois que j'aurai servi leurs desseins. Je l'ignore. Par contre, je sais que cette planète est trop petite pour deux rois d'Aquilonie. Partez à la recherche de Conan. Servez-vous de vos dons surnaturels pour le retrouver... quel que soit l'endroit où il se cache, ou sa destination. Il compte de nombreux amis à Tarantia. On l'a aidé à délivrer Albiona. Il a fallu plus d'un homme – même un guerrier comme Conan ! – pour commettre un pareil carnage dans la ruelle jouxtant la Tour. Assez parlé ! Prenez vos bâtons et suivez sa piste. J'ignore jusqu'où elle vous conduira. Retrouvez-le ! Et tuez-le !

Les quatre hommes de Khitaï saluèrent dans un même mouvement. Ils firent demi-tour et sortirent de la pièce sans bruit.

Les épées du sud !

Les premières lueurs de l'aube se levant au-dessus des collines lointaines se reflétaient sur les voiles d'une petite embarcation descendant au fil de l'eau. La rivière s'infléchissait à moins d'un *mile* des murs de Tarantia et décrivait une courbe vers le sud, tel un grand serpent brillant. Ce bateau différait des embarcations ordinaires qui naviguaient sur la Khorotas... bateaux de pêcheurs et chalands transportant de précieuses marchandises. Celle-ci, longue et effilée, avait une proue haute et incurvée. Elle était noire comme l'ébène ; des crânes blancs étaient peints sur ses plats-bords. Sur le pont, il y avait une petite cabine, aux fenêtres étroitement masquées par des rideaux. Les autres embarcations restaient à bonne distance du bateau aux sinistres peintures ; car c'était de toute évidence l'un de ces « bateaux de pèlerin » qui avait à son bord un fidèle d'Asura, effectuant son dernier et mystérieux pèlerinage vers le sud. Là-bas, bien après les montagnes de Poitain, la rivière se jetait dans l'océan bleu. Dans cette cabine, sans aucun doute, gisait le corps du défunt, fidèle d'Asura. La vue de ces embarcations sinistres était familière à tous les navigateurs. L'adorateur le plus fanatique de Mitra n'aurait jamais osé monter à leur bord, ou contrarier leur sombre avancée.

Personne ne connaissait l'ultime destination de ces navires. Selon certains, c'était la Stygie ; d'autres parlaient d'une île sans nom, au-delà de l'horizon ; d'autres encore affirmaient que le mystérieux et fascinant royaume de Vendhya était le but du dernier voyage de tous ces morts. Personne n'en était sûr. On savait seulement que, lorsqu'un fidèle d'Asura mourait, son corps descendait vers le sud, porté par le grand fleuve... à bord d'un bateau peint en noir, manœuvré par un esclave gigantesque... et l'on ne revoyait jamais ni le cadavre, ni l'esclave... sauf, bien sûr, si certaines sombres histoires étaient vraies... car on prétendait que c'était toujours le même esclave qui conduisait les embarcations vers le sud !

L'homme qui manœuvrait le bateau à cet instant précis était aussi gigantesque et brun de peau que les autres. Pourtant, un examen plus rigoureux aurait révélé que cette couleur brune était le résultat de pigments soigneusement étalés sur la peau. Il portait un pagne de cuir et des sandales ; il maniait la longue perche et les rames avec une

adresse et une force inhabituelles. Tout le monde se maintenait prudemment à l'écart du navire aux sinistres emblèmes : les fidèles d'Asura étaient maudits et les bateaux de pèlerin imprégnés de magie noire. Aussi les hommes faisaient décrire à leurs bateaux un large écart et murmuraient une incantation tandis que la sombre embarcation passait à proximité en glissant sur les flots. Aucun d'eux n'aurait imaginé qu'ils étaient témoins de la fuite de leur roi et de la comtesse Albiona !

Étrange fut ce voyage à bord de l'embarcation noire et légère, portée par la grande rivière sur presque deux cents *miles* jusqu'à l'endroit où la Khorotas s'incurve vers l'est et longe les montagnes de Poitain. Comme dans un rêve, le paysage se transformait sans cesse et défilait rapidement. Le jour, Albiona restait patiemment allongée dans la petite cabine, aussi immobile que le cadavre dont elle occupait la place ! Elle attendait les heures tardives de la nuit pour se risquer hors de la cabine... quand les bateaux de plaisance avec leurs occupants aux beaux atours, mollement étendus sur des coussins de soie, éclairés par les torches tenues par des esclaves, avaient regagné la rive... guettant l'aube qui verrait reparaître les rapides embarcations de pêcheurs. Elle tenait la barre du gouvernail ; des cordes rendaient cette tâche moins pénible. Pendant ce temps, Conan prenait quelques heures de repos. Le roi avait besoin de peu de sommeil. Porté par le désir de passer à l'action qui l'embrassait continuellement, il était de taille à surmonter facilement l'épreuve. Sans s'arrêter, ni se reposer, ils filaient rapidement vers le sud.

Ils descendaient la rivière. La nuit, les millions d'étoiles illuminaient la Khorotas ; le jour, le soleil d'or se baignait dans ses eaux. Se dirigeant vers le sud, ils laissèrent l'hiver derrière eux. Ils passèrent à proximité de villes où scintillaient et clignotaient des myriades de lumières ; ils aperçurent sur les rives de magnifiques villas et des bocages fertiles. Enfin, les montagnes bleues de Poitain se dressèrent au-dessus d'eux ; on aurait dit les remparts d'une citadelle habitée par les dieux. Le grand fleuve s'écartait de ces falaises rocheuses en forme de tours et poursuivait son cours dans un grondement de tonnerre à travers les collines des marches. Il était entrecoupé de nombreux rapides et de cataractes écumantes et bouillonnantes.

Conan scrutait avec attention la ligne du rivage. Soudain, il manœuvra la barre et se dirigea vers un endroit où une langue de terre s'avancait dans l'eau. Sur la rive, des arbres formaient un cercle étrangement régulier autour d'un rocher gris à la forme insolite.

— J'ai peine à croire que ces bateaux franchissent les chutes que nous entendons gronder devant nous, avoua-t-il. Hadrathus prétend que oui... heureusement, nous nous arrêtons ici ! Je ne vois

personne... pourtant, un homme devrait nous attendre avec des chevaux, près de ce rocher. Comment la nouvelle de notre venue a-t-elle pu nous précéder, voilà un autre mystère !

Il accosta et attacha la proue à une racine qui dépassait de la berge peu élevée. Se plongeant dans l'eau, il entreprit d'ôter la peinture brune de sa peau ; puis il remonta sur le bateau, ruisselant d'eau, mais avec sa couleur naturelle. Il prit dans la cabine une cuirasse aquilonienne que lui avait procurée Hadrathus, et son épée. Il revêtit l'armure tandis qu'Albiona mettait des vêtements appropriés. Ils auraient à voyager à travers les montagnes. Lorsque Conan fut armé de pied en cap, il se retourna pour regarder vers la rive. Il sursauta et sa main se porta à son épée. Sur la berge, sous les arbres, une silhouette revêtue d'un manteau noir tenait les rênes d'un palefroi blanc et d'un cheval d'armes bai.

— Qui es-tu ? demanda le roi.

L'autre le salua respectueusement.

— Un fidèle d'Asura. Un ordre est arrivé. J'ai obéi.

— Il est « arrivé » comment ? s'informa Conan.

L'autre se contenta de s'incliner à nouveau.

— Je suis venu pour vous conduire à travers les montagnes jusqu'à la première forteresse de Poitain.

— Je n'ai pas besoin d'un guide, répondit Conan. Je connais parfaitement ces collines. Je te remercie pour les chevaux. La comtesse et moi attirerons moins l'attention, sans la compagnie d'un fidèle d'Asura.

L'homme fit une profonde révérence. Il tendit les rênes à Conan, puis monta dans le bateau et, détachant les amarres, s'éloigna rapidement. Le courant impétueux emporta l'embarcation vers le grondement lointain des rapides invisibles. Secouant la tête avec stupéfaction, Conan aida la comtesse à monter sur le palefroi ; puis il monta à son tour sur le cheval de guerre et ils se dirigèrent vers les cimes montagneuses crénelant le ciel.

Les plaines ondoyantes qui s'étendaient au pied des hautes montagnes formaient à présent une région frontalière peu sûre. Les barons étaient revenus à des pratiques féodales et des bandes de hors-la-loi infestaient la région sans être inquiétés. Le Poitain n'avait pas proclamé officiellement qu'il s'était séparé de l'Aquilonie ; néanmoins, c'était à présent un royaume replié sur lui-même, gouverné par son comte héréditaire, Trocero. La région plus au sud s'était soumise nommément à Valerius. Ce dernier n'avait pas tenté de forcer les passes défendues par des forteresses aux tours massives où flottait avec arrogance la bannière de Poitain, reconnaissable à son léopard écarlate.

Le roi et sa belle compagne gravissaient les pentes azurées dans la

douceur du soir. Au fur et à mesure qu'ils s'élevaient, les plaines ondoyantes s'étendaient à leurs pieds. Elles ressemblaient à un vaste manteau pourpre, strié par le reflet brillant de rivières et de lacs, bariolé par le jaune intense des champs immenses et traversé par le scintillement lointain de tours blanches. En amont, ils apercevaient dans le lointain la première des places fortes poitaniennes... une solide forteresse dominant un défilé étroit. La bannière écarlate se détachait sur un fond d'azur.

Avant qu'ils l'aient atteinte, un groupe de cavaliers aux armures brillantes descendit au galop les pentes boisées. Leur chef ordonna d'une voix dure aux voyageurs de faire halte. Les hommes d'armes, de grande taille, avaient les yeux et les cheveux de jais des gens du sud.

— Halte, messire ! Veuillez vous faire connaître et me dire pour quel motif vous vous dirigez vers le royaume de Poitain !

— Le royaume de Poitain se serait-il révolté ? demanda Conan tout en observant attentivement le chef des cavaliers. Je m'étonne qu'un homme portant l'armure aquilonienne soit arrêté et interrogé comme un étranger !

— Par les temps qui courent, un grand nombre de ruffians viennent d'Aquilonie, répondit l'autre avec froideur. Quant à une révolte... si vous voulez dire que nous avons refusé de reconnaître un usurpateur... dans ce cas, oui, le Poitain s'est révolté ! Nous préférons servir un mort et rester fidèles à sa mémoire plutôt que de reconnaître un chien, même s'il tient dans sa main le sceptre d'Aquilonie !

Conan ôta son casque. Secouant sa chevelure noire, il regarda son interlocuteur droit dans les yeux. Le Poitanien sursauta violemment, son teint devint livide.

— Par tous les saints du ciel ! s'exclama-t-il. C'est le roi... *vivant* !

Les autres, interloqués, ouvrirent de grands yeux. Puis un rugissement de joie jaillit de leurs poitrines. Ils entourèrent Conan, poussant leur cri de guerre et brandissant leurs épées, en proie à une très vive émotion. Les acclamations des guerriers auraient terrifié plus d'un homme craintif !

— En vérité, Trocero pleurera en vous voyant, Sire ! s'écria l'un d'eux.

— Sans parler de Prospero ! lança un autre. Notre commandant semblait enveloppé dans un manteau de mélancolie ! Il se maudissait jour et nuit, regrettant de ne pas avoir rallié à temps Valkia... pour mourir auprès de son roi !

— Maintenant, nous allons nous battre pour l'empire ! hurla un troisième en faisant tourner sa grande épée au-dessus de sa tête. Salut à toi, Conan, *roi de Poitain* !

Le cliquetis de l'acier étincelant et le tonnerre de leurs acclamations effrayèrent les oiseaux qui s'envolèrent des arbres

avoisinants en des nuées bariolées. Le sang qui coulait dans les veines de ces hommes du sud était chaud ; ils étaient surexcités et désiraient ardemment que leur souverain retrouvé les mène à la bataille et au pillage !

— Quels sont vos ordres, Majesté ? s'écrièrent-ils. Ordonnez à l'un d'entre nous de partir en avant et de répandre la nouvelle de votre arrivée en Poitain ! Les bannières flotteront sur chaque tour, les femmes lanceront des roses sous les sabots de votre cheval. La chevalerie au grand complet vous rendra les honneurs qui vous sont dus...

Conan secoua la tête.

— Qui pourrait douter de votre loyauté ? Mais les vents soufflent par-dessus ces montagnes, vers les régions occupées par nos ennemis. Je préfère que ceux-ci ne sachent pas que je suis vivant... du moins, pas encore ! Conduisez-moi à Trocero, et gardez secrète mon identité.

Ainsi, ce qui aurait été une procession triomphale, si le désir des chevaliers l'avait emporté, ressembla davantage à une randonnée entourée du secret le plus absolu. Ils voyagèrent en hâte, ne parlant à personne, hormis quelques mots chuchotés au capitaine des soldats gardant chaque passe. Conan galopait au milieu d'eux, sa visière baissée.

Personne n'habitait les montagnes, à part des hors-la-loi et les garnisons de soldats défendant les défilés. Les Poitaniens, dont la vie était vouée au plaisir, n'avaient aucun besoin, ni aucun désir, de cultiver ces terres arides et austères – travail pénible et dérisoire. Au sud des montagnes, les plaines riches et fertiles de Poitain s'étendaient jusqu'à la rivière Alimane ; sur l'autre rive commençait le pays de Zingara.

Même à cette époque, alors que l'hiver régnait encore en souverain incontesté au-delà des montagnes, les herbes hautes et grasses ondoyaient dans les plaines où paissaient les chevaux et le bétail qui faisaient la réputation du Poitain. Palmeraies et orangeraias souriaient au soleil ; les magnifiques tours pourpre, or et écarlate des châteaux et des cités étincelaient de mille feux dorés. C'était un pays d'abondance où il faisait toujours beau ; les femmes étaient splendides et les guerriers féroces. Car les terres arides et déshéritées ne sont pas les seules à donner naissance à des hommes endurcis. Le Poitain était entouré de voisins cupides ; ses enfants avaient appris à se battre vaillamment au cours de guerres incessantes. Au nord, le pays était protégé par les montagnes ; au sud, seule la rivière Alimane séparait les plaines de Poitain de celles de Zingara. Ce n'était pas une fois, mais mille, que ses eaux étaient devenues écarlates. À l'est, se trouvait Argos ; au-delà, Ophir... des royaumes orgueilleux et avarés. Les chevaliers de Poitain conservaient leurs terres grâce au poids et au

tranchant de leurs épées. Ils n'avaient guère le temps de se reposer et de paresser !

Peu après, Conan arrivait en vue du château du comte Trocero...

Conan était assis sur un divan de soie dans une pièce richement décorée ; les rideaux délicats des fenêtres étaient agités par la chaude brise soufflant du dehors. Trocero arpentait la pièce, telle une panthère irritée. C'était un homme au corps svelte et nerveux. Il avait la taille d'une femme et les épaules d'un guerrier... et les ans n'avaient guère de prise sur lui !

— Laisse-nous te proclamer roi de Poitain ! l'incitait le comte. Que ces porcs du nord supportent le joug sous lequel ils ont tendu d'eux-mêmes leurs têtes ! Le sud t'appartient toujours. Demeure ici et sois notre roi... règne parmi les fleurs et les palmiers.

Conan secoua la tête.

— Je ne connais pas de plus noble pays sur terre que le royaume de Poitain. Mais il ne peut lutter seul, malgré le courage et la vaillance de ses enfants.

— *Il a lutté seul*, depuis des générations, rétorqua Trocero, avec l'orgueil vite piqué au vif de sa race. Nous n'avons pas toujours fait partie de l'Aquilonie.

— Je sais. Mais les conditions ont changé. Autrefois les royaumes étaient divisés en petites principautés guerroyant entre elles. Le temps des duchés et des villes franches est passé ; celui des empires est venu. Les rois rêvent d'empires ; la force réside dans l'union.

— Alors annexons le Zingara au Poitain, argumenta Trocero. Une demi-douzaine de princes se font la guerre ; le pays est déchiré par des luttes intestines. Nous allons nous en emparer, province après province, et l'ajouterons à ton royaume. Ensuite, avec l'aide des Zingarans, nous nous lancerons à la conquête d'Argos et d'Ophir. *Nous* bâtirons un empire...

À nouveau Conan secoua la tête.

— Je laisse d'autres rêver d'empires. Je désire seulement reprendre ce qui m'appartient. Je n'ai aucune envie de me trouver à la tête d'un empire cimenté par le sang et le feu. S'emparer d'un trône avec l'aide de ses sujets et les gouverner avec leur consentement est une chose. C'en est une autre que de conquérir un royaume étranger et de le gouverner par la terreur. Je ne désire pas être un nouveau Valerius. Non, Trocero, je régnerai sur toute l'Aquilonie et sur elle seule... ou je ne régnerai jamais plus.

— Alors mène-nous au-delà des montagnes. Nous attaquerons les Némédiens !

Les yeux farouches de Conan brillèrent à ces paroles.

— Non, Trocero. Ce serait un vrai sacrifice. Je t'ai dit ce que je

dois faire pour recouvrer mon royaume. Je dois trouver le Cœur d'Ahriman.

— C'est de la folie ! protesta Trocero. Tu prêtes l'oreille aux vaticinations d'un prêtre hérétique... aux divagations d'une sorcière qui a perdu la raison !

— Tu n'étais pas dans ma tente, au bord de la Valkia, répondit Conan d'un ton sévère, jetant involontairement un regard à son poignet droit où apparaissaient encore des marques bleutées. Tu n'as pas vu les falaises s'écrouler dans un grondement de tonnerre pour broyer et écraser la fleur de mon armée. Non, Trocero, je sais ce que je dis. Xaltotun n'est pas un simple mortel. Je pourrai le combattre seulement si le Cœur d'Ahriman est en ma possession. C'est pourquoi je dois me rendre à Kordava, seul.

— C'est dangereux, protesta Trocero.

— La vie est dangereuse, gronda le roi. Ce n'est pas le roi d'Aquilonie qui ira à Kordava, ni même un chevalier de Poitain, mais un mercenaire errant... le mercenaire que j'ai été autrefois, alors que je me rendais au royaume de Zingara. Oh, j'ai beaucoup d'ennemis au sud de la rivière Alimane, dans les pays et les mers du sud. La plupart ignorent que je suis devenu roi d'Aquilonie... s'ils se souviennent du Conan des pirates de Baracha ou de l'Amra des corsaires noirs ! Néanmoins, j'y compte également des amis, des hommes qui m'aideront pour des raisons purement personnelles.

Un rictus apparut sur ses lèvres à l'évocation de ces souvenirs.

Trocero laissa retomber ses mains, avouant son impuissance. Puis il regarda Albiona, assise sur un divan voisin.

— Je comprends vos doutes, seigneur, déclara-t-elle. Pourtant, moi aussi j'ai vu la pièce d'or dans le temple d'Asura. Hadrathus a dit qu'elle datait de cinq cents ans *avant* la chute d'Acheron. Si Xaltotun est bien l'homme représenté sur cette pièce, comme Sa Majesté l'affirme, cela signifie qu'il n'était pas un magicien comme les autres, même dans son autre vie qui a duré plusieurs siècles, et non quelques dizaines d'années, comme c'est le cas pour le commun des mortels !

Trocero allait répondre lorsque l'on frappa discrètement à la porte. Une voix s'éleva :

— Seigneur, nous avons arrêté un homme qui tentait de pénétrer dans le château. Il désire parler à votre hôte, nous a-t-il dit. J'attends vos ordres.

— Un espion venu d'Aquilonie ! siffla Trocero en saisissant sa dague.

Conan intervint et ordonna d'une voix forte :

— Ouvre la porte et laisse entrer cet homme. Je désire le voir.

La porte s'ouvrit et un homme se découpa dans son embrasure. Deux soldats à la mine farouche le maintenaient avec fermeté.

L'inconnu était mince et portait une robe noire à capuchon.

— Es-tu un fidèle d'Asura ? demanda Conan.

L'homme acquiesça de la tête. Les soldats au visage si sévère eurent l'air offusqué et regardèrent Trocero avec hésitation.

— La nouvelle est arrivée dans le sud, déclara le fidèle d'Asura. Au-delà de l'Alimane, nous ne pouvons pas t'aider, car notre secte n'y compte aucun membre ; ses ramifications s'étendent surtout vers l'est, le long de la Khorotas. Voici ce que j'ai appris : le voleur qui a quitté Tarascus, emportant le Cœur d'Ahriman, n'est jamais arrivé à Kordava. Il a été attaqué et tué par des brigands dans les montagnes du Poitain. Leur chef s'est emparé de la gemme. Sa bande a été exterminée par des chevaliers poitaniens. Réduit aux abois et ignorant la véritable nature du joyau, il l'a vendu à un marchand kothien, Zorathus.

— Ha ! (Conan s'était levé d'un bond, galvanisé.) Où est Zorathus à présent ?

— Il y a quatre jours, il a franchi l'Alimane. Il se dirigeait vers Argos, escorté par des serviteurs armés.

— L'insensé ! Traverser le royaume de Zingara en une époque si troublée ! fit Trocero.

— Oui, le pays est peu sûr, une fois la rivière franchie. Mais Zorathus est un homme audacieux, téméraire même... à sa façon ! Il désire arriver le plus vite possible à Messantia. Il espère trouver dans cette ville un acquéreur pour la gemme... à moins qu'il ne la vende en Stygie. Cette éventualité n'est pas à exclure, car il soupçonne peut-être sa véritable nature ! Au lieu d'emprunter la longue route serpentant le long des frontières poitaniennes et menant en Argos – il ne sera pas encore arrivé à Messantia, loin de là ! –, il a préféré traverser le royaume de Zingara en ligne droite, prenant le chemin le plus court et le plus direct, à l'est !

Conan frappa sur la table de son poing serré avec une telle force que le grand plateau en trembla !

— Par Crom, la chance me sourit enfin... tous les espoirs me sont permis ! Trocero, vite, un cheval... et l'équipement d'un Compagnon : Zorathus a une bonne avance sur moi ; pourtant je pense le rattraper sans trop de mal... même si je dois le suivre jusqu'au bout du monde !

La dent du dragon

À l'aube, Conan fit traverser à son cheval les eaux peu profondes de l'Alimane. Il trouva la piste de la caravane, aisément reconnaissable, se dirigeant vers le sud-est. Sur l'autre rive, Trocero le regardait s'éloigner, silencieux, à la tête de ses chevaliers bardés d'acier. Le léopard écarlate de Poitain flottait en longs replis, agité par la brise matinale. Tous ces hommes aux cheveux noirs, vêtus d'acier brillant, suivirent du regard la silhouette de leur roi. Bientôt elle disparut dans le bleu de l'horizon qui blanchissait rapidement avec le lever du soleil.

Conan montait un grand étalon noir, un présent de Trocero. Il ne portait plus l'armure d'Aquilonie. Son équipement était celui d'un vétéran des Franches Compagnies, où toutes les races étaient acceptées. Son casque consistait en un simple bassinnet, dentelé et bosselé. Le cuir et les mailles de son haubert étaient usés et luisants, comme après de nombreuses campagnes ; le manteau écarlate tombant négligemment de ses épaules protégées par la cuirasse était en lambeaux et maculé de taches. Il ressemblait tout à fait à un mercenaire qui a connu toutes les vicissitudes de la vie et les revers de la fortune... le pillage et la richesse un jour, une bourse vide et une ceinture serrée de plusieurs crans le lendemain.

Il ne jouait pas simplement un rôle... il ressentait cet état au plus profond de son être. Car s'éveillaient en lui de vieux souvenirs... refaisaient surface les jours sauvages, pleins de fougue et de gloire, d'autrefois, avant qu'il suive le chemin menant au trône d'Aquilonie. Alors il était un mercenaire errant et fanfaron, braillant et s'enivrant, cherchant l'aventure, sans souci du lendemain, ni aucun désir... sinon de l'*ale* coulant à flots, de lèvres rouges, et d'une épée acérée pour se battre sur tous les champs de bataille du monde.

Inconsciemment, il retrouvait ses manières d'autrefois ; une arrogance nouvelle devenait évidente dans son port, dans sa façon de se tenir en selle ; des jurons à demi oubliés venaient naturellement à ses lèvres. En cheminant, il fredonnait de vieilles chansons qu'il avait beuglées en chœur avec ses compagnons insouciantes dans d'innombrables tavernes, sur bien des routes poudreuses ou sur de sanglants champs de bataille.

La région qu'il traversait était peu sûre. Les détachements de cavalerie patrouillant ordinairement le long de la rivière, prêts à signaler et à repousser d'éventuelles incursions des Poitaniens, demeuraient invisibles. Les luttes internes avaient laissé les frontières sans protection. La longue route s'étendait, blanche et nue, d'un horizon à l'autre, sans caravane de chameaux lourdement chargés, sans chariot au grondement sourd, sans troupeau mugissant ; il croisa seulement des groupes de cavaliers vêtus de cuir et d'acier. Ces hommes aux visages durs et aux regards cruels voyageaient ensemble et s'avançaient en restant sur leurs gardes. Ils regardèrent Conan du coin de l'œil, mais poursuivirent leur route. L'équipement du cavalier solitaire ne promettait aucun butin... seulement de rudes coups et un succès incertain.

Les villages incendiés avaient été désertés par leurs habitants ; les champs et les prés étaient à l'abandon. En ces temps troublés, plus personne – sinon des audacieux – n'empruntait ces routes. La population avait été décimée par les guerres civiles et par les raids menés depuis l'autre rive. En des temps plus pacifiques, la route était encombrée de marchands venant de Poitain et se rendant à Messalia en Argos. À présent, ceux-ci jugeaient plus sage de suivre la route qui traversait le Poitain, vers l'est, puis de descendre vers le sud, à travers le royaume d'Argos. C'était plus long, mais plus sûr. Seul un homme très intrépide aurait risqué sa vie et ses biens en s'engageant sur cette route qui traversait le royaume de Zingara.

Au sud, des incendies embrasaient la nuit ; le jour, des colonnes de fumée isolées s'élevaient dans le ciel. Là-bas, dans les villes et les plaines, des hommes mouraient, des rois étaient renversés, des châteaux devenaient la proie des flammes. Conan ressentait les anciens tiraillements du mercenaire... Ah ! Lancer son cheval au galop et se jeter au cœur de la bataille, se livrer au pillage et entasser du butin ! Pourquoi se donner tant de peine pour reconquérir un royaume dont les sujets l'avaient déjà oublié ? Pourquoi poursuivre une chimère... ? Pourquoi tenter de reprendre une couronne perdue à jamais ? Pourquoi ne pas rechercher plutôt l'oubli, en se noyant dans les flots rouges de la guerre et des rapines qui l'avaient recouvert si souvent autrefois ? En vérité, n'était-il pas capable de se forger un autre royaume ? Le monde entraînait dans une ère de fer, une ère de guerres et d'ambitions impérialistes ; un homme fort et résolu pouvait fort bien se dresser au-dessus des ruines des nations, se poser en conquérant suprême. Pourquoi ne serait-il pas cet homme ? Voilà ce que chuchotait à son oreille son démon familier, et les fantômes de son sanglant passé sans foi ni loi se pressaient autour de lui. Pourtant, il ne lança pas son cheval au galop vers le sud et continua sa route, en une quête qui s'amenuisait à mesure qu'il s'avancait ; parfois, il lui

semblait même poursuivre un rêve qui n'avait jamais existé.

Il poussait l'étalon noir aussi durement qu'il l'osait ; la longue route blanche s'étendait devant lui, nue d'un horizon à l'autre. Zorathus avait une grande avance sur lui, mais l'allure de Conan était régulière. Il avançait plus vite que ne pouvaient le faire les marchands, ralentis par leurs chariots chargés de biens. C'est ainsi qu'il arriva au château du comte Valbroso, perché, tel un nid d'aigle, sur une colline nue dominant la route.

Valbroso, entouré de ses hommes d'armes, lança son cheval au bas de la pente. C'était un homme mince, à la peau foncée et aux yeux brillants ; son nez ressemblait au bec d'un oiseau de proie. Il portait une armure aux plaques noires et était suivi de trente lanciers, des ruffians aux moustaches noires, endurcis par les guerres de frontière, aussi cupides et cruels que lui-même. Ces derniers temps, le péage versé par les caravanes avait été fort maigre. Valbroso maudissait les guerres civiles qui avaient mis fin au trafic sur les routes... et à leur rentabilité ; dans le même temps, il les bénissait, car il pouvait rançonner à sa guise ses voisins.

Il n'espérait pas tirer un gros profit du cavalier solitaire qu'il avait aperçu du haut de sa tour ; mais, en ces temps de vaches maigres, tout voyageur était le bienvenu. D'un œil exercé, il parcourut la cuirasse usée de Conan, son visage dur et couvert de cicatrices. Ses conclusions furent identiques à celles des cavaliers que le Cimmérien avait croisés sur la route... une bourse vide et un gaillard qui savait se servir de son épée.

— Qui es-tu, coquin ? demanda-t-il.

— Un mercenaire se rendant en Argos, répondit Conan. Qu'importe mon nom !

— Pour un Franc Compagnon, tu vas dans la mauvaise direction, grinça Valbroso. Au sud, les batailles sont nombreuses et le butin abonde. Joins-toi à ma bande. Tu ne connaîtras jamais la faim. Les marchands faciles à dépouiller ont déserté ces routes, mais je compte rassembler mes hommes – de franches canailles – et faire route vers le sud où je louerai toutes ces épées au parti – quel qu'il soit – qui me semblera le plus profitable.

Conan ne répondit pas tout de suite, sachant que s'il opposait un refus catégorique, il serait à l'instant mis en pièces par les hommes de Valbroso. Le Zingaran poursuivit :

— Vous autres des Franches Compagnies vous y entendez pour faire parler les gens. J'ai un prisonnier – le dernier marchand qui soit tombé entre mes mains, par Mitra, le seul que j'aie vu depuis une semaine –, le drôle est têtue. Il a une boîte en fer, dont le secret nous échappe. Je n'ai pas réussi à le persuader de l'ouvrir pour nous. Par Ishtar, je pensais connaître tous les moyens de persuasion existant au

monde ! Étant un Franc Compagnon, tu en connais peut-être quelques-uns que j'ignore encore. En tout cas, viens avec moi ; tu verras ce que tu peux faire.

Les paroles de Valbroso décidèrent aussitôt Conan. La description ressemblait fort à celle de Zorathus. Conan ne connaissait pas le marchand, mais un homme assez audacieux pour traverser le royaume de Zingara par cette route, en une période aussi troublée, devait probablement résister à la torture avec cet entêtement !

Il se rangea à côté de Valbroso et ils gravirent la pente qui menait au faite de la colline où se dressait le château aux murs efflanqués. En sa qualité de simple mercenaire, il aurait dû rester en arrière du comte. La force de l'habitude le rendait insouciant ; Valbroso n'y prêta aucune attention. Toutes ces années passées à se battre dans ces régions avaient appris au comte que la frontière n'est pas la cour du roi. Il connaissait l'esprit d'indépendance des mercenaires ; leurs épées avaient aidé plus d'un roi à accéder au trône.

Un fossé à sec, à moitié comblé par des détritrus, entourait le château. Ils franchirent bruyamment le pont-levis et passèrent sous la porte voûtée. La herse retomba derrière eux avec un bruit sinistre. Ils débouchèrent sur une cour intérieure nue, recouverte par endroits d'une herbe rare ; au milieu il y avait un puits. Des baraquements pour les soldats s'adossaient à la muraille autour de la cour. Des femmes malpropres, parées de bijoux trop voyants, les regardèrent s'avancer, du seuil de leurs portes. Des soldats en cottes de mailles rouillées jouaient aux dés sur les dalles, abrités par la voûte. L'endroit faisait plus penser à un repaire de brigands qu'au château d'un gentilhomme.

Valbroso mit pied à terre et fit signe à Conan de le suivre. Ils franchirent une porte et suivirent un couloir voûté jusqu'à un escalier de pierre. Un homme balafre à la mine patibulaire – de toute évidence, le capitaine des gardes – descendit à leur rencontre.

— Alors, Beloso, demanda Valbroso, a-t-il parlé ?

— Il est têt, murmura Beloso, tout en lançant un regard méfiant vers Conan.

Valbroso laissa échapper un juron. Il gravit rapidement les marches, imité par Conan et par le capitaine. Bientôt, les gémissements d'un homme à l'agonie devinrent audibles. La salle des tortures de Valbroso se trouvait à l'étage, au-dessus de la cour, et non dans un cachot, sous le donjon. Près d'un homme à l'apparence bestiale, au corps maigre et velu, portant des braies de cuir, accroupi dans un coin, et rongé avec voracité un os de bœuf, étaient disposés les instruments de torture... roues, brodequins, crochets... tous les ustensiles que l'esprit humain a inventés pour déchirer la

chair, rompre les os et distendre muscles et ligaments.

Un homme nu était étendu sur une roue. Un seul regard suffit à Conan pour se rendre compte que celui-ci allait mourir. L'élongation anormale de ses membres et l'aspect de son corps indiquaient clairement des articulations démisées et des fractures abominables. C'était un homme à la peau brune, au visage intelligent. Son nez était aquilin, ses yeux vifs et noirs, à présent vitreux et injectés de sang sous la douleur ; son visage ruisselait de sueur. Ses lèvres étaient retroussées sur des gencives noircies.

— Voilà la boîte.

Valbroso donna un coup de pied rageur à une cassette en fer, petite mais solide, sur le sol à côté de lui. Elle était ornée de ciselures compliquées... des crânes minuscules et des dragons entrelacés qui se tordaient d'une étrange manière. Conan n'aperçut aucune serrure, aucun morillon permettant d'ouvrir le coffret et de soulever le couvercle. Les marques du feu, de la hache, du marteau et du ciseau, visibles sur le métal, l'avaient à peine rayé.

— Voilà la boîte aux trésors de ce chien, dit Valbroso avec colère. Tous les hommes du sud connaissent Zorathus et son coffret en fer. Mitra seul sait ce qu'il contient ! Il refuse de livrer son secret.

Zorathus ! Ainsi c'était vrai ; l'homme qu'il recherchait était étendu devant lui. Le cœur de Conan battit à tout rompre tandis qu'il se penchait vers la forme agitée par des convulsions. Il parvint à ne pas trahir l'excitation qui s'était emparée de lui.

— Détends immédiatement ces cordes, coquin ! ordonna-t-il au bourreau d'une voix sévère.

Valbroso et son capitaine le regardèrent avec ébahissement. En cet instant crucial, Conan avait oublié toute prudence. Il s'était exprimé en roi, non en simple mercenaire. Instinctivement, la brute vêtue de cuir obéit à l'ordre aussi tranchant qu'une épée. Il détendit les cordes graduellement ; les relâcher brutalement aurait été pour les articulations arrachées une torture aussi grande que s'il avait continué de les tendre.

Conan prit un gobelet de vin et l'approcha des lèvres du pauvre diable. Zorathus but par saccades ; le liquide coula sur sa poitrine agitée de soubresauts.

Une lueur apparut au fond des yeux injectés de sang quand le marchand reprit connaissance. Ses lèvres couvertes d'une mousse sanglante s'entrouvrirent pour laisser échapper une plainte déchirante en kothien.

— Est-ce la mort... enfin ? En vérité, ma longue agonie est terminée, car voici le roi Conan... mort à Valkia ! Je me trouve parmi les morts.

— Tu n'es pas mort, dit Conan. Tu agonises. Tu ne seras plus

torturé, j'y veillerai. Mais je ne peux t'aider davantage. Avant de mourir, dis-moi comment l'on ouvre ta cassette en fer !

— Ma cassette en fer, bredouilla Zorathus. (Le délire rendait ses paroles incohérentes.) Ce coffret fut forgé sur des feux impies... dans les montagnes flamboyantes de Khrosha... le métal qu'aucun ciseau ne peut entamer. Oh, combien de trésors ce coffret a-t-il transportés aux quatre coins du monde ! Pourtant, jamais aucun trésor ne fut aussi précieux que celui qu'il renferme en ce moment !

— Dis-moi comment l'ouvrir, le pressa Conan. À présent, il ne te sert plus à rien ; mais il peut énormément m'aider.

— Oui, tu es bien Conan, murmura le Kothien. Je t'ai vu, assis sur ton trône, dans la grande salle des audiences de Tarantia, avec ta couronne sur la tête et le sceptre dans ta main. Tu es mort ; tu es mort à Valkia. C'est pourquoi je sais que ma propre fin est proche.

— Que dit ce chien ? demanda avec impatience Valbroso qui ne comprenait pas le langage de Koth. Va-t-il enfin nous révéler comment l'on ouvre ce coffret ?

Comme si cette voix produisait une étincelle de vie dans sa poitrine frémissante, Zorathus tourna ses yeux injectés de sang vers celui qui venait de parler.

— Je ne le dirai qu'à Valbroso, haleta-t-il en zingaran. La mort est sur moi. Penche-toi vers moi, Valbroso !

Le comte obéit. Son visage basané trahissait la cupidité. Derrière lui, le capitaine Beloso à l'air morose s'approcha également.

— Appuie sur les sept crânes qui ornent le coffret, l'un après l'autre, confia Zorathus dans un souffle. Ensuite appuie sur la tête du dragon qui se tord en travers du couvercle. Enfin, presse le globe qui se trouve entre les griffes du dragon. Cela fera jouer le mécanisme secret.

— Vite, la boîte ! s'écria Valbroso en jurant.

Conan la prit et la posa sur une table. Valbroso l'écarta d'un coup d'épaulé.

— Laisse-moi l'ouvrir ! s'écria Beloso en faisant un pas en avant.

Valbroso le repoussa d'un juron, tandis que la rapacité faisait briller ses yeux noirs.

— Personne d'autre que moi ne l'ouvrira ! lança-t-il.

Conan, dont la main s'était portée instinctivement vers la poignée de son épée, lança un regard à Zorathus. Les yeux de l'homme étaient vitreux et injectés de sang ; pourtant ils étaient fixés sur Valbroso avec une intensité brûlante... n'y avait-il pas l'ombre d'un sourire torve et méchant sur les lèvres du moribond ? Le marchand avait livré son secret lorsqu'il avait su que sa mort était imminente. Conan se retourna pour observer Valbroso, intrigué par l'attitude de Zorathus.

Sur le rebord du couvercle, sept crânes étaient ciselés entre les

branches entrelacées d'arbres étranges. Un dragon incrusté se frayait un chemin sinueux parmi les arabesques. Valbroso appuya sur les crânes avec une hâte maladroite. Comme il appuyait son pouce sur la tête ciselée du dragon, il poussa un juron rauque et retira vivement sa main, la secouant avec irritation.

— Une pointe acérée parmi les ciselures, grogna-t-il. Je me suis piqué le pouce.

Il appuya sur la sphère d'or que serraient les griffes du dragon. Le couvercle se releva brusquement. Leurs yeux furent éblouis par une flamme d'or. Pour leurs esprits confondus, il sembla que le coffret contenait un feu ardent qui s'en échappait pour se répandre dans la pièce et ruisseler dans l'air en flammèches frissonnantes. Beloso poussa un cri, Valbroso en eut le souffle coupé. Conan restait interdit ; son esprit était fasciné et pris au piège par le feu ardent.

— Mitra, quel joyau !

La main de Valbroso plongea dans le coffret et en ressortit, tenant une sphère écarlate aux profondeurs palpitantes qui emplît la pièce d'une lueur sinistre. Valbroso ressembla à un cadavre. Le moribond sur la roue éclata d'un rire démentiel et cruel.

— Fou ! hurla-t-il. Le joyau est à toi ! Avec lui, je te fais don de la mort ! Ton pouce égratigné... regarde la tête du dragon, Valbroso !

Tous se retournèrent aussitôt et ouvrirent de grands yeux. Quelque chose de minuscule, brillant d'un éclat sombre, dépassait de la gueule béante et sculptée.

— La dent du dragon ! s'écria Zorathus. Trempée dans le venin du scorpion noir de Stygie ! Fou... fou d'avoir ouvert le coffret de Zorathus... de ta main nue ! La mort ! Tu es un homme mort à présent !

Et, tandis qu'une mousse sanglante apparaissait sur ses lèvres, il mourut.

Valbroso chancela en poussant un cri :

— Ah, Mitra, je brûle ! hurla-t-il. Mes veines sont parcourues par un feu liquide ! Mes articulations éclatent ! La mort ! La mort !

Il vacilla, puis tomba à terre, la tête la première. Un instant, son corps fut agité par d'horribles convulsions ; ses membres se contorsionnèrent hideusement. Puis l'homme s'immobilisa dans cette position. Ses yeux vitreux regardaient sans le voir le plafond de la salle ; ses lèvres étaient retroussées sur ses gencives noircies.

— Mort ! murmura Conan, en se baissant pour ramasser le joyau sur le sol où il avait roulé, après avoir glissé de la main raidie de Valbroso.

Il ressemblait à une mare dans laquelle frissonnent et scintillent les dernières lueurs du soleil couchant.

— Mort ! murmura Beloso, une lueur démentielle dans les yeux.

Puis il fit un mouvement.

Conan fut pris au dépourvu ; ses yeux étaient éblouis et son esprit troublé par le flamboiement de l'énorme gemme. Il comprit les intentions de Beloso lorsque quelque chose s'écrasa avec une force terrible sur son casque. Les mille feux du joyau furent éclaboussés par des flammes plus rouges encore. Sous l'impact, il tomba à genoux.

Il entendit un bruit de pas rapides, un mugissement de douleur presque bovin. Il était étourdi, mais n'avait pas perdu connaissance. Il comprit que Beloso s'était emparé de la boîte en fer et qu'il l'avait écrasée sur sa tête comme il se penchait pour prendre la gemme. Sans son bassin, il aurait eu le crâne ouvert en deux. Conan se redressa en titubant et dégaina son épée, en s'efforçant de chasser la brume qui flottait devant ses yeux. La pièce tourna devant lui, il était pris de vertiges. La porte était ouverte. Un bruit de pas précipités s'éloignait dans l'escalier en colimaçon. Sur le sol, le bourreau au torse velu agonisait, une grande blessure béante au ventre. Le Cœur d'Ahriman avait disparu.

Conan sortit en titubant de la pièce, son épée à la main ; le sang ruisselait sur son visage de dessous son casque. Il descendit les marches, comme un homme ivre, entendit un cliquetis d'épées dans la cour, des cris, puis le martèlement frénétique des sabots d'un cheval. Se précipitant vers la cour intérieure, il aperçut les hommes d'armes qui accouraient, dans la plus grande confusion, tandis que des femmes poussaient des cris suraigus. La poterne était grande ouverte ; un soldat était étendu en travers de sa pique, la tête fendue en deux. Des chevaux bridés et sellés galopaient en hennissant ; l'étalon noir de Conan se trouvait parmi eux.

— Il a perdu la raison ! gémissait une femme en se tordant les mains, allant de l'un à l'autre, l'œil hagard. Il est sorti du donjon... on aurait dit un chien enragé... il s'est mis à frapper à gauche et à droite ! Beloso est devenu fou ! Où est le seigneur Valbroso ?

— Dans quelle direction est-il parti ? rugit Conan.

Tous se retournèrent pour regarder avec de grands yeux cet étranger au visage couvert de sang, qui tenait une épée dans sa main.

— Il est parti par cette poterne ! cria une femme, en tendant son doigt vers l'est.

Puis une autre brailla :

— Quel est ce maraud ?

— Beloso a tué Valbroso ! hurla Conan, bondissant et empoignant la crinière de l'étalon, tandis que les hommes d'armes s'avançaient vers lui, encore incertains.

Un cri sauvage accueillit la nouvelle de la mort de Valbroso. Leurs réactions furent exactement celles qu'il escomptait. Au lieu de faire fermer les portes pour le capturer et l'interroger, ou de poursuivre le

meurtrier en fuite pour venger leur seigneur, ils restaient figés sur place ; puis la confusion fut totale. Ces hommes étaient des loups qui chassaient ensemble, obéissant à Valbroso... À présent, Valbroso était mort ! Ils ne craignaient plus la colère de leur seigneur, ils n'obéiraient plus à aucun maître, fût-il l'un d'entre eux. Ils redevinrent des loups !

Les épées commencèrent à s'entrechoquer dans la cour ; les femmes se mirent à hurler. Dans la confusion, personne ne fit attention à Conan qui lança son cheval au galop, franchit la poterne et s'élança au bas de la colline dans un bruit de tonnerre. La plaine immense s'étendait devant lui. Au-delà de la colline, la route suivie par les caravanes bifurquait ; une voie allait vers le sud, l'autre vers l'est. Sur celle de l'est, il aperçut un cavalier. Penché sur l'encolure de son cheval, il éperonnait durement sa monture. La plaine tanguait devant Conan. Le soleil ardent formait une brume épaisse et rouge devant ses yeux ; à chaque instant il manquait de tomber à bas de sa selle. Aussi se cramponnait-il d'une main à la crinière de son cheval flottant au vent. Le sang ruisselait sur sa cotte de mailles. Il éperonna farouchement sa monture et la poursuite débuta.

Derrière lui, une fumée épaisse commençait à monter du château sur la colline, où le corps du comte gisait, oublié et négligé, à côté de celui de son prisonnier. Le soleil se couchait ; les deux silhouettes noires sur leurs montures se découpaient sur un ciel rouge et sinistre.

L'étalon était fourbu, mais le cheval que montait Beloso l'était tout autant. Pourtant le grand animal continuait de galoper, faisant appel à d'énormes réserves de vitalité et d'énergie. Pour quelle raison le Zingaran fuyait-il devant un seul poursuivant, Conan n'essayait même pas de le deviner. Son crâne le faisait encore trop souffrir ! Peut-être une terreur irraisonnée poussait-elle Beloso à fuir... devant la folie tapie au sein de la gemme flamboyante. Le soleil avait disparu ; la route blanche n'était plus qu'un ruban indistinct dans le crépuscule spectral, se perdant dans les ténèbres pourpres loin à l'horizon.

Le cheval soufflait bruyamment. L'effort qu'on lui imposait était rude. Le paysage se modifiait ; les ténèbres s'amoncelaient autour de Conan. Les plaines nues étaient remplacées par des bosquets de chênes et d'aulnes. Des collines peu élevées apparaissaient au loin. Des étoiles commencèrent à scintiller. L'étalon soufflait de plus en plus. Il broncha à plusieurs reprises durant sa course éperdue. Puis apparut une forêt touffue qui s'étendait jusqu'aux collines à l'horizon. Entre cette forêt et lui-même, Conan aperçut la forme indistincte du fugitif. Il força de plus belle l'allure de son cheval fourbu ; il rattrapait sa proie, lentement mais inexorablement. Au-dessus du martèlement des sabots, un cri étrange monta des ténèbres. Poursuivant comme poursuivi n'y prêtèrent aucune attention.

Ils s'engouffrèrent sous les branchages qui formaient une voûte au-dessus de la route, leurs chevaux pratiquement flanc contre flanc. Un cri féroce jaillit des lèvres de Conan quand il brandit son épée ; le pâle ovale d'un visage se tourna vers lui, une épée brilla, tenue par une main entraperçue dans la pénombre. Beloso cria à son tour... À ce moment, l'étalon fourbu fit un écart, poussa un hennissement et broncha... il tomba, sabots par-dessus tête, précipitant à terre son cavalier étourdi. La tête de Conan heurta violemment une pierre. Les étoiles disparurent au sein d'une nuit encore plus profonde.

Combien de temps resta-t-il étendu sans connaissance, Conan ne le saurait jamais. Alors qu'il émergeait des brumes de l'oubli, il sentit qu'on le tirait par un bras et qu'il était traîné sur un sol rocaillieux, puis à travers d'épais fourrés. Il fut ensuite jeté à terre sans ménagement. Ce fut sans doute ce choc violent qui lui fit recouvrer entièrement ses sens.

Son casque avait disparu. Sa tête le faisait horriblement souffrir ; il avait envie de vomir. Il sentait sous ses doigts le sang séché sur ses mèches noires. Avec la vitalité d'un animal sauvage, vie et conscience déferlèrent à nouveau en lui. Il ouvrit lentement les yeux.

Une lune pleine et rouge brillait à travers les arbres ; il comprit qu'il était plus de minuit. Il était resté sans connaissance de nombreuses heures, assez longtemps pour se remettre du terrible coup que lui avait assené Beloso et de sa chute de cheval. Son esprit était plus clair qu'il ne l'avait été durant cette folle chevauchée.

Il regarda autour de lui et s'aperçut avec surprise qu'il ne gisait pas au bord de la route blanche. Il était étendu sur l'herbe, dans une petite clairière bordée par le mur sombre que formaient des troncs d'arbres et leurs branches entrelacées. Son visage et ses mains étaient égratignés et lacérés, comme s'il avait été traîné parmi des ronces. Se secouant, il regarda autour de lui avec plus d'attention. Il sursauta violemment... quelque chose était accroupi au-dessus de lui !

Au début, Conan douta de ses sens. Il crut à une vision engendrée par la fièvre. Assurément, cela ne pouvait être réel... cette créature grise, inconnue. Accroupie sur ses pattes de derrière, elle était immobile et abaissait vers lui des yeux sans âme.

Conan resta allongé, observant la créature. Il s'attendait à ce qu'elle disparaisse, telle une forme entrevue dans un rêve. Puis un frisson parcourut son épine dorsale : la lumière se fit en lui. Des souvenirs à demi oubliés remontaient lentement à la surface... ceux de terrifiantes histoires que l'on chuchotait... à propos de formes hantant ces forêts inhabitées au pied des collines, frontière naturelle entre les royaumes de Zingara et d'Argos. Des *goules*, ainsi les appelait-on, des mangeurs de chair humaine, l'engeance des ténèbres, les rejetons

d'accouplements impies d'une race disparue et oubliée avec les démons du monde d'En Bas, Quelque part, au sein de ces forêts primitives, se trouvaient les ruines d'une très ancienne cité maudite, murmurait-on. Parmi ses tombeaux rôdaient des ombres grises, ressemblant vaguement à des hommes... Conan frissonna.

Toujours allongé, il fixait du regard la tête difforme et indistincte, dressée au-dessus de lui. Lentement, il porta la main à la dague fixée à sa hanche. Le monstre lui sauta à la gorge, poussant un cri horrible qu'il répéta involontairement.

Conan leva son bras droit. Les mâchoires semblables à celles d'un chien se refermèrent, enfonçant les mailles de sa cuirasse dans sa chair durcie. Les mains déformées, bien qu'ayant encore une forme vaguement humaine, cherchaient à saisir sa gorge. Il les évita en se redressant brusquement et en roulant sur lui-même. Dans le même temps, de sa main gauche, il sortait la dague de son fourreau.

Ils roulèrent sur l'herbe en un sauvage corps à corps. Les muscles noués sous cette peau, aussi grise que celle d'un cadavre, étaient tendus et durs comme des fils métalliques ; leur force était très supérieure à celle d'un homme. Ses muscles étaient également d'acier et sa cuirasse le mettait à l'abri des crocs grinçants et des griffes qui le lacéraient... du moins assez longtemps pour lui permettre de plonger sa dague jusqu'à la garde dans le corps de la créature. L'horrible vitalité du monstre presque humain semblait inépuisable. La peau du roi frémissait au contact de sa chair molle et visqueuse. Écœuré et révolté, il donna des coups sauvages et plongea sa lame à plusieurs reprises dans le corps de la créature. Soudain le corps du monstre fut agité de soubresauts. La pointe de la dague avait transpercé son cœur. Un instant plus tard, il gisait sur le sol, sans mouvement.

Conan se releva, pris de nausées. Il resta ainsi, sa dague à la main, regardant autour de lui. Il n'avait pas perdu son sens instinctif de l'orientation, et celui-ci valait tous les compas du monde ! Mais il ignorait où il se trouvait. Il était évanoui lorsque la goule l'avait traîné jusqu'à cette clairière. Conan parcourut du regard la forêt silencieuse, sombre et pommelée par la clarté lunaire, qui se dressait autour de lui. Une sueur froide recouvrit sa peau. Il n'avait plus de cheval et il était perdu dans ces bois maudits. La créature difforme aux yeux vitreux étendue à ses pieds était la preuve muette des horreurs qui rôdaient dans la forêt. Retenant son souffle, il tendit l'oreille avec une intensité douloureuse, cherchant à déceler le moindre craquement de branchages ou un bruissement dans les herbes.

Lorsqu'il entendit un bruit, il sursauta violemment. Soudain, transperçant le silence de la nuit, retentit le hennissement d'un cheval terrifié. Son étalon ! Des panthères rôdaient dans ces bois ou... des goules qui dévoraient les animaux aussi bien que les hommes.

Il se lança à travers les fourrés, en direction du hennissement, en poussant un sifflement strident. Une rage démentielle avait remplacé sa peur. Si son cheval était tué, sa dernière chance de rejoindre Beloso et de récupérer la gemme s'évanouissait ! L'étalon poussa un nouveau hennissement de peur et de fureur ; cette fois, il parut plus proche. Un bruit de sabots retentit, frappant durement et touchant violemment... quelque chose !

Conan se retrouva soudain sur la route blanche. Il aperçut son étalon : celui-ci virevoltait et se cabrait au clair de lune. Ses oreilles étaient rejetées en arrière ; ses yeux et ses dents brillaient d'une lueur mauvaise. Il donnait des coups de sabot vers une forme indistincte. Celle-ci les évitait en se baissant et sautillait autour de lui. D'autres ombres surgirent de tous côtés et se jetèrent sur Conan. Des ombres grisâtres et furtives... une abominable odeur de charnier imprégna l'air de la nuit.

Le regard de Conan fut attiré par un reflet lumineux parmi les feuilles mortes recouvrant le sol. C'était son épée à large lame. Il l'avait lâchée en tombant de cheval et elle était restée à cet endroit. Elle brillait sous la clarté lunaire. Avec un juron, le roi s'en empara et frappa violemment à gauche et à droite. Des crocs dégouttant de bave brillèrent, des griffes cherchèrent à le saisir. Pourtant, il parvint à s'ouvrir un chemin jusqu'à son cheval, échappant aux ombres terrifiantes. Il saisit les rênes et sauta en selle. Son épée se levait et retombait, en un arc de cercle glacé sous l'astre blême. Le sang gicla quand elle ouvrit en deux des têtes difformes et découpa les corps sautillant autour de lui. Il lança son cheval au galop, se dérobant à la meute abominable. L'étalon fila sur la route dans un grondement de tonnerre. Un court instant, les répugnantes ombres grises tentèrent de le rattraper, courant de chaque côté de la route. Elles disparurent derrière Conan. Bientôt, il atteignit une crête boisée et aperçut une succession de pentes arides et nues se dessinant devant lui.

« Un fantôme surgi du passé »

Peu après le lever du soleil, Conan franchissait la frontière d'Argos. Beloso semblait avoir disparu. Le capitaine des gardes avait réussi à s'enfuir, tandis que le roi gisait sans connaissance. Ou bien il avait été victime des sinistres mangeurs de chair humaine, dans la forêt de Zingara. Conan ne disposait d'aucun indice lui permettant de conclure à cette dernière possibilité. Le fait qu'il soit resté étendu – sain et sauf – aussi longtemps semblait indiquer que les monstres s'étaient lancés à la poursuite du capitaine... en vain. Si l'homme vivait encore, Conan était certain qu'il filait sur la route, à quelque distance devant lui. Il avait l'intention de se rendre en Argos, c'était évident. Sinon il n'aurait jamais emprunté cette route menant vers l'est.

Les gardes casqués à la frontière ne posèrent aucune question au Cimmérien. Un simple mercenaire errant n'avait pas besoin de passeport ou de sauf-conduit. De surcroît, sa cuirasse sans blason indiquait clairement qu'il n'était au service d'aucun seigneur. Il fit route à travers des collines peu élevées et herbues, où murmuraient des ruisseaux. Par endroits, des bosquets de chênes tachaient le paysage d'ombre et de lumière. Il suivit la longue route qui montait et descendait devant lui, tandis que vallons et pentes douces s'étendaient jusqu'à l'horizon azuré. Ancienne, très ancienne était cette route allant du Poitain jusqu'à la mer.

Argos était en paix ; de lourds chariots tirés par des bœufs avançaient sur la route dans un bruit sourd ; des hommes aux bras nus, bruns et musclés, travaillaient dans les vergers et les champs. Des vieillards assis sur des bancs, devant des tavernes ombragées par les branches de grands chênes, adressaient des saluts amicaux au voyageur.

Conan chercha à savoir si l'on avait vu Beloso. Il questionna les hommes qui travaillaient dans les champs, les vieillards loquaces dans les auberges où il étancha sa soif avec de grandes outres de cuir contenant l'*ale* mousseuse, les marchands à l'œil vif, vêtus de soie, qu'il croisa en cours de route.

Les récits étaient contradictoires ; pourtant Conan apprit qu'un Zingaran au corps mince et nerveux, avec les moustaches et les yeux noirs à la lueur cruelle des gens de l'ouest, galopait sur la route,

quelque part devant lui. Apparemment il se dirigeait vers Messantia. C'était une destination logique : tous les ports maritimes d'Argos étaient cosmopolites, en contraste frappant avec les provinces de l'intérieur. Messantia était une ville où l'on parlait toutes les langues du monde. Des navires de toutes les nations venaient jeter l'ancre dans son port ; réfugiés et fugitifs de nombreux pays y trouvaient asile. Les lois étaient tolérantes, car Messantia vivait du commerce maritime. Ses habitants trouvaient plus profitable de ne pas demander d'où venaient certaines marchandises que leur proposaient les marins. Messantia était le centre d'un important négoce légal ; mais contrebandiers et boucaniers y jouaient également un rôle non négligeable. Tout cela, Conan le savait fort bien. Dans un passé déjà lointain, lorsqu'il était un pirate de Baracha, n'était-il pas entré de nuit dans le port de Messantia pour y décharger d'étranges cargaisons ? La plupart des pirates des îles Baracha – de petites îles au large de la côte sud-ouest de Zingara – étaient des marins d'Argos. Aussi longtemps qu'ils limiteraient leurs activités aux navires des autres nations, les autorités d'Argos ne se montreraient pas trop sévères dans leur interprétation des lois maritimes !

Conan n'avait pas limité ses activités aux seuls pirates de Baracha. Il avait également partagé la vie des boucaniers zingarans et même fait partie des cruels corsaires noirs qui surgissaient du sud lointain pour fondre sur les côtes nordiques et les mettre à feu et à sang. On l'avait mis hors la loi. Si quelqu'un le reconnaissait dans n'importe lequel des ports d'Argos, cela lui coûterait sa tête. Sans la moindre hésitation, il continua sa route vers Messantia, s'arrêtant le jour ou la nuit pour laisser paître son cheval et pour prendre quelques heures de repos.

Il pénétra dans la ville sans être inquiété et se fondit dans la foule qui entraînait et sortait continuellement de ce grand centre commercial. Aucune muraille n'entourait Messantia. La mer et les navires gardaient la grande cité marchande du sud.

Le soir tombait. Conan avançait sans hâte à travers les rues descendant vers le port. Il apercevait les quais, les mâts et les voiles des navires. Il respirait l'odeur de l'eau salée pour la première fois depuis de nombreuses années, entendait le bruissement des cordages et le craquement des vergues sous la brise soufflant de la mer aux vagues frangées d'écume. À nouveau l'envie de s'embarquer pour de lointains voyages monta en lui.

Il n'alla pas jusqu'aux quais. Tirant sur les rênes, il dirigea son cheval vers une large rue où l'on accédait par une volée de marches de pierre, larges et usées. Dans cette avenue, les demeures vastes et blanches dominaient les quais et le port en contrebas. Ici vivaient ceux

qui s'étaient enrichis grâce à la mer... quelques vieux capitaines qui avaient trouvé des trésors dans des îles lointaines, de nombreux négociants et marchands qui n'avaient jamais posé le pied sur un pont de navire, ni connu le grondement de la tempête ou les clameurs sauvages d'un abordage.

Conan guida son cheval vers une porte ouvragée d'or et entra dans une cour où murmurait une fontaine. Des pigeons voletaient du toit vers les dalles de marbre. Un page en culottes et pourpoint de soie déchirés s'avança vers lui, d'un air interrogateur. Les marchands de Messantia faisaient des affaires avec de nombreux personnages fort étranges et très pittoresques ; la plupart apportaient avec eux l'odeur des embruns et du vent du large. Il était étrange qu'un simple mercenaire pût entrer aussi librement dans la cour d'un riche marchand.

— Le marchand Publio demeure bien ici ?

C'était plus une constatation qu'une question.

Quelque chose dans le timbre de la voix de l'étranger amena le page à ôter sa toque ornée d'une plume, tandis qu'il saluait et répondait :

— En effet, il demeure ici, capitaine.

Conan mit pied à terre. Le page appela un serviteur qui arriva en courant pour prendre les rênes de l'étalon.

— Ton maître est-il là ?

Conan, retirant ses gantelets, donna de petits coups sur son manteau et sa cuirasse pour en faire tomber la poussière de la route.

— Oui, capitaine. Qui dois-je annoncer ?

— Je m'annoncerai moi-même, grogna Conan. Je connais le chemin. Inutile de m'accompagner.

Obéissant à ce conseil péremptoire, le page resta dans la cour. Il regarda Conan monter une courte volée de marches en marbre et se demanda quelles relations pouvait bien avoir son maître avec ce soldat au corps de géant qui ressemblait fort à un barbare des pays nordiques.

Des domestiques s'interrompirent dans leurs tâches et restèrent bouche bée quand Conan traversa une terrasse immense et fraîche qui surplombait la cour intérieure. Il pénétra dans un large couloir dans lequel s'engouffrait la brise marine. Ayant parcouru la moitié du couloir, il entendit le crissement d'une plume sur du parchemin, et entra dans une pièce spacieuse dont les fenêtres, nombreuses et larges, donnaient sur le port.

Publio était installé à un bureau en bois de teck marqueté et écrivait sur un parchemin luxueux avec une plume en or. C'était un homme de petite taille, avec une grosse tête, des yeux noirs et vifs. Sa robe bleue était de soie moirée, la plus fine qu'on pût trouver à

Messantia, bordée de fils d'or ; de son cou blanc de taureau pendait une lourde chaîne en or.

À l'entrée du Cimmérien, le marchand leva les yeux avec un geste d'ennui. Il s'immobilisa au milieu de son geste. Rendu muet par la surprise, bouche bée... il regardait Conan comme s'il avait devant lui quelque fantôme surgi du passé. L'incrédulité et la peur brillèrent au fond de ses yeux écarquillés.

— Eh bien, fit Conan, pas de parole de bienvenue, Publio ?

Publio passa sa langue sur ses lèvres.

— Conan ! chuchota-t-il avec incrédulité. Mitra ! Conan ! *Amra* !

— C'est bien moi ! (Le Cimmérien dégrafa son manteau et le jeta avec ses gantelets sur le bureau.) Alors, camarade ! s'exclama-t-il avec irritation, tu pourrais au moins m'offrir une coupe de vin ! Ma gorge est toute desséchée par la poussière de la route.

— Ah oui, du vin ! répéta machinalement Publio.

Instinctivement, sa main se tendit vers un gong. Il la retira comme s'il touchait des charbons ardents et frissonna.

Tandis que Conan l'observait, une lueur d'amusement féroce dans les yeux, le marchand se leva et alla rapidement fermer la porte. Il sortit sa tête par l'entrebâillement pour s'assurer qu'aucun esclave ne se trouvait dans le couloir. De retour, il prit sur une table voisine un vase d'or contenant du vin. Il allait remplir un gobelet finement ciselé lorsque Conan le lui arracha des mains. Le soulevant vers sa bouche, il but longuement... avec délices !

— Oui, c'est bien Conan. Aucun doute sur ce point ! murmura Publio. Es-tu devenu fou ?

— Par Crom, Publio, dit Conan (il abaissa le vase, mais le garda entre ses mains), ce quartier est très différent de celui où tu vivais autrefois. Seul un marchand argosséen pouvait faire fortune avec une échoppe crasseuse, empestant le poisson pourri et le vin bon marché !

— Ces temps sont révolus... et oubliés, murmura Publio. (Il ramena sur lui les pans de sa robe avec un léger frisson involontaire.) J'ai rejeté ce passé, tel un manteau usé.

— En tout cas, rétorqua Conan, *moi*, tu ne me rejetteras pas comme un vieux manteau. Je ne te demanderai pas grand-chose, mais c'est très important pour moi. Tu ne peux rien me refuser. Nous avons trop souvent fait des affaires ensemble... autrefois ! Serais-je assez sot pour ne pas me rendre compte que cette splendide demeure a été bâtie avec ma sueur et mon sang ? Combien de marchandises, déchargées de mes galères, sont-elles passées par ton échoppe ?

— Tous les marchands de Messantia ont commercé avec les écumeurs des mers, une fois ou l'autre dans leur vie, murmura Publio avec nervosité.

— Oui, mais pas avec les corsaires noirs, répondit sévèrement

Conan.

— Pour l'amour de Mitra, tais-toi ! s'exclama Publio.

La sueur perla à son front. Ses doigts tiraient sur le rebord ouvragé d'or de sa robe.

— Allons, j'évoquais seulement quelques souvenirs, répondit Conan. Pourquoi cet air effrayé ? Tu as pris d'énormes risques autrefois. Tu t'es battu pour survivre... et pour faire fortune dans ta petite échoppe pouilleuse près des quais. Tu t'entendais comme larron en foire avec tous les boucaniers, contrebandiers et pirates infestant les mers entre ce port et les îles Baracha. La prospérité t'aurait-elle amolli ?

— Je suis un homme respecté... commença Publio.

— Ce qui signifie que tu es riche à en crever, le railla Conan. Quel est le secret de ta réussite ? Pourquoi as-tu fait fortune... beaucoup plus vite que tes concurrents ? As-tu fait d'excellentes affaires en vendant de l'ivoire, des plumes d'autruche, du cuivre, des peaux, des perles et des parures en or finement ciselé... et bien d'autres choses venant de la côte de Kush ? Où les as-tu achetées à si bas prix ? Pour avoir les mêmes marchandises, les autres marchands payaient leur poids en argent aux Stygiens ! Je vais te le dire, au cas où tu l'aurais oublié : c'est à moi que tu les as achetées, à un prix dérisoire, très en dessous de leur valeur réelle ! C'était le butin que nous avions amassé, moi et les corsaires noirs... en ce temps-là, nous étions la hantise des tribus de la Côte Noire. Quant aux bateaux stygiens...

— Au nom de Mitra, arrête ! supplia Publio. Je n'ai pas oublié. Dis-moi... que fais-tu ici ? Je suis le seul homme dans tout Argos à savoir que le roi d'Aquilonie n'est autre que Conan le boucanier... de sinistre mémoire ! Pourtant, la nouvelle de la chute de l'Aquilonie et de la mort de son roi était arrivée jusqu'ici.

— Mes ennemis m'ont tué une centaine de fois... si l'on en croit les rumeurs, grogna Conan. Tu vois : je suis assis dans cette pièce et je bois du vin de Kyros.

Il joignit le geste à la parole. Il reposa le vase presque vide et dit :

— Je te demanderai un petit service, Publio. Rien de compliqué ! Tu es au courant de tout ce qui se passe à Messantia, n'est-ce pas ? Je voudrais savoir si un Zingaran du nom de Beloso – ou quel que soit son nom d'emprunt – est arrivé dans cette ville. Il est grand, mince et brun, comme tous ceux de sa race. Il va probablement essayer de vendre une gemme très rare.

Publio secoua la tête.

— Je n'ai pas entendu parler d'un tel homme. Des milliers de gens vont et viennent dans Messantia. S'il est ici, mes agents le découvriront.

— Bien. Qu'ils se mettent à sa recherche. En attendant, ordonne

que l'on s'occupe de mon cheval et que l'on me serve à manger dans cette pièce.

Publio acquiesça avec volubilité. Conan but le restant de vin, jeta négligemment le vase dans un coin et alla à grands pas jusqu'à la fenêtre la plus proche, gonflant involontairement sa poitrine en inspirant avec joie l'air salé. Il contempla à ses pieds les rues sinueuses du port. Puis il parcourut d'un regard appréciateur les navires ancrés dans le port. Relevant la tête, il regarda au-delà de la baie, vers les vapeurs bleutées du large où la mer se confondait avec le ciel. Ses souvenirs le transportèrent vers l'horizon, vers les mers dorées du sud et des soleils flamboyants, où les lois n'existaient pas, où la vie était libre et ardente. Une odeur d'épice ou de palmier flottant dans l'air suscita en lui la vision de rivages inconnus où poussaient des mangliers et où battaient des tambours, celle de navires soudés dans la bataille et de ses ponts ruisselant de sang, au milieu de la fumée, des flammes et de la clameur du carnage... Perdu dans ses pensées, il se rendit à peine compte que Publio sortait furtivement de la pièce.

Retroussant sa robe pour aller plus vite, le marchand se hâtait le long des couloirs. Il arriva dans une pièce où un homme de grande taille, au corps décharné, une cicatrice à la tempe, écrivait sur un parchemin. Il se dégageait de cet homme quelque chose qui faisait paraître incongrue son occupation de clerc. Publio s'adressa à lui brusquement :

— Conan est revenu !

— Conan ? (L'homme au visage émacié sursauta et la plume d'oie tomba de ses doigts.) Le corsaire ?

— Lui-même !

L'homme était livide.

— A-t-il perdu la tête ? Si on le trouve ici, nous sommes perdus ! Ils pendront l'homme qui a donné asile ou commercé avec un corsaire, aussi vite qu'ils pendront le corsaire lui-même ! Et si le gouverneur apprenait nos relations passées avec lui ?

— Il ne saura jamais rien, répondit Publio d'une voix dure. Dis à tes hommes de se rendre sur les marchés et dans les bouges du port ; qu'ils demandent si un certain Beloso, un Zingaran, se trouve à Messantia. Conan prétend qu'il possède une gemme, qu'il cherchera à vendre. Si c'est le cas, les bijoutiers de la ville devraient être au courant. Voici une autre tâche pour toi : trouve une douzaine de gaillards prêts à tout, en qui l'on puisse avoir confiance... capables de tuer un homme et de tenir ensuite leur langue. Tu m'as compris ?

— Parfaitement.

L'autre hocha lentement la tête, d'un air sombre.

— Je n'ai pas volé, triché et menti... pour qu'un fantôme surgisse de mon passé vienne ruiner tous mes efforts... alors que je suis riche et

respecté ! murmura Publio.

Ses traits exprimaient une noirceur surnoise qui aurait fort surpris les nobles et les riches dames, clients habituels de ses nombreuses boutiques où ils achetaient soies et perles ! Pourtant, lorsqu'il revint auprès de Conan, portant lui-même un plateau chargé de fruits et de viandes, son visage était placide et il sourit à son hôte qu'il aurait volontiers expédié en Enfer !

Conan se tenait toujours à la fenêtre. Il contemplait le port rempli de galions, de dromons, de galères et de galiotes aux voiles pourpre, incarnat, rose et vermillon.

— J'aperçois là-bas une galère stygienne, à moins que je ne sois aveugle, fit-il remarquer.

Il désigna du doigt un navire sombre, à la coque longue, mince et basse. Le bateau était ancré à quelque distance des autres, devant la plage sablonneuse qui s'incurvait vers le cap lointain.

— La paix régnerait-elle entre la Stygie et Argos ?

— La situation est la même qu'autrefois, répondit Publio. (Il posa le plateau sur la table avec un soupir de soulagement, car celui-ci était lourdement chargé. Il connaissait son hôte de longue date !) Les ports stygiens sont temporairement ouverts à nos navires, comme les nôtres aux leurs. Puisse aucun de mes navires ne rencontrer leurs maudites galères en pleine mer ! Celle-ci s'est glissée dans la baie la nuit dernière. J'ignore ce que ses patrons viennent faire ici. Jusqu'à présent, ils n'ont rien acheté ni vendu. Je me méfie de ces démons à la peau foncée. C'est dans leur sinistre pays qu'est née la perfidie.

— Je les ai fait hurler de terreur, fit Conan négligemment, en se détournant de la fenêtre. À bord de ma galère, en compagnie des corsaires noirs, je me suis faulxé de nuit jusqu'aux bastions des forts baignés par la mer de Khemi aux murailles noires, j'ai brûlé les galions qui y étaient ancrés. À propos de perfidie, mon hôte, si tu goûtais à ces viandes et buvais un peu de ce vin, simplement pour me prouver que ton cœur est du bon côté !

Publio s'exécuta avec un tel empressement que les soupçons de Conan furent apaisés. Sans plus d'hésitation, il s'assit et se mit à dévorer la nourriture, mangeant comme quatre !

Pendant ce temps, des hommes se rendaient sur les marchés et sur les quais, cherchant un Zingaran qui avait un joyau à vendre ou qui voulait s'embarquer sur un navire en partance vers des ports étrangers. Un homme de grande taille, au corps décharné, avec une cicatrice à la tempe, était assis, les coudes posés sur une table maculée de vin, dans une cave malpropre, éclairée par une lanterne de cuivre accrochée à une poutre noircie par la fumée. Il s'entretenait avec dix franches canailles prêtes à tout. Leurs mines sinistres et leurs vêtements en haillons indiquaient clairement leur profession.

Les premières étoiles apparurent dans le ciel et brillèrent au-dessus d'étranges cavaliers. Ceux-ci éperonnaient leurs montures sur la route blanche conduisant à Messantia. Ils venaient de l'ouest. Ils étaient quatre... des hommes de grande taille, au corps décharné. Ils étaient vêtus de robes noires à capuchon et n'échangeaient aucune parole. Ils forçaient impitoyablement leurs coursiers, les menant à un train d'enfer. Les chevaux étaient aussi efflanqués que leurs cavaliers. Ils ruisselaient de sueur et étaient harassés comme après une longue route... comme s'ils venaient de très loin.

La main noire de Set !

Conan se réveilla instantanément. Il se dressa d'un bond de félin et dégaina son épée. L'homme qui avait effleuré son épaule n'eut même pas le temps de retirer sa main !

— Quelle nouvelle, Publio ? demanda Conan en reconnaissant son hôte.

La lampe en or répandait une douce lumière sur les tapisseries épaisses et les riches couvertures du divan où il s'était endormi.

Publio, se remettant de sa peur, après le réveil si brutal de son hôte, répondit :

— Mes agents ont retrouvé le Zingaran. Il est arrivé hier, à l'aube. Il y a quelques heures, il a essayé de vendre une très grosse gemme, à l'apparence étrange. Le marchand shémite n'a rien voulu savoir. Il est devenu blême sous sa barbe noire, dit-on, en voyant le joyau. Il a fermé aussitôt sa boutique et s'est enfui, comme s'il venait de contempler un objet maudit.

— C'est certainement Beloso, murmura Conan. (Il sentait le sang battre à ses tempes.) Où est-il à présent ?

Sa voix vibrait d'impatience.

— Il dort dans la maison de Servio.

— Je me souviens de ce bouge infect, grogna Conan. Je ferais mieux de me dépêcher. L'un de ces voleurs du port pourrait bien lui couper la gorge et s'emparer de la gemme !

Il prit son manteau, le jeta sur ses épaules et mit le casque que lui avait procuré Publio.

— Fais seller mon cheval. Qu'on l'amène dans la cour, dit-il. Je reviendrai peut-être en toute hâte. Je n'oublierai pas ce que tu as fait cette nuit, Publio.

Un peu plus tard, Publio, posté près d'une poterne, regardait la haute silhouette du roi s'éloigner dans la rue ténébreuse.

— Adieu, corsaire, murmura le marchand. Ce joyau doit avoir une très grande valeur... pour qu'un homme, récemment dépossédé de son royaume, le recherche avec une telle ardeur ! J'ai oublié de dire à ces ruffians de s'en emparer, une fois leur besogne terminée. Non, tout compte fait... les choses auraient pu mal tourner ! Il faut qu'Argos oublie Amra et que la poussière du passé recouvre mes relations avec

lui. Conan cessera d'être un danger pour moi... dans la ruelle jouxtant la maison de Servio !

La maison de Servio, un bouge malpropre et mal famé, se trouvait à proximité des quais, face au port. C'était une bâtisse massive, faite de pierres et de baux de navires. Une ruelle longue et étroite, montant du port, serpentait le long de la construction. Conan s'engagea dans la ruelle. Comme il s'approchait de la maison, il eut la sensation désagréable d'être épié. Il scruta les ombres des bâtiments sordides. Il ne vit rien. Il entendit même le léger crissement du tissu ou du cuir contre la peau. Cela n'avait rien d'extraordinaire. Voleurs et mendiants rôdaient dans ces ruelles toute la nuit. Ils ne s'en prendraient certainement pas à lui, après avoir détaillé son corps puissamment musclé et son équipement.

Soudain une porte s'ouvrit dans le mur devant lui. Il se glissa rapidement vers les ombres d'une voûte. Une silhouette apparut sur le seuil. Elle s'avança dans la ruelle, sans bruit, tel un félin dans la jungle. Pourtant, elle marchait d'une allure dégagée. La clarté stellaire filtrait dans la rue et le profil de l'homme se découpa fugitivement quand il passa devant la porte cochère où se dissimulait Conan. C'était un Stygien. On ne pouvait se méprendre sur ses origines : son crâne rasé et son nez aquilin étaient visibles à la lueur des étoiles. Un manteau était jeté sur ses larges épaules. Il s'éloigna, se dirigeant vers la plage. Il portait certainement une lanterne sous son manteau, car Conan aperçut un reflet lumineux tandis que l'homme sortait de son champ de vision.

Le Cimmérien oublia l'étranger. Il venait de remarquer que la porte était toujours ouverte. Il avait prévu d'entrer par la porte principale et aurait obligé Servio à lui indiquer la chambre où dormait le Zingaran. S'il pouvait s'introduire dans la maison sans être remarqué, ce serait encore mieux.

Il courut jusqu'à la porte. Sa main se posa sur la serrure et il retint de justesse un grognement. Ses doigts exercés – depuis l'époque lointaine où il fréquentait les voleurs de Zamora – venaient de lui apprendre qu'elle avait été forcée. Apparemment, une formidable poussée avait été exercée de l'extérieur. Le verrou en fer était tordu et plié ; les crampons arrachés des montants. Conan était stupéfait : ce travail avait été nécessairement bruyant. Personne n'avait été réveillé ? Et cela avait été fait cette nuit même. Un verrou cassé – si l'on s'en apercevait, bien sûr ! – aurait aussitôt été changé... avec tous les voleurs et les coupe-jarrets rôdant à proximité de la maison de Servio !

Conan entra furtivement, son poignard à la main. Comment allait-il trouver la chambre du Zingaran ? S'avançant à tâtons dans

l'obscurité la plus complète, il se figea soudain sur place. Il sentait la mort dans cette pièce, comme une bête sauvage la sent. Ce n'était pas une menace tapie dans les ténèbres, mais une créature morte que l'on venait de tuer. Son pied toucha quelque chose de massif et de mou... il le retira aussitôt. Saisi d'une brusque prémonition, il chercha le long du mur et trouva la tablette où était posée la lampe en cuivre. À côté d'elle, il sentit le silex, le briquet et l'amadou. Un instant plus tard, une flamme incertaine et tremblante montait de la lampe. Il regarda avec attention autour de lui.

Un lit poussé contre le mur de pierre nue, une table et un banc complétaient l'ameublement de la chambre crasseuse. Une porte intérieure était fermée et verrouillée. Sur le sol malpropre en terre battue gisait Beloso. Il était étendu sur le dos. Sa tête était rejetée en arrière entre ses épaules. Il semblait fixer de ses yeux vitreux et écarquillés les poutres couvertes de suie du plafond envahi par les toiles d'araignée. Ses lèvres étaient retroussées, découvrant ses dents, en un rictus de souffrance. Son épée gisait à son côté, dans son fourreau. Sa chemise était déchirée. Sur sa poitrine brune et musclée, il y avait l'empreinte d'une main noire. Le pouce et les quatre doigts étaient parfaitement distincts.

Conan regarda fixement l'empreinte. Il sentit se hérissier les courts poils de sa nuque.

— Crom ! murmura-t-il. La main noire de Set !

Il avait déjà vu cette marque autrefois... la marque mortelle des sombres prêtres de Set, ce sinistre culte tout-puissant dans le mystérieux royaume de Stygie. Brusquement, il se souvint de l'étrange reflet lumineux entrevu sous le manteau du Stygien... de l'inconnu qui était sorti de cette pièce.

— Le Cœur, par Crom ! murmura-t-il. Il le cachait sous son manteau. Il l'a volé. Après avoir enfoncé cette porte par un moyen magique, il a tué Beloso. C'était un prêtre de Set.

Un rapide examen des lieux confirma ses soupçons, du moins une partie. Le joyau ne se trouvait pas dans les poches du Zingaran, ni dans la chambre. Conan s'agita, en proie à un malaise grandissant. Beloso n'avait pas été assassiné par hasard ; tout cela faisait partie d'un plan. Il était convaincu que la mystérieuse galère stygienne était entrée dans le port de Messantia dans un but bien précis. Les prêtres de Set avaient appris que le Cœur s'y trouvait. Ils savaient qu'il avait été volé et emporté vers le sud. Cela semblait incroyable... aussi fantastique que la nécromancie permettant de tuer un homme armé par le seul contact d'une main aux doigts ouverts et nus !

Il entendit un bruit de pas furtifs et virevolta, tel un grand chat. Dans un même mouvement, il éteignit la lampe et dégaina son épée. Ses oreilles lui apprirent que des hommes se dissimulaient au-dehors,

dans les ténèbres, et qu'ils s'avançaient vers le seuil de la porte. Ses yeux s'accoutumant à la soudaine obscurité, il distingua des silhouettes, encore imprécises. Elles formaient un cercle près de l'entrée. Il ne pouvait deviner de qui il s'agissait. Comme toujours, il prit l'initiative. Il s'élança hors de la pièce et surgit sur le pas de la porte, sans attendre qu'on l'attaque.

Cette réaction inattendue prit les inconnus au dépourvu. Il sentit et entendit des hommes s'approcher. Il vit une silhouette indistincte et masquée se dresser devant lui, sous la clarté stellaire. Son épée s'enfonça jusqu'à la garde dans un corps. L'instant d'après, il courait dans la ruelle. Ses assaillants, pensant et réagissant moins vite que lui, n'avaient pas eu le temps de l'en empêcher !

Tandis qu'il courait, il entendit devant lui le léger crissement de rames sur leurs tolets. Il oublia ses agresseurs dans la ruelle. Un bateau appareillait et s'apprêtait à sortir de la baie ! Grinçant des dents, il accéléra son allure. Alors qu'il se dirigeait vers la plage, il entendit le frottement et le craquement des cordages, le grincement de la mâture sous le vent.

D'épais nuages venant de la mer tourbillonnaient et cachaient les étoiles. Dans l'obscurité la plus complète, Conan arriva sur la plage. Il scruta les ténèbres. Il aperçut une masse se déplaçant sur l'eau sombre et agitée... une forme longue, basse et noire. Elle s'éloignait et prenait de la vitesse. Le bruit cadencé de longues rames plongeant dans l'eau parvint jusqu'à ses oreilles. Il serra les poings, en proie à une rage impuissante. C'était la galère stygienne. Elle se dirigeait vers le large, emportant le joyau. Sans lui, il ne pourrait jamais reconquérir le trône d'Aquilonie !

Poussant un juron sauvage, il s'avança vers les vagues qui s'échouaient sur le sable. Il porta la main à son haubert pour l'ôter. Il allait suivre à la nage le navire qui sortait rapidement de la baie. Le crissement d'un éperon dans le sable le fit se retourner. Il avait oublié ses poursuivants.

Des formes noires se jetèrent sur lui, dans un bruit de course précipitée. Le premier de ses assaillants tomba sous l'épée meurtrière du Cimmérien. Cela n'arrêta pas les autres. Les lames luisaient faiblement autour de lui dans l'obscurité... elles jetèrent des étincelles en heurtant sa cuirasse. Du sang et des entrailles se répandirent sur sa main. Quelqu'un poussa un hurlement comme il portait un coup terrible vers le haut, étripant son adversaire. Une voix rauque incita à l'attaque ; elle parut familière à Conan. Il s'élança parmi les formes qui tentaient de le transpercer et de le mettre en pièces, cherchant celui qui avait parlé. Le vent chassa les nuages et la lune brilla momentanément. Cette clarté fugitive lui montra un homme de grande taille, au corps décharné. Une grande cicatrice livide marquait sa

tempe. L'épée de Conan s'abattit et ouvrit son crâne en deux, tel un melon mûr.

Une hache balancée au hasard dans l'obscurité s'écrasa sur le bassinet du roi. Des étincelles de feu dansèrent devant ses yeux. Il tituba, porta une botte. Il sentit son épée s'enfoncer profondément et entendit un cri d'agonie. Il trébucha sur un cadavre ; puis une canne plombée fit tomber de sa tête le casque bosselé. Une seconde plus tard, la canne s'abattait sur son crâne sans protection.

Le roi d'Aquilonie s'écroula sur le sable humide. Au-dessus de lui, des silhouettes haletaient dans les ténèbres.

— Tranchons-lui la tête, murmura l'une des silhouettes.

— Il est mort, grogna une autre. Il a le crâne brisé. Aidez-moi à panser mes blessures, sinon je vais perdre tout mon sang. La marée l'emportera vers le large.

— Déshabillons-le, proposa une troisième silhouette. Sa cuirasse nous rapportera quelques pièces d'argent. Tiberio est mort. Dépêchons-nous. J'entends des marins chanter. Ils dévident leurs filets près du rivage. Il faut partir.

Une activité frénétique régna au sein des ténèbres. Puis les silhouettes quittèrent la plage rapidement ; le bruit de leurs pas s'éloigna. Le chant rauque des pêcheurs monta dans le silence.

Publio arpentait nerveusement sa chambre. Il passait et repassait devant une fenêtre donnant sur la baie obscure. Soudain, il se retourna en sursautant. À sa connaissance, la porte était verrouillée de l'intérieur. À présent, elle était grande ouverte. Quatre hommes entrèrent à la file dans la pièce. Leur vue lui donna la chair de poule. Publio avait vu bien des choses étranges au cours de sa vie, mais c'était la première fois qu'il voyait des hommes comme ceux-là. Ils étaient grands et décharnés, vêtus de robes noires. Leurs visages, cachés par des capuchons, formaient des ovales jaunâtres. Il ne voyait pas leurs traits et, pour une raison inexplicable, il s'en réjouit ! Chacun d'eux portait un long bâton étrangement moiré.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il. (Sa voix lui sembla cassée et sourde.) Que voulez-vous ?

— Où est Conan, celui qui était roi d'Aquilonie ? demanda le plus grand des quatre.

Sa voix monotone et sans passion fit frissonner Publio. Elle avait les accents sourds d'une cloche d'un des innombrables temples de Khitaï.

— Je ne comprends pas ce que vous me demandez, balbutia le marchand. (L'aspect sinistre de ces visiteurs avait eu raison de son aplomb habituel.) Je ne connais pas cet homme.

— Il est venu ici, répliqua l'autre sur le même ton. Son cheval attend dans la cour. Dis-nous où il se trouve. Il vaudrait mieux pour

toi que tu parles !

— Gebal ! lança Publio d'une voix de fausset. (Il recula et se blottit dans un coin.) *Gebal !*

Les quatre hommes de Khitaï l'observaient sans émotion, le visage inexpressif.

— Si tu appelles ton esclave, il mourra, l'avertit l'un d'eux.

Cela ne servit qu'à terrifier davantage encore Publio.

— Gebal ! hurla-t-il. Où es-tu, maudit ? Des voleurs assassinent ton maître !

Un bruit de pas précipités retentit dans le couloir. Gebal fit irruption dans la pièce. C'était un Shémite de taille moyenne, bien découplé, puissamment musclé. Sa barbe bleu-noir aux boucles épaisses était hérissée. Il tenait à la main une épée courte en forme de feuille.

Il posa sur les quatre intrus un regard étonné et stupide. Il n'arrivait pas à s'expliquer leur présence dans cette pièce. Il se souvenait vaguement s'être endormi dans l'escalier – c'était la première fois qu'il s'endormait ainsi – alors qu'il montait la garde. Ils étaient nécessairement passés par là ! Son maître poussait des cris stridents, avec une note d'hystérie dans la voix. Aussi le Shémite chargea-t-il les étrangers, tel un taureau. Il ramena en arrière son bras musclé pour porter une botte redoutable qui les éventrerait. Mais il ne porta jamais cette botte !

Un bras sortit d'une manche noire et se tendit, avançant vers l'esclave le long bâton. L'extrémité du bâton toucha la poitrine musclée du Shémite et se retira aussitôt. Un instant, Publio crut voir un serpent qui frappe et mord, tant l'attaque fut foudroyante.

La charge impétueuse de Gebal fut stoppée net, comme s'il avait rencontré un obstacle tangible. Sa tête de taureau s'inclina sur sa poitrine, l'épée glissa de ses doigts. Il *fondit* lentement vers le sol... tous ses os semblaient s'être soudainement liquéfiés ! Publio fut pris de nausées.

— Ne crie plus, surtout ! lui conseilla le plus grand des étrangers. Tes serviteurs dorment profondément. Si tu les réveilles, ils mourront... et toi avec eux ! Où est Conan ?

— Il est allé chez Servio, près des quais. Il cherchait Beloso, le Zingaran, haleta Publio.

Désormais, sa résistance était brisée. Le marchand n'était pas un lâche, mais ces visiteurs à l'aspect surnaturel changeaient littéralement sa moelle en eau ! Il sursauta en entendant des pas rapides dans l'escalier au-dehors. Le bruit semblait étonnamment fort dans ce silence sinistre.

— Ton serviteur ? demanda l'un des hommes de Khitaï.

Publio secoua la tête sans répondre. Sa langue était collée à son

palais, il était incapable de parler.

L'un des inconnus prit une couverture de soie sur un divan et recouvrit le cadavre. Puis ils se cachèrent derrière les tentures. Avant de disparaître, le plus grand des quatre murmura :

— Parle a cet homme et renvoie-le rapidement. Si tu nous trahis, aucun de vous deux ne vivra assez longtemps pour arriver jusqu'à cette porte. Pas de signes, surtout, pour le prévenir que tu n'es pas seul !

Levant son bâton d'une manière suggestive, l'homme à la peau jaunâtre disparut derrière la tapisserie.

Publio frissonna et refréna une envie de vomir. C'était sans doute une illusion, due à la pénombre qui régnait dans la pièce. Pourtant, il avait eu l'impression qu'à certains moments, ces bâtons avaient légèrement remué... d'eux-mêmes... comme s'ils étaient animés d'une vie propre !

Il réussit à se contrôler, au prix de violents efforts. Son apparence était posée et tranquille lorsque le ruffian en haillons fit irruption dans la chambre.

— Nous avons agi selon vos ordres, seigneur ! s'écria l'homme. Le barbare est mort... il gît sur la plage, au bord de l'eau.

Publio perçut un mouvement dans son dos, derrière la tapisserie. Il crut mourir de frayeur. L'homme poursuivit son récit, sans remarquer son air décomposé.

— Votre secrétaire, Tiberio, est mort. Le barbare l'a tué, lui et quatre de mes compagnons. Nous avons emporté leurs corps. Le barbare n'avait sur lui aucun objet de valeur, à l'exception de quelques pièces en argent. Avez-vous d'autres ordres a nous donner ?

— Non ! Aucun ! lança Publio. (Son teint était blême.) Va-t'en !

Le ruffian salua et sortit sans demander son reste. Il se fit la réflexion que Publio était un homme facilement impressionnable, fort averse de paroles !

Les quatre étrangers sortirent de derrière la tapisserie.

— De qui parlait-il ? demanda le plus grand.

— D'un étranger... un vagabond qui m'avait offensé, haleta Publio.

— Tu mens, poursuivit calmement l'homme de Khitaï. Il parlait du roi d'Aquilonie. Je le lis sur ton visage. Assieds-toi sur cette couche, ne fais aucun mouvement et ne dis rien. Je reste auprès de toi, mes trois compagnons iront sur la plage... chercher le corps.

Publio resta assis sur la couche, glacé de terreur ; la silhouette impénétrable l'observait en silence. Lorsque les trois autres étrangers firent leur réapparition dans la pièce, entrant à la file, ils apprirent à leur chef que le corps de Conan ne se trouvait plus sur la plage. Publio ne sut s'il devait s'en réjouir ou s'en attrister.

— Nous avons trouvé l'endroit où ils se sont battus, dirent-ils. Il y

avait du sang sur le sable. Quant au roi, il a disparu.

Le quatrième homme traçait des signes imaginaires sur le tapis à l'aide de son bâton qui luisait faiblement à la lumière de la lampe.

— N'avez-vous rien appris, en examinant le sable ? demanda-t-il.

— Si ! répondirent-ils. Le roi est vivant. Il est parti vers le sud... à bord d'un navire.

L'homme de grande taille releva la tête et fixa Publio. Le marchand se mit à transpirer à grosses gouttes.

— Que voulez-vous de moi ? balbutia-t-il.

— Un navire, répondit le chef des étrangers. Un navire équipé pour un long voyage.

— Un long voyage... quelle sera sa durée ? bégaya Publio.

Pas un seul instant, il n'avait songé à refuser.

— Ce voyage nous mènera peut-être jusqu'au bout du monde, répondit l'homme de Kithaï, ou vers les mers en fusion de l'Enfer qui s'étendent au-delà du soleil levant.

Le retour du corsaire

Conan reprit connaissance. Sa première sensation fut celle du mouvement. Le sol se soulevait et s'abaissait sous lui. Il entendit le vent murmurer à travers les cordages et la mâture. Il comprit qu'il était à bord d'un navire avant même que sa vue redevienne normale. Il entendit des chuchotements, puis une trombe d'eau le submergea. Il recouvrit pleinement ses sens. Se dressant d'un bond il jura violemment, regarda autour de lui : des rires grossiers résonnaient à ses oreilles ; la puanteur de corps malpropres imprégna ses narines.

Il se trouvait sur la dunette d'une galère qui filait sous le vent du nord, sa voile à rayures gonflée et ses écoute tendues à se rompre. Le soleil se levait, embrasant le ciel, le colorant d'or, de bleu et de vert. À bâbord, la côte formait une ombre indistincte et purpurine. À tribord, l'océan s'étendait, illimité. Tout cela, Conan le vit en un instant.

C'était un navire marchand, long et étroit, caractéristique des mers du sud, avec sa poupe et sa proue relevées et pourvues de cabines. Conan abaissa les yeux vers le pont à ciel ouvert d'où montait cette odeur écœurante et abominable. Il la connaissait depuis longtemps. C'était l'odeur dégagée par les corps des rameurs enchaînés à leurs bancs. Quarante Noirs étaient ainsi disposés de chaque côté, une chaîne passée autour de la taille, son autre extrémité soudée à un énorme anneau fixé dans le bau massif qui s'étendait de l'avant à l'arrière du navire entre les rangées de bancs. La vie d'un esclave à bord d'une galère d'Argos était un enfer. Il reconnut en eux des Kushites : il y avait également une trentaine de Noirs originaires des lointaines îles du sud, la patrie des corsaires. Pour le moment, tous se reposaient, appuyés sur leurs rames immobiles. Les yeux levés vers l'étranger, ils le fixaient d'un air stupide. Conan les distinguait à leurs traits moins prononcés, à leurs chevelures, à leurs corps plus souples et à leurs membres plus élancés. Il aperçut parmi eux des hommes qui avaient été sous ses ordres autrefois !

Toutes ces constatations ne lui prirent que quelques secondes, le temps de retrouver son équilibre. Il considéra ensuite les silhouettes groupées autour de lui. Debout, les jambes écartées, il les toisa, serrant ses poings de rage. Le marin qui lui avait fait reprendre ses sens si brutalement le regardait avec un rictus, tenant toujours à la

main le seau, vide à présent. Conan le maudit avec hargne et sa main se porta instinctivement à son épée. Ce fut à ce moment qu'il se rendit compte qu'il était désarmé et nu, à l'exception de ses courtes braies en cuir.

— Quel est ce maudit rafiote ? rugit-il. Comment suis-je monté à bord ?

Les marins éclatèrent d'un rire moqueur – tous étaient des Argosséens, trapus et barbus. L'un d'eux, dont les vêtements et l'air autoritaire indiquaient clairement qu'il était leur capitaine, croisa les bras et dit sur un ton arrogant :

— Nous t'avons trouvé sur la plage, étendu sur le sable, quelqu'un t'avait frappé à la tête et pris tes vêtements. Comme j'avais besoin d'un homme supplémentaire pour mon équipage, nous t'avons porté à bord.

— Quel est ce navire ? demanda Conan.

— Il se nomme *L'Aventurier*. Son port d'origine est Messantia. Notre cargaison se compose de miroirs, de capes de soie écarlates, de casques décorés et d'épées. Nous les échangerons aux Shémites contre du cuivre et de l'or. Je suis Demetrio, capitaine de ce navire... ton maître dorénavant.

— Ainsi, je vais là où je désirais me rendre, finalement, murmura Conan, sans faire attention à la dernière remarque de Demetrio.

Ils filaient vers le sud-est, longeant la courbe que forme la côte argosséenne. Ces navires marchands ne s'éloignaient jamais des côtes. Quelque part devant lui, il le savait, la galère stygienne, longue et noire, voguait rapidement vers le sud.

— Aurais-tu aperçu une galère stygienne... ? commença Conan.

La barbe du capitaine au corps massif et aux traits brutaux se hérissa. Il n'était pas le moins du monde intéressé par les questions que son prisonnier semblait désireux de lui poser. Il sentit qu'il était grand temps de remettre à sa place ce vaurien impertinent !

— File à l'avant ! rugit-il. J'ai perdu assez de temps avec toi ! Je t'ai fait porter sur cette dunette où l'on t'a ranimé, c'est trop d'honneurs pour toi ! Ravale tes questions stupides ! Disparais ! Tu travailleras sur cette galère pour payer le...

— Je t'achète ton navire... proposa Conan.

Puis il se souvint qu'il n'était qu'un vagabond sans le sou.

Un rugissement de joie épaisse salua ses paroles. Croyant que Conan se moquait de lui, le visage du capitaine s'empourpra.

— Porc ! Mutin ! beugla-t-il. (Il fit un pas menaçant vers le Cimmérien et sa main se referma sur le coutelas passé à sa ceinture.) Disparais de cette dunette avant que je te donne le fouet ! À l'avenir, montre-moi plus de respect ! Sinon, par Mitra, je te fais enchaîner et ramer avec les Noirs !

Le tempérament volcanique de Conan ne pouvait supporter de tels ordres : il était très susceptible ! On ne lui avait pas parlé sur ce ton depuis de très nombreuses années, avant même qu'il fut roi... et chaque fois que quelqu'un s'était montré irrévérencieux envers le barbare, cette erreur lui avait été fatale !

— N'élève pas la voix devant moi, fils de chien ! rugit-il. (Sa voix était aussi impétueuse que le vent du large. Les marins en restèrent bouche bée.) Sors ce jouet et je te jette en pâture aux poissons !

— Pour qui te prends-tu ? s'exclama le capitaine.

— Tu vas le savoir à l'instant, gronda le Cimmérien, fou furieux.

Il se retourna et bondit vers la lisse où des armes étaient placées sur un râtelier.

Le capitaine sortit son coutelas et s'élança à sa poursuite en poussant un beuglement. Il n'eut même pas le temps de frapper. Conan avait saisi son poignet et le tordit si violemment que le bras fut arraché de l'épaule. Le capitaine hurla, tel un bœuf que l'on égorge. Il roula sur le pont, son adversaire l'ayant rejeté avec mépris. Conan s'empara d'une lourde hache et virevolta avec l'agilité d'un chat pour affronter les marins qui se jetaient sur lui. Ils accouraient en hurlant comme des chiens, maladroits et lents en comparaison du Cimmérien à l'allure féline. Avant qu'ils puissent l'atteindre avec leurs coutelas, il sauta parmi eux, frappant à droite et à gauche. Il se déplaçait si rapidement qu'ils n'arrivaient même pas à le suivre du regard. Sang et cervelle éclaboussèrent la meute grondante... deux corps s'écroulèrent sur le pont.

Les couteaux cinglaient sauvagement le vide tandis que Conan s'ouvrait un chemin parmi les marins. Ceux-ci trébuchaient en hurlant de rage. Le barbare se propulsa sur la passerelle étroite qui s'étendait de la poupe jusqu'au gaillard d'avant et passait au-dessus des esclaves enchaînés à leurs rames.

La poignée de marins sur la dunette, furieux de la mort de leurs camarades, se lança à sa poursuite. Le reste de l'équipage, une trentaine d'hommes en tout, traversèrent le pont rapidement, pour tenter de le rejoindre.

Conan se laissa tomber sur la coursive en contrebas et se dressa au-dessus des visages noirs levés vers lui. Il brandit sa hache. Sa chevelure flottait au vent.

— Qui suis-je ? hurla-t-il. Regardez, chiens ! Regardez-moi ! Ajonga, Yasunga, Laranga ! *Qui suis-je ?*

Un cri monta des rameurs, s'enfla et se transforma en un formidable rugissement :

— Amra ! C'est Amra ! Le lion est revenu !

Les marins entendirent ! Ils comprirent immédiatement la signification de ce cri redoutable, reculèrent, lançant des regards

soudain terrifiés vers la silhouette sauvage plantée sur le pont. Cet homme était-il vraiment l'ogre sanguinaire des mers du sud, disparu mystérieusement des années plus tôt, mais toujours présent dans des récits pleins de bruit et de fureur ? À présent, les Noirs semblaient pris de folie. Ils tiraient sur leurs chaînes et les arrachaient de leurs anneaux, criant le nom d'Amra, telle une invocation. Les Kushites qui voyaient Conan pour la première fois de leur vie entonnèrent à leur tour ce chant barbare. Les esclaves entassés dans la cale sous le gaillard d'arrière commencèrent à taper sur les parois et à hurler comme des damnés.

Demetrio, le teint livide et souffrant horriblement, rampait sur le pont. Se traînant sur une main et sur ses genoux, il tonna :

— En avant, chiens ! Tuez-le ! Ne laissez pas les esclaves se libérer !

Cette phrase – la plus terrible qui soit pour l'équipage d'une galère – insuffla aux marins une fureur désespérée. Ils chargèrent des deux côtés à la fois. D'un bond léonin, Conan sauta de la coursive et se reçut avec la souplesse d'un chat au milieu des bancs de rameurs.

— Mort aux maîtres ! gronda-t-il.

Sa hache se leva et s'abattit violemment sur une chaîne reliée à un anneau de fer. Elle la coupa en deux comme du petit bois. L'esclave se dressa en hurlant : il était libre ! Il cassa sa rame ; elle lui servirait de massue. Sur le pont, les marins couraient frénétiquement. *L'Aventurier* connut alors la démence et l'enfer ! La hache de Conan se levait et retombait inlassablement. À chaque fois, un géant noir se dressait, hurlant, l'écume aux lèvres... fou de haine, ivre de liberté et de vengeance !

Des marins se jetèrent sur l'entrepont pour saisir à bras-le-corps et frapper le géant blanc qui s'acharnait sur les chaînes, comme un possédé. Ils furent attirés par des mains... les esclaves encore enchaînés ! Les autres, cinglant l'air de leurs chaînes brisées, quittaient l'entrepont et submergeaient le pont en un torrent noir et aveugle. Ils hurlaient comme des démons, frappaient avec des morceaux de rames et de chaînes, lacéraient et déchiquetaient avec leurs ongles et leurs dents. Profitant de cette mêlée furieuse, les esclaves entassés dans la cale abattirent les parois de leur prison. Ils déferlèrent sur les ponts. À cet instant, Conan, suivi par cinquante Noirs qu'il venait de délivrer, cessa de briser des chaînes, pour joindre sa hache dentelée aux gourdins de ses partisans.

Ce fut un massacre. Les marins d'Argos étaient forts, résolus et sans peur. Comme tous ceux de leur race, ils avaient été formés à la difficile école de la mer. Pourtant, ils furent balayés par ces géants enragés, conduits par le barbare aussi sanguinaire qu'un tigre. Les coups, les abus et les souffrances cruelles furent vengés en un

déferlement de fureur meurtrière qui ravagea le navire avec la violence d'un typhon. Lorsque la tempête se calma, un seul Blanc était encore en vie à bord de *l'Aventurier* : Amra le barbare ! Les Noirs chantaient et se pressaient autour de lui. Ils se jetaient à ses pieds et frappaient de la tête les planches ruisselantes de sang... en une adoration extatique !

La robuste poitrine de Conan luisait de sueur et se soulevait, pantelante ! Sa main trempée de sang serrait sa hache écarlate. Rejetant en arrière sa crinière noire, il les regarda. Ce fut certainement ainsi que le premier chef regarda ses hommes à l'aube des temps. En cet instant, il n'était plus le roi d'Aquilonie. Il était redevenu le seigneur des corsaires noirs, celui qui s'était taillé un chemin, par la torche et l'épée, jusqu'à la première place !

— Amra ! Amra ! chantaient les Noirs en délire... du moins, ceux qui pouvaient encore chanter. Le lion est de retour ! Les Stygiens hurleront comme des chiens dans la nuit et les Kushites gémiront comme des âmes en peine ! Bientôt, les villages connaîtront les incendies et les navires l'abordage. *Ha !* Bientôt, s'élèveront les lamentations des femmes... lorsqu'elles entendront gronder le tonnerre des lances !

— Cessez ces cris stupides ! rugit Conan. (Sa voix couvrit le claquement de la voile.) Que dix d'entre vous descendent délivrer les rameurs encore enchaînés. Les autres, occupez-vous de la voile ! Courbez-vous sur les rames ! Aux écoutes, vite ! Par tous les démons de Crom, ne voyez-vous pas que, durant la bataille, nous avons dérivé vers le rivage ? Vous voulez sans doute que le bateau s'échoue et que les Argosséens vous fassent prisonniers à nouveau ! Jetez ces carcasses par-dessus bord ! Au travail, drôles, sinon je m'occuperai personnellement de vos peaux !

Avec des cris, des rires et des chants vengeurs, ils bondirent pour exécuter ses ordres. Les cadavres, blancs et noirs, furent jetés par-dessus bord ; déjà, des ailerons triangulaires fendaient l'eau.

Conan se tenait sur la dunette, les sourcils froncés, face aux Noirs qui l'observaient, dans l'attente. Ses bras musclés et bruns étaient croisés ; sa crinière, qui avait poussé au cours de sa quête, flottait au vent. Jamais une silhouette plus sauvage et plus barbare n'arpenta le pont d'un navire ; mis en présence de ce féroce corsaire, bien peu de courtisans aquiloniens auraient reconnu leur roi.

— Il y a des réserves de nourriture dans la cale ! rugit-il. Et des armes en abondance pour vous. Ce navire transportait des épées et des équipements pour les Shémities vivant le long de la côte. Nous sommes suffisamment nombreux pour manœuvrer ce navire... et pour nous battre, en vérité ! Vous avez ramé, enchaînés, pour ces chiens d'Argosséens ; voulez-vous ramer, en hommes libres, pour Amra ?

— *Oui !* rugirent-ils à leur tour. Nous sommes tes enfants !
Conduis-nous où tu voudras !

— Alors, commencez par nettoyer l'entrepont, ordonna-t-il. Des hommes libres ne vivent pas dans une telle saleté. Que trois d'entre vous m'accompagnent jusqu'au gaillard d'arrière ; nous allons vous donner à manger. Par Crom, je remplirai vos panes avant que ce voyage se termine !

À nouveau, un hurlement d'approbation lui répondit. Les Noirs à moitié morts de faim se hâtèrent d'exécuter ses ordres. La voile se gonfla ; le vent soufflait au-dessus des vagues avec une force nouvelle. Les crêtes blanches dansaient au gré de la brise. Conan se dressait sur le pont, solidement planté sur ses pieds, au gré du tangage. Il inspira profondément et écarta ses bras musclés. Sans doute, il n'était plus roi d'Aquilonie... mais il était toujours le roi de l'océan azuré !

Khemi la noire !

L'Aventurier filait rapidement vers le sud, tel un être vivant. À présent, des hommes libres se courbaient volontairement sur les rames. Le paisible navire marchand avait été transformé en galère de guerre. Les rameurs sur les bancs avaient des épées à leur côté et des casques dorés brillaient sur leurs têtes aux cheveux crépus. Des boucliers étaient accrochés le long de la lisse ; des faisceaux de lances, d'arcs et de flèches ornaient le mât. Mais les éléments semblaient travailler pour Conan. La grande voile pourpre était gonflée par une forte brise, jour et nuit : et les rameurs se reposaient.

Sur l'ordre de Conan, une vigie surveillait continuellement la mer du haut du mât ; pourtant, à aucun moment elle n'aperçut une galère longue, basse et noire, fuyant rapidement vers le sud devant eux. Jour après jour, les eaux bleues apparaissaient à leurs regards, immenses et nues. Parfois, des bateaux de pêche rompaient cette monotonie. À la vue des boucliers fixés le long des lisses, ils s'enfuyaient, tels des oiseaux effrayés. La saison commerciale touchait à sa fin et ils ne rencontrèrent aucun navire d'importance.

Lorsque la vigie signala une voile, ce fut au nord. Une galère rapide surgit à l'horizon, loin derrière eux. Sa voilure pourpre était gonflée par le vent. Les Noirs pressèrent Conan de virer de bord pour l'attaquer et la piller. Il secoua la tête. Quelque part au sud, devant lui, une galère noire voguait vers les ports de Stygie. Cette nuit-là, avant d'être recouverts par les ténèbres, les derniers feux du soleil couchant montrèrent à la vigie la galère rapide à l'horizon. À l'aube, elle était toujours dans leur sillage mais la distance la rendait minuscule. Conan se demanda si elle le suivait. Cette idée lui parut insensée. De toute façon, cela n'avait aucune importance. Chaque jour qui passait le rapprochait du sud, et son impatience grandissait. Jamais il ne connut le doute. Il croyait au lever et au coucher du soleil, et il croyait qu'un prêtre de Set avait volé le Cœur d'Ahriman. Ou un prêtre de Set pouvait-il l'emporter, sinon vers la Stygie ? Les Noirs sentaient son impatience et se courbaient sur leurs rames comme ils ne l'avaient jamais fait, même sous la morsure du fouet. Pourtant son but leur était inconnu. Ils s'attendaient à de rouges combats, rêvaient de pillages et de butins fabuleux. Ils étaient

satisfaits. Originaires des mers du sud, ils ne connaissaient pas d'autre métier. Les Kushites partageaient leur joie, à l'idée d'attaquer et de dépouiller leurs propres frères. Cette race était connue pour sa rapacité. Les liens du sang ne signifiaient rien pour eux ; un chef leur promettait victoires et pillages...

L'aspect de la côte se modifia. C'en était fini des falaises abruptes, de l'ondoiement de collines azurées. À présent, des pâturages immenses s'étendaient dès le rivage, presque au niveau de la mer. Ils se prolongeaient à l'infini et disparaissaient dans les brumes lointaines. Ici, il y avait peu de havres pour les navires, de ports encore moins ! La plaine verte était ponctuée de villes shémites. La mer verte léchait l'extrémité des plaines et les ziggourats des villes étincelaient sous le soleil ardent, certaines à peine visibles dans le lointain.

Le bétail allait et venait dans les champs. Des cavaliers trapus, portant des casques cylindriques et des barbes frisées aux reflets bleu sombre, le surveillaient, un arc à la main. C'était le pays de Shem où n'existait aucune loi, excepté celle que chaque cité-État était en mesure d'imposer. Loin vers l'est, ainsi que le savait Conan, les prairies cédaient la place au désert, où il n'y avait pas de cités et où les tribus nomades se déplaçaient librement.

Ils continuaient leur route vers le sud et longeaient la perspective immuable de prairies ponctuées de villes. Puis ce paysage se modifia à son tour. Des bosquets de tamarins apparaissaient, les palmeraies devenaient plus fréquentes, la côte plus accidentée. Les arbres aux feuillages verts formaient un rempart ondoyant d'où s'élevaient des collines nues et sablonneuses. Le long de la rive moite des rivières, la végétation était dense et d'une grande variété.

Ils dépassèrent l'embouchure d'un grand fleuve. Ses eaux se jetaient dans l'océan. Puis les grands murs sombres et les tours de Khemi se profilèrent à l'horizon, au sud.

Ce fleuve, le Styx, formait la frontière naturelle de la Stygie. Khemi en était le plus grand port et la ville la plus importante. Le roi demeurait à Luxur, la cité antique. Mais le pouvoir résidait à Khemi, aux mains des prêtres. Certains affirmaient que le siège principal de leur sombre religion se trouvait à l'intérieur des terres, dans une ville mystérieuse et abandonnée, proche des rives du Styx, et près de sa source inconnue. On la situait quelque part au milieu des terres lointaines et inexplorées, au sud du pays.

L'Aventurier, tous feux éteints, passa furtivement devant la ville de Khemi, la nuit. Avant que l'aube ne le trahisse, il jetait l'ancre dans une petite baie située à quelques *miles* au sud de la ville. La crique était environnée de marécages. Cet enchevêtrement verdâtre de mangroves, de palmiers et de lianes grouillait de crocodiles et de

serpents. Ils ne risquaient guère d'être découverts au milieu de ces marécages. Conan connaissait bien cette région ; elle lui avait servi de refuge autrefois, lorsqu'il était corsaire.

Tandis qu'ils glissaient silencieusement sur l'eau, au large des bastions massifs et sombres qui se dressaient sur les langues de terre enserrant le port, ils aperçurent la lueur de torches, et le grondement sourd de tambours parvint à leurs oreilles. Le port n'était pas encombré de navires, à la différence de ceux d'Argos. Les Stygiens ne tiraient pas puissance et gloire de leurs navires. Certes, ils avaient des navires marchands et des galères de guerre, mais leur flotte n'était guère en rapport avec leur puissance intérieure. La plupart de leurs bâtiments descendaient et remontaient le grand fleuve mais s'aventuraient rarement en pleine mer.

Les Stygiens étaient une race très ancienne. Ils formaient un peuple mystérieux et impénétrable, puissant et cruel. Autrefois, leur pouvoir s'étendait jusqu'au nord du Styx, au-delà des pâturages de Shem, jusqu'aux plateaux fertiles. À présent, ceux-ci étaient habités par les peuples de Koth, d'Ophir et d'Argos. Leurs frontières avaient jouté celles de l'antique Acheron. Acheron était tombé. Les ancêtres barbares des Hyboriens avaient déferlé vers le sud, vêtus de peaux de bêtes et portant des casques à cornes. Ils avaient chassé devant eux les anciens maîtres de ce pays. Les Stygiens n'avaient pas oublié cet outrage.

Toute la journée, *l'Aventurier* resta ancré dans la crique cernée par la végétation. Parmi les vignes vierges et les lianes enchevêtrées volaient des oiseaux aux plumages multicolores et aux cris rauques tandis que des reptiles aux écailles luisantes glissaient silencieusement. Au coucher du soleil, un canot s'aventura hors de la crique et longea la côte. Ses occupants trouvèrent ce que Conan désirait... un pêcheur stygien à bord de son embarcation au fond plat et à la proue basse.

Ils le ramenèrent et l'aidèrent à monter sur le pont de *l'Aventurier*. C'était un homme de grande taille, bien bâti, à la peau brune. Son teint était livide et il regardait avec terreur ses ravisseurs. Pour les habitants de cette côte, les pirates étaient de véritables ogres ! Il était nu, à l'exception de ses braies de soie : les Hyrkaniens, y compris les gens du peuple et les esclaves de Stygie, étaient vêtus de soie. Dans son bateau, il y avait un grand manteau comme ces pêcheurs en jetaient sur leurs épaules pour se protéger du froid de la nuit.

Il tomba à genoux devant Conan. Il s'attendait à être torturé et à mourir d'une manière atroce.

— Relève-toi, pêcheur. Cesse de trembler ainsi ! lui dit le Cimmérien avec impatience. (Cette terreur abjecte lui était parfaitement incompréhensible... et inconnue !) Nous ne te ferons

aucun mal. Je veux seulement savoir ceci : une galère rapide, de retour d'Argos, a-t-elle jeté l'ancre dans le port de Khemi durant ces derniers jours ?

— En effet, seigneur, répondit le pêcheur. Hier à l'aube, le prêtre Thuthothmes est revenu, après un long voyage vers le nord. Certains disent qu'il s'est rendu à Messantia.

— Qu'a-t-il rapporté de Messantia ?

— Hélas, seigneur, je l'ignore !

— Pourquoi est-il allé à Messantia ? insista Conan.

— Seigneur, je ne suis qu'un homme du peuple ! Comment connaîtrais-je les desseins des prêtres de Set ? Je peux seulement dire ce que j'ai vu et répéter ce que l'on chuchotait sur les quais. On murmure que des nouvelles d'une grande importance sont arrivées en Stygie ; personne pourtant ne connaît leur contenu. Tout le monde sait que le seigneur Thuthothmes est parti en grande hâte à bord de sa galère noire. À présent, il est rentré. Ce qu'il a fait en Argos et ce qu'il a rapporté de Messantia, nul ne le sait... pas même les marins de sa galère ! On dit qu'il désire supplanter Thoth-Amon. C'est le maître de tous les prêtres de Set ; il demeure à Luxur. Pour renverser le grand prêtre, Thuthothmes cherche à se concilier les forces occultes. Comment pourrais-je donner mon avis là-dessus ? Lorsque les prêtres se battent entre eux, un homme du peuple ne peut que se coucher sur le ventre... et espérer qu'aucun d'entre eux ne le piétinera, sans même s'en rendre compte !

Conan eut un grognement irrité à l'énoncé de cette philosophie servile. Il se tourna vers ses hommes.

— Je pars pour Khemi... seul... à la recherche de ce voleur de Thuthothmes. Je vous confie la garde de cet homme. Ne lui faites aucun mal ! Par les démons de Crom, cessez ces jérémiades ! Vous vous imaginez peut-être que nous sommes assez forts pour entrer dans le port et prendre la ville d'assaut ? J'irai seul !

Faisant taire leurs protestations, il ôta ses vêtements et enfila les braies de soie du prisonnier. Il mit ses sandales et fixa sur sa tête le bandeau qui retenait les cheveux de l'homme. Il dédaigna le coutelas à lame courte du pêcheur. En Stygie, les hommes du peuple n'avaient pas le droit de porter une épée. Le manteau n'était pas assez ample pour dissimuler la longue lame du Cimmérien ; aussi Conan fixa à sa hanche un poignard de Ghanata, l'arme des féroces hommes du désert qui vivent au sud de la Stygie. L'acier de ce poignard était large, légèrement courbe et assez lourd ; finement travaillé, il était aussi tranchant qu'un rasoir et suffisamment long pour démembrer un homme.

Laissant le Stygien à la garde des corsaires, Conan sauta dans le bateau du pêcheur.

— Attendez-moi jusqu'à l'aube, leur dit-il. Si je ne suis pas revenu, c'est que je ne reviendrai jamais. Dans ce cas, prenez la mer immédiatement et rentrez chez vous !

Il enjamba le bastingage sous la plainte lugubre de ses hommes. Sa tête réapparut un court instant, dépassant de la lisse. D'un juron furieux, il les fit taire puis, se laissant tomber dans le bateau, il saisit les rames. La frêle embarcation s'élança sur les vagues à une vitesse qu'elle n'avait jamais atteinte avec son propriétaire légitime !

« Il a tué le fils sacré de Set ! »

Le port de Khemi avait été construit entre deux grandes langues de terre s'avancant dans l'océan. Conan contourna la pointe sud. Les fortifications dressaient leurs masses sombres, pareilles à des collines. Il entra dans le port au crépuscule. La lumière était suffisante pour que les guetteurs reconnaissent le bateau et le manteau du pêcheur... elle ne l'était plus pour qu'ils remarquent des détails risquant de trahir le Cimmérien. Sans être inquiet, il manœuvra son embarcation entre les grandes galères de guerre noires, silencieuses et non éclairées, immobiles sur leur ancre. Il se dirigea vers un escalier de pierre dont les marches monumentales émergeaient de l'eau et s'élevaient vers le quai. Il amarra son bateau à un anneau de fer enchâssé dans la pierre, comme l'étaient nombre d'embarcations identiques. Il n'y avait rien d'étrange à ce qu'un pêcheur laissât son bateau à cet endroit. Personne, sinon un pêcheur, n'aurait eu l'idée d'utiliser une pareille embarcation ; or, ils ne se volaient jamais entre eux.

On lui jeta des regards indifférents, mais personne ne fit attention à lui tandis qu'il montait les énormes marches. Il évitait discrètement les torches qui flamboyaient à intervalles réguliers au-dessus de l'eau sombre léchant les quais. Il avait l'air d'un pêcheur tout à fait inoffensif qui s'en revient les mains vides après une journée de pêche infructueuse à proximité de la côte. Si quelqu'un l'avait observé plus attentivement, il aurait sans doute trouvé que son pas était un peu trop souple et sûr, son port un peu trop noble et majestueux pour un humble pêcheur ! Mais les Stygiens de basse condition – comme dans les pays moins exotiques – n'étaient l'objet d'aucune attention particulière.

Par sa stature, il ressemblait aux soldats de Stygie. Grands et musclés, ils formaient une caste à part. Sa peau, tannée par le soleil, était presque aussi brune que la leur. Ses cheveux noirs, coupés à hauteur d'épaule et retenus par un bandeau de cuivre, augmentaient la ressemblance. Seuls pouvaient le trahir sa façon de marcher légèrement différente, ses traits nordiques et ses yeux bleus.

Le manteau constituait un bon déguisement et il évitait la lueur des torches, restant dans l'ombre et détournant la tête lorsqu'un Stygien passait trop près de lui.

Néanmoins ce petit jeu ne durerait pas longtemps ; tôt ou tard, il serait découvert. Khemi ne ressemblait pas aux ports hyboriens, où se côtoyaient les représentants de toutes les races existant au monde. Ici, les seuls étrangers étaient des esclaves noirs et shémites. Il ne ressemblait ni aux uns, ni aux autres ; et il était fort différent des Stygiens eux-mêmes. Les étrangers n'étaient pas les bienvenus dans les cités stygiennes ; seuls étaient tolérés les ambassadeurs et les marchands dûment autorisés. Même ces derniers n'avaient pas le droit de rester à terre, après la tombée de la nuit. De surcroît, pas un seul navire hyborien n'était ancré dans le port en ce moment. Une étrange agitation parcourait la ville... on aurait dit le réveil de très vieilles ambitions, un souffle, un chuchotement incompréhensible pour tous. Les instincts primitifs de Conan, mis en éveil, décelaient cette agitation encore vague autour de lui... il la sentait plus qu'il ne la comprenait.

S'il était découvert, son sort serait horrible. On le tuerait, simplement parce qu'il était étranger. Mais si on reconnaissait en lui Amra, le chef des corsaires qui avaient infesté leurs côtes, incendiant, tuant et pillant... un frisson involontaire parcourut les larges épaules de Conan. Il ne craignait aucun adversaire humain... et ne redoutait aucune mort, fût-ce par le fer ou par le feu. Mais ce pays mystérieux abritait une sombre sorcellerie et des horreurs sans nom. Set l'Antique Serpent, chassé autrefois par les races hyboriennes de leurs royaumes, rôdait toujours dans ces temples secrets, disait-on, tapi dans l'ombre ! Horribles et répugnants étaient les actes commis dans ces cryptes livrées à la nuit.

Laissant derrière lui l'escalier aux marches monumentales, il quitta les ruelles du port et s'avança dans de longues rues ténébreuses, au cœur de la ville. Mais elles n'offraient aucun spectacle, à la différence des cités hyboriennes... où des gens aux habits colorés riaient et se promenaient, à la lueur des torches flamboyantes, regardant les marchandises exposées dans des échoppes et des boutiques qui restaient ouvertes jusque tard dans la nuit.

Ici, boutiques et échoppes fermaient au crépuscule. Les rues étaient peu éclairées : des torches, assez rares, brûlaient en dégageant une épaisse fumée. Les passants étaient peu nombreux ; ils marchaient rapidement, en silence. Leur nombre diminuait très vite à mesure que l'heure avançait. Conan trouvait tout cela sinistre et irréel... le silence et la hâte furtive des passants, les grands murs de pierre noire s'élevant de part et d'autre des rues. La massive et austère architecture stygienne était oppressante, écrasante même.

On voyait peu de lumières dans la ville, sauf aux étages supérieurs des maisons. La plupart des habitants de Khemi dormaient sur les terrasses à ciel ouvert, au milieu des palmiers de jardins artificiels

baignés par la clarté stellaire. De l'une de ces terrasses, résonnait une musique aux accents étranges. De temps à autre, un chariot aux roues de bronze passait dans un grondement de tonnerre, en cahotant sur les pavés. Conan avait alors la brève vision d'un noble de grande taille, enveloppé dans un manteau de soie, les traits aquilins, un bandeau en or avec un emblème à tête de serpent dressé, retenant ses cheveux noirs... et celle au cocher, nu et noir comme l'ébène, bandant ses jambes musclées et tirant sur les rênes des fougueux chevaux stygiens.

Il n'y avait plus dans les rues à cette heure que des hommes du peuple, des esclaves, des marchands, des prostituées, des ouvriers agricoles. Ils devinrent de plus en plus rares à mesure que Conan s'enfonçait au cœur de la ville. Il se dirigeait vers le temple de Set où il avait le plus de chances de trouver le prêtre qu'il cherchait. Il reconnaîtrait Thuthomes dès qu'il le verrait, il en était persuadé... bien qu'il l'ait seulement entrevu dans la ruelle ténébreuse de Messantia. Seuls les occultistes occupant un haut rang au sein de l'ordre redoutable du Cercle Noir étaient investis du pouvoir de la main noire qui donne la mort par son seul contact. Seul un tel homme pouvait défier Thoth-Amon, lequel était une figure mythique et terrifiante pour le monde occidental !

La rue s'élargit. Conan comprit qu'il entrait dans la partie de la ville réservée aux temples. La masse sombre des constructions imposantes se profilait sur les étoiles ternes... austère, indiciblement menaçante à la lueur des torches peu nombreuses. Soudain il entendit un cri strident de femme... devant lui, sur l'autre trottoir. C'était une courtisane nue. Elle portait la grande coiffe à plumes de sa profession. Reculant vers le mur, elle fixait quelque chose devant elle qu'il ne pouvait voir. À son cri, les passants s'immobilisèrent sur place, comme pétrifiés. Au même instant, Conan prit conscience d'une sinistre reptation devant lui. Une horrible tête cunéiforme surgit de l'angle sombre du bâtiment où se rendait Conan. Elle se balança, puis, repli après repli, le corps luisant et noir du serpent ondula sur les pavés en de lentes reptations.

Le Cimmérien recula, horrifié : certaines histoires lui revenaient en mémoire. Les reptiles étaient sacrés pour Set, dieu de Stygie. Lui-même était un serpent, disait-on. Des monstres tels que celui-ci vivaient dans les temples de Set. Lorsqu'ils étaient affamés, on les laissait sortir et se glisser dans les rues, libres de fondre sur la proie de leur choix. Leurs horribles festins étaient considérés comme des sacrifices, en l'honneur du dieu couvert d'écailles.

Les passants tombèrent à genoux, les hommes comme les femmes, attendant passivement leur destin. Le grand serpent allait choisir sa victime... une seule. Il enroulerait autour d'elle ses replis squameux et la broierait. Après l'avoir réduite à l'état de pulpe sanglante, il

l'avalerait, comme une souris ! Les autres vivraient. Telle était la volonté des dieux.

Telle n'était pas la volonté de Conan. Le python rampait vers lui. Son attention avait probablement été attirée par le seul être humain... à rester debout ! Serrant son grand couteau dissimulé sous son manteau, Conan espéra que le monstre visqueux passerait près de lui et poursuivrait son chemin. Mais le serpent s'arrêta et se dressa sur sa queue, horrible, à la lueur des torches. Sa langue fourchue apparaissait et disparaissait rapidement ; ses yeux froids brillaient de l'antique cruauté du peuple-serpent. Son cou s'arqua. Avant qu'il puisse frapper, Conan sortit vivement son poignard et frappa à la vitesse de l'éclair. La large lame ouvrit en deux la tête cunéiforme et s'enfonça profondément dans le cou épais.

Le Cimmérien dégagea son couteau d'un mouvement brutal. Il s'écarta d'un bond comme le grand corps, agité de soubresauts, se nouait et cinglait l'air avec une force terrifiante. Durant quelques secondes, Conan regarda cette scène, en proie à une fascination morbide. Le seul bruit était celui de la queue du serpent heurtant et fouettant les pierres.

Alors, de la bouche des adorateurs de Set horrifiés, jaillit un terrible cri :

— Il a tué le fils sacré de Set ! Blasphémateur ! Tuons-le ! À mort ! À mort !

Des pierres sifflèrent autour de lui. Les Stygiens, ivres de fureur, accoururent vers lui en poussant des cris hystériques. De tous côtés, des gens sortaient de leurs maisons et criaient à leur tour. Poussant un juron, Conan fit demi-tour et s'élança comme une flèche vers l'entrée sombre d'une ruelle. Derrière lui, il entendait le martèlement des pieds nus sur les pavés. Il courait au sein des ténèbres, avançant à tâtons. Les murs répercutaient les cris vindicatifs de ses poursuivants. Sa main gauche rencontra une ouverture dans le mur. Il s'engagea vivement dans une autre ruelle, encore plus étroite, flanquée de murs abrupts de pierre noire. Au-dessus de sa tête, les étoiles scintillaient faiblement. Il comprit que ces murs gigantesques étaient ceux des temples. Il entendit dans son dos la meute hurlante. Elle dépassa l'entrée sombre de la ruelle. Leurs cris diminuèrent au loin. Ils continuaient de courir dans l'obscurité, droit devant eux. Ils n'avaient pas vu le passage où il se trouvait ! Il avança à nouveau, tendant les bras dans l'obscurité. Il frissonna... un autre des « fils sacrés » de Set était peut-être tapi au sein des ténèbres !

Soudain il aperçut une lumière qui dansait devant lui, tel un ver luisant. Il s'arrêta et s'aplatit contre le mur, serrant son couteau dans sa main. Il vit alors qu'il s'agissait d'un homme. Celui-ci tenait une torche et venait dans sa direction. L'homme fut bientôt si près de lui

qu'il distinguait la main sombre tenant la torche et l'ovale d'un visage au teint basané. Encore quelques pas et l'inconnu l'apercevrait nécessairement ! Conan se ramassa sur lui-même, se préparant à bondir comme un tigre... La torche s'immobilisa. L'embrasement d'une porte apparut brièvement dans la pénombre, tandis que l'homme cherchait à tâtons. La porte s'ouvrit. La haute silhouette franchit le seuil et l'obscurité retomba sur la ruelle. Cette forme dans les ténèbres, cette porte ouverte et refermée avaient quelque chose de sinistre et d'inquiétant... un prêtre, certainement, de retour au temple après avoir accompli quelque sombre mission !

À son tour, Conan chercha la porte à tâtons. Si le prêtre avait emprunté le passage en s'éclairant d'une torche, d'autres risquaient d'apparaître à tout moment. Il ne pouvait rebrousser chemin, il tomberait sur la meute hurlante qu'il fuyait. D'un instant à l'autre, ses poursuivants pouvaient revenir sur leurs pas, trouver la rue étroite et la remonter. Il était pris au piège entre ces murs abrupts et lisses, impossibles à escalader. Il fallait fuir cet endroit... même si, pour cela, il devait pénétrer dans un bâtiment inconnu.

La lourde porte en bronze n'était pas fermée. Elle s'ouvrit sous la poussée de sa main. Il regarda prudemment par l'entrebâillement et aperçut une pièce carrée, aux murs de pierre noire et nue. Une torche fumait dans une niche creusée dans la paroi. La pièce était vide. Il s'y glissa et referma la porte massive derrière lui.

Ses pieds chaussés de sandales ne firent aucun bruit sur le sol de marbre noir. Une porte en teck était entrouverte. Il la franchit vivement, son couteau à la main, et se retrouva dans une grande salle baignant dans l'obscurité. Le haut plafond se perdait dans les ténèbres au-dessus de lui. De tous côtés, des portes voûtées donnaient sur la grande salle silencieuse aux murs sombres. Elle était éclairée par d'étranges lampes de bronze qui répandaient une faible et curieuse lumière. De l'autre côté de la grande salle, un escalier aux larges marches de marbre noir, sans rampe, montait et se perdait dans la pénombre ; au-dessus de lui, des galeries obscures surplombaient l'ensemble, telles des corniches de pierre noire.

Conan frissonna. Il se trouvait dans un temple consacré à quelque dieu stygien... peut-être à Set lui-même ! Mais ce pouvait être aussi le sanctuaire d'une divinité plus propice ; il l'espéra ! L'endroit n'était pas désert. Au centre de la grande salle, se dressait un autel de pierre noire, massif et sinistre, sans sculptures ni décorations. Sur celui-ci était lové l'un des grands serpents sacrés. Ses écailles iridescentes luisaient à la lumière des lampes. Il ne bougeait pas. Conan se souvint de certains récits. On affirmait que ces créatures étaient, la plupart du temps, sous l'effet de drogues administrées par les prêtres. Le Cimmérien s'avança d'un pas incertain. Puis il recula brusquement. Il

ne retourna pas vers la pièce qu'il venait de quitter mais se dissimula dans un renfoncement tendu de rideaux de velours. Il avait entendu un pas léger sur les dalles de marbre.

Par l'une des portes sombres surgit une puissante silhouette en sandales et pagne de soie. Elle portait un large manteau tombant jusqu'à terre. Le visage et la tête étaient cachés par un masque monstrueux, humain autant qu'animal, surmonté d'une masse de plumes d'autruche.

Les prêtres stygiens portaient ces masques à l'occasion de certaines cérémonies. Conan espérait que l'homme ne s'apercevrait pas de sa présence. Mais quelque instinct prévint le Stygien. Il se détourna brusquement de sa destination première, l'escalier apparemment, et marcha droit vers le renfoncement. Il écartait violemment le rideau de velours lorsqu'une main jaillit des ténèbres et étouffa le cri dans sa gorge. Attiré brutalement vers l'alcôve, le prêtre s'empala sur le couteau du Cimmérien.

Ce fut la logique qui dicta le geste suivant de Conan. Il prit le masque grimaçant du prêtre et l'ajusta sur sa propre tête. Il jeta le manteau du pêcheur sur le cadavre et le dissimula derrière les tentures. Puis il mit sur ses épaules le manteau du Stygien. Le destin lui fournissait un déguisement. À présent, tout Khemi devait être à la recherche du blasphémateur qui avait osé tuer un serpent sacré. Mais qui songerait à le chercher sous le masque d'un prêtre ?

Il sortit de l'alcôve et se dirigea d'une allure résolue vers l'une des portes voûtées, choisie au hasard. Il fit une douzaine de pas et pivota à nouveau sur ses talons. Ses sens l'avertissaient d'un péril imminent.

Un groupe de silhouettes masquées descendait l'escalier. Marchant à la file, elles portaient également des masques et d'amples manteaux. Il hésita, étant à découvert. Il resta sur place, se fiant à son déguisement. Une sueur glacée perla à son front et au dos de ses mains. Aucune parole ne fut prononcée. Tels des fantômes, les prêtres descendirent dans la grande salle et passèrent près de lui, se dirigeant vers une voûte sombre. Celui qui venait en tête portait un bâton d'ébène ; à l'extrémité de celui-ci grimaçait un crâne blanc. Conan comprit qu'il s'agissait d'une procession rituelle. Celles-ci, parfaitement incompréhensibles pour un étranger, tenaient une place très importante – souvent sinistre – dans la religion stygienne. La dernière silhouette tourna légèrement la tête vers le Cimmérien. Elle s'attendait à ce qu'il les suive ! Se diriger vers une autre porte aurait aussitôt éveillé les soupçons. Conan vint se placer derrière le dernier prêtre et régla son allure sur ses pas mesurés.

Ils suivaient un long couloir, sombre et voûté. Conan remarqua avec un certain malaise que le crâne au bout du bâton brillait d'une lueur phosphorescente. Il sentit monter en lui une terreur irraisonnée

et sauvage. Elle lui cria de sortir son couteau et de frapper ces silhouettes surnaturelles. Elle lui hurla de quitter au plus vite ce temple aux ténèbres inquiétantes et de s'enfuir en une course folle. Il parvint à se contrôler ; il combattit les monstrueuses intuitions et les soupçons encore vagues qui surgissaient au fond de son esprit et peuplaient la pénombre de formes horribles et menaçantes. Peu après, il faillit pousser un soupir de soulagement lorsqu'ils franchirent à la file une grande porte à double battant. Celle-ci faisait trois fois la hauteur d'un temple. Ils sortirent du temple et s'avancèrent sous la clarté lunaire.

Un instant, Conan se demanda s'il ne devait pas se glisser vers quelque sombre ruelle. Il hésita, incapable de se décider. Ils descendaient la longue rue noire, lentement et silencieusement. Le cortège s'éloignait du quartier des temples. Les gens qu'il croisait détournaient la tête et s'enfuyaient. S'il quittait le cortège à présent pour fuir vers une ruelle, on remarquerait aussitôt son manège. Alors qu'il fulminait et jurait intérieurement, ils arrivèrent devant une poterne basse, pratiquée dans le mur sud. Ils la franchirent, toujours à la file. Devant et autour d'eux, des maisons basses en torchis et à toit plat ; des palmeraies se profilaient sous la clarté stellaire. Conan pensa que c'était le moment ou jamais de fausser compagnie aux prêtres silencieux.

À peine avaient-ils franchi la poterne que ses compagnons sortirent de leur silence ! Ils se mirent à murmurer entre eux avec excitation. L'allure mesurée, rituelle fut abandonnée ; celui qui marchait en tête glissa sous son bras, sans plus de façon, le bâton orné du crâne !

Le cortège se disloqua. Les prêtres commencèrent à courir, chacun voulant arriver le premier ! Conan les imita. En effet, au milieu des chuchotements, il avait entendu le nom qui le galvanisa. Ce nom était : « *Thutothmes* » !

« Je suis celle qui ne meurt pas ! »

Conan jeta un regard brûlant sur ses compagnons masqués. L'un d'eux était Thutothmes... Le groupe se hâtait vers un mystérieux rendez-vous... fixé par l'homme qu'il cherchait ! Il sut quel était le lieu de ce rendez-vous en apercevant au-delà des palmiers une construction triangulaire, massive et sombre, qui se découpait sur le ciel pur.

Ils franchirent la ceinture de huttes et de bosquets. Si quelqu'un les vit, il eut soin de ne pas se montrer. Les cabanes étaient plongées dans l'obscurité. Derrière elles, les tours noires de Khemi se profilaient sur la voûte étoilée et les eaux du port reflétaient la clarté lunaire. Devant eux s'étendait le désert. Au loin, un chacal se mit à japper. Les sandales des néophytes qui couraient sans mot dire ne faisaient aucun bruit sur le sable. On aurait dit des fantômes qui volaient vers la pyramide colossale, dressée aux confins du désert. Un silence profond régnait sur le pays endormi.

Le cœur de Conan battit plus vite alors qu'il examinait la construction cunéiforme qui se découpait sinistrement sur le ciel constellé. Il était impatient de se trouver en présence de Thutothmes – même si un conflit violent devait en résulter ! La peur de l'inconnu montait en lui. Aucun homme ne pouvait se trouver à proximité de ces constructions triangulaires de pierre noire sans une certaine appréhension. Leur nom même était pour les nations nordiques l'effrayant symbole de toutes les abominations du monde. Les légendes laissaient entendre qu'elles n'avaient pas été bâties par les Stygiens et qu'elles se dressaient déjà aux confins du désert lorsque ce peuple à la peau brune était arrivé dans le pays au grand fleuve. Pourtant cette arrivée remontait à des temps incroyablement anciens...

Ils approchaient de la pyramide. Conan aperçut une faible lueur à sa base. C'était une porte. De chaque côté, méditaient des lions de pierre à tête de femme... indéchiffrables mystères gravés à jamais dans la roche. Le chef du petit groupe se dirigea vers l'entrée : Conan aperçut une silhouette opaque dans son renforcement.

Le prêtre s'arrêta un instant auprès d'elle. Puis il disparut à l'intérieur de la pyramide, vers les ténèbres. Un par un, les autres l'imitèrent. Lorsque les prêtres masqués franchissaient le portail

obscur, le gardien mystérieux les arrêta brièvement. Quelque chose était alors échangée... une phrase ou un geste, Conan n'en était pas certain. Aussi, le Cimmérien s'attarda délibérément. Se baissant, il fit semblant de resserrer la lanière de sa sandale. Il attendit que la dernière silhouette masquée eût disparu à l'intérieur de la pyramide pour se redresser et s'approcher du portail.

Il se demandait avec inquiétude si le gardien du temple était humain. Certaines rumeurs terrifiantes circulaient à ce sujet. Ses craintes furent vite apaisées. Une torchère en bronze dans le renforcement de la porte éclairait un long couloir étroit qui s'éloignait vers les ténèbres. Un homme se tenait sur le seuil, immobile et silencieux, enveloppé d'un ample manteau noir. Les prêtres masqués n'étaient pas en vue. De toute évidence, ils s'étaient déjà engagés dans le couloir.

Les yeux vifs du Stygien regardèrent Conan par-dessus le manteau ramené sur la partie inférieure de son visage. De la main gauche, il fit un geste étrange. À tout hasard, Conan répéta ce geste. On attendait un autre geste, car la main droite du Stygien jaillit de dessous son manteau. Il y eut un reflet métallique. Il porta une botte meurtrière, destinée à transpercer le cœur de l'intrus.

Mais il avait en face de lui un homme sortant de l'ordinaire ! Par sa rapidité et sa détente, le Cimmérien ressemblait à un félin de la jungle. Comme la dague étincelait dans la pénombre, Conan saisit le poignet brun et écrasa son poing droit contre la mâchoire du Stygien. La tête de l'homme heurta le mur de pierre dans un craquement sourd. Son crâne venait de se briser.

Conan resta un instant immobile au-dessus de lui. Il écouta attentivement. La lueur de la torchère projetait des ombres vagues autour de la porte. Rien ne bougeait au sein des ténèbres ; il entendit la note faible et assourdie d'un gong. Cela provenait de très loin... d'au-dessous de lui.

Il se baissa et traîna le corps vers la grande porte de bronze. Après l'avoir dissimulé derrière l'un des battants, le Cimmérien s'engagea prudemment mais rapidement dans le couloir. Il n'essaya pas de deviner quelles abominations l'attendaient au cœur de la pyramide !

Il suivit le couloir un certain temps, puis s'arrêta, déconcerté, devant une bifurcation. Il n'avait aucun moyen de savoir dans quelle direction les prêtres masqués étaient partis. Au hasard, il prit le couloir de gauche. Le sol descendait en une pente légère ; il était usé et lisse, comme si de nombreux pieds l'avaient foulé. De place en place, des torchères répandaient une lueur crépusculaire et cauchemardesque. Conan se demanda avec inquiétude dans quel but ces bâtiments colossaux avaient été érigés... en quelle ère oubliée ! Ce

pays était vieux, très vieux. Personne ne savait depuis quand les sombres temples de Stygie se dressaient vers les étoiles.

Des arches étroites et obscures s'ouvraient de temps à autre, à droite et à gauche. Il continua de suivre le couloir principal. Mais bientôt, il eut la conviction de s'être engagé dans le mauvais couloir. Bien que les prêtres eussent une certaine avance sur lui, il aurait dû les avoir rejoints depuis longtemps ! La nervosité le gagna. Le silence semblait presque tangible. Pourtant, il avait l'impression de ne pas être seul. Plus d'une fois, en passant devant une voûte envahie par les ténèbres, il lui sembla que des yeux invisibles se posaient sur lui. Il s'arrêta. Il allait rebrousser chemin, retourner jusqu'à la première bifurcation... Soudain il pivota sur ses talons et leva son couteau, prêt à bondir.

Une jeune femme se tenait à l'entrée d'un couloir plus étroit et le regardait fixement. Sa peau éburnéenne indiquait son appartenance à une très ancienne et noble famille de Stygie. Comme toutes les femmes de sa race, elle était de grande taille, avec des membres délicats et des formes voluptueuses. Ses cheveux ruisselaient sur ses épaules ; au milieu de leurs noires cascades brillait un rubis étincelant. À l'exception de ses sandales de velours et d'une large ceinture incrustée de pierres précieuses enserrant sa taille fine, elle était entièrement nue.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-elle.

Lui répondre eût été trahir son origine étrangère. Il resta immobile, formant une silhouette sombre et inquiétante. Les plumes du masque hideux ondoyaient au-dessus de sa tête. Du regard, il scruta rapidement les ombres derrière elle. Personne ne s'y cachait. Mais, à un seul de ses cris, des hordes de soldats surgiraient peut-être des ténèbres !

Elle s'avança vers lui avec méfiance, mais sans appréhension apparente.

— Tu n'es pas un prêtre, déclara-t-elle. Tu es un guerrier. Même avec ce masque, c'est évident. Tu es aussi différent d'un prêtre qu'un homme d'une femme. Par Set ! s'exclama-t-elle (elle se figea sur place ; ses yeux s'écarquillèrent et étincelèrent), je crois même que tu n'es pas un Stygien !

D'un mouvement rapide, impossible à suivre du regard, la main de Conan se referma avec la légèreté d'une caresse sur la gorge ronde de la jeune femme.

— Pas un cri surtout ! murmura-t-il.

Sa peau douce comme l'ivoire avait la froideur du marbre. Pourtant, les grands yeux, noirs et splendides, fixés sur lui ne contenaient aucune peur.

— Ne crains rien, répondit-elle calmement. Je ne te trahirai pas.

As-tu perdu la tête pour être entré dans le temple interdit de Set... toi, un étranger ?

— Je cherche le prêtre Thuthomes, répondit-il. Est-il dans ce temple ?

— Pourquoi le cherches-tu ? demanda-t-elle, éludant sa question.

— Il a en sa possession un objet m'appartenant... qui m'a été volé.

— Je vais te conduire jusqu'à lui, lui offrit-elle.

Sa proposition était si spontanée que ses soupçons furent aussitôt éveillés.

— Pas de trahison surtout ! grogna-t-il.

— Rassure-toi. Je déteste Thuthomes.

Il hésita, puis se décida rapidement. Après tout, il était sous sa dépendance autant qu'elle sous la sienne.

— Marche à côté de moi, lui ordonna-t-il. (Il desserra sa prise autour de sa gorge pour la prendre par le poignet.) Marche lentement et fais bien attention. Au moindre geste suspect...

Elle le conduisit vers le couloir. Celui-ci s'enfonçait en pente douce dans les entrailles de la terre. Bientôt, il n'y eut plus de torchères. Il cherchait son chemin à tâtons dans les ténèbres. Il ne voyait plus la jeune femme, conscient de sa présence à son côté par le toucher et les sens. À un moment, il lui parla. Elle tourna la tête dans sa direction et il constata avec surprise que ses yeux brillaient dans l'obscurité, tels des feux dorés. Des doutes et des soupçons monstrueux, encore imprécis, se formèrent au fond de son esprit. Il continua de la suivre dans le dédale de couloirs sombres. Même son sens de l'orientation primitif était confondu par ce labyrinthe ! Il se traita de sot. Il n'aurait jamais dû s'aventurer dans cet antre abritant de sombres mystères. À présent, il était trop tard pour faire demi-tour. À nouveau, il sentit au sein des ténèbres environnantes vie et mouvement. Il perçut dans l'obscurité des dangers... une faim ardente et impatiente. Il crut même entendre un léger bruit de reptation. Celui-ci cessa et s'éloigna sur un ordre murmuré par la jeune fille.

Finalement, elle le fit entrer dans une chambre éclairée par un étrange candélabre à sept branches ; sur celui-ci brûlaient des bougies noires à la lueur singulière. Conan comprit qu'ils se trouvaient au cœur de la pyramide, dans les profondeurs de la terre. La pièce était carrée, ses murs et son plafond de marbre noir et poli. Elle était meublée à la façon des Stygiens d'autrefois. Il y avait un divan d'ébène, recouvert de velours noir. Un sarcophage sculpté était posé sur une pierre, noire également.

Conan resta sur le seuil de la porte, en alerte. Il parcourut du regard les différentes arches noires donnant sur la salle. La jeune femme n'alla pas plus loin. Elle s'allongea et s'étira sur le divan avec une grâce féline. Puis, croisant ses doigts derrière sa tête aux cheveux

brillants, elle le regarda, ses longs cils baissés sur ses yeux adorables.

— Eh bien ? demanda-t-il impatientement. Que fais-tu ? Où est Thutothmes ?

— Rien ne presse, répondit-elle d'une voix langoureuse. Qu'est-ce qu'une heure, une journée, une année... ou même un siècle ? Ôte ton masque, laisse-moi voir ton visage.

Avec un grognement ennuyé, Conan retira sa coiffe volumineuse. La jeune femme eut un hochement de tête approuvateur. Elle parcourut du regard son visage basané couvert de cicatrices. Ses yeux flamboyèrent.

— Comme tu es fort... très fort ! Tu pourrais étrangler un bœuf !

Il eut un geste d'impatience et ses soupçons grandirent. La main posée sur la poignée de son épée, il scrutait les arches obscures.

— Si tu m'as attiré dans un traquenard, dit-il, tu ne vivras pas assez longtemps pour te réjouir de ton astuce. Lève-toi immédiatement de cette couche et tiens ta promesse ! Ou dois-je...

Sa voix se fit hésitante et mourut. Son regard s'était posé sur le sarcophage. Les traits de son occupant étaient sculptés dans l'ivoire avec une force et une vie surprenantes, selon un art oublié. Le masque sculpté lui parut étrangement familier... d'une façon inquiétante. Conan en comprit soudain la raison, avec un certain choc : le masque et le visage de la jeune femme nonchalamment étendue sur la couche d'ébène présentaient une étonnante ressemblance ! Elle aurait pu servir de modèle au sculpteur. Or, ce masque était vieux d'au moins plusieurs siècles. Des hiéroglyphes archaïques apparaissaient sur le couvercle laqué. Fouillant dans sa mémoire à la recherche de bribes de savoir, il parvint à en déchiffrer certains – ils relataient les détails d'une vie aventureuse – et lut à voix haute :

— Akivasha !

— Tu as entendu parler de la princesse Akivasha ? s'informa la jeune fille sur la couche.

— Qui n'en a pas entendu parler ! grogna-t-il.

Le nom de cette princesse, belle autant que perverse, loin d'avoir été oublié, était toujours présent dans les ballades et les légendes. Pourtant, dix mille années s'étaient écoulées depuis que la fille de Tuthamon s'était livrée à d'obscènes ébats, au cours d'orgies pourpres dans les sombres salles de l'antique ville de Luxur.

— Son seul péché fut d'aimer la vie et tous ses plaisirs, dit la jeune Stygienne. Pour se concilier la vie, elle courtisa la mort. Elle ne pouvait supporter l'idée de vieillir. Elle refusa de voir son visage se rider et son corps se flétrir... pour mourir comme meurent les vieilles femmes. Elle appela les ténèbres comme on appelle un amant. Elle reçut la vie en présent... une vie inconnue des mortels, une vie d'où est exclu le vieillissement... Elle alla vers les ombres pour duper la

vieillesse et la mort...

Conan la regardait fixement ; ses yeux étaient devenus des fentes brûlantes. Il pivota sur ses talons et arracha le couvercle du sarcophage. Celui-ci était vide. La jeune femme éclata de rire dans son dos ; ce rire glaça le sang dans ses veines. Il se retourna vivement tandis que se hérissaient les courts poils de sa nuque.

— *Tu es Akivasha !* lança-t-il d'une voix rauque.

Elle rit à nouveau et rejeta en arrière ses cheveux brillants. Puis elle tendit ses bras vers lui en un geste voluptueux.

— Je suis Akivasha ! Je suis celle qui ne meurt pas... celle qui ne vieillira jamais ! La femme qui fut ravie de la terre par les dieux – c'est ce que disent les imbéciles – dans la fraîcheur de sa jeunesse et l'éclat de sa beauté, pour régner à jamais sur de célestes contrées ! Oh non, c'est parmi les ombres que les mortels trouvent l'immortalité ! Je suis morte il y a dix mille ans... pour vivre à jamais ! Donne-moi tes lèvres, toi qui es si fort !

Se levant avec souplesse, elle vint vers Conan. Se dressant sur la pointe des pieds, elle passa ses bras autour de son cou puissant. Il abaissa son regard courroucé vers son splendide visage tourné vers lui... il sentit une horrible fascination et une peur glacée l'envahir.

— Aime-moi ! chuchota-t-elle. (Sa tête était renversée en arrière, ses yeux fermés et ses lèvres entrouvertes.) Donne-moi ton sang pour renouveler ma jeunesse et perpétuer ma vie éternelle ! Je te rendrai immortel, toi aussi ! Je t'enseignerai le savoir des ères révolues. Je te révélerai tous les secrets préservés par-delà les éons... conservés dans les ténèbres qui s'étendent sous ces temples mystérieux. Je ferai de toi le roi de la horde qui festoie parmi les tombes antiques lorsque la nuit voile le désert et que les chauves-souris volent sous la lune. Je suis fatiguée des prêtres et des magiciens... Je suis lasse des jeunes captives hurlantes, entraînées de force vers les portails de la mort. Je veux un homme. Aime-moi, barbare !

Elle inclina sa tête aux cheveux noirs contre la puissante poitrine de Conan. Il sentit une vive douleur dans son cou. Poussant un juron, il la prit par les épaules et la jeta sur sa couche où elle tomba à la renverse.

— Maudit vampire !

Le sang coulait d'une blessure minuscule à sa gorge.

Elle se dressa sur sa couche, tel un serpent s'apprêtant à frapper. Tous les feux dorés de l'enfer flamboyaient dans ses yeux dilatés. Ses lèvres se retroussèrent, découvrant des dents blanches et pointues.

— Fou ! s'écria-t-elle. Tu crois pouvoir m'échapper ? Tu vivras et mourras dans les ténèbres ! Cette chambre se trouve sous le temple, dans les entrailles de la terre. Jamais tu ne retrouveras la sortie ! Jamais tu ne pourras t'ouvrir un chemin à travers les gardiens des

souterrains ! Sans ma protection les enfants de Set t'auraient depuis longtemps avalé et digéré ! Malgré toi, je boirai ton sang ! Insensé !

— Si tu t'approches de moi, je te coupe en deux ! gronda Conan. (Un frisson de répulsion le parcourut.) Tu es peut-être immortelle, mais cet acier t'éventrera sans peine !

Il recula vers la porte par où ils étaient entrés. Brusquement, toutes les bougies s'éteignirent en même temps. Cela semblait impossible, car Akivasha ne les avait pas touchées. Le rire moqueur du vampire s'éleva dans son dos, aussi enchanteur et vénéneux que les violes de l'enfer. Le temps de chercher la porte à tâtons, dans l'obscurité, son corps fut couvert de sueur. Il faillit céder à la panique. Ses doigts rencontrèrent une ouverture ; il se lança à travers elle. Était-ce la porte par où il était venu, il n'en savait rien et cela lui importait peu ! Son unique pensée était de sortir au plus vite de cette chambre maudite, habitée depuis tant de siècles par cette femme splendide et hideuse, cette morte vivante, ce démon !

Sa course à travers les souterrains sombres et sinueux ressembla à un cauchemar. Derrière et autour de lui, il entendait des reptations et des glissements furtifs. À un moment, l'écho du rire mélodieux et infernal qu'il avait entendu dans la chambre d'Akivasha parvint jusqu'à lui. Il frappa féroce­ment vers les sons et les mouvements qu'il entendait – ou croyait entendre – au sein des ténèbres environnantes. Une fois, son épée s'enfonça dans une substance molle et ténue. Mais il s'agissait peut-être d'innocentes toiles d'araignée. Il avait la sensation atroce que l'on jouait avec lui. On l'entraînait de plus en plus vers les ténèbres et la nuit ultimes... à la fin, il serait attaqué et mis en pièces par des griffes et des dents démoniaques !

À sa peur s'ajoutait la répulsion indicible née de sa découverte. La légende d'Akivasha était immémoriale. Les récits la concernant parlaient de sa perversité, mais aussi de sa beauté idéale et de sa jeunesse éternelle. Pour un très grand nombre de rêveurs, de poètes et d'amants, elle était la méchante et perverse princesse de la légende stygienne... mais aussi le symbole de la jeunesse et de la beauté triomphantes. Elle illuminait à jamais ce lointain royaume habité par les dieux. Conan avait vu la réalité... l'effroyable réalité. Ainsi, c'était cela, la vie éternelle... une parodie obscène... une monstrueuse perversion ! À ce dégoût physique, s'ajoutait une amère déception. Un rêve avait volé en éclats... le rêve de l'homme idolâtrant la jeunesse et la beauté... l'or pur se changeait en boue et souillure cosmique. Un sentiment de dérision monta en lui. Au fond de lui-même, il craignit que tous les rêves des hommes ne fussent faux !

Puis il comprit que ses oreilles ne l'avaient pas trompé. Il n'était pas seul ; ses poursuivants se rapprochaient inexorablement. Au sein des ténèbres, il entendait des pas lourds et traînants, des glissements...

comme n'aurait pu marcher ou se traîner aucun être humain... ni aucun animal ! Le monde des profondeurs avait sans doute sa propre vie... monstrueuse ! Ils étaient derrière lui. Il se retourna pour leur faire face. Il ne vit rien. Il poursuivit sa route, marchant lentement à reculons. Les sons cessèrent. Il tourna la tête à nouveau et aperçut une lumière devant lui, au fond du long couloir.

Dans la salle des morts

Conan s'avança prudemment vers la lumière. Il écoutait, mais n'entendait plus aucun bruit de poursuite. Pourtant, il *sentait* que l'ombre abritait une vie intelligente.

La lueur n'était pas fixe. Elle se déplaçait, oscillant et se balançant d'une façon grotesque. Puis il distingua la source de cette lumière. Le tunnel qu'il suivait en croisait un autre, plus large, à une certaine distance, devant lui. Dans ce second tunnel s'avançait une étrange procession : quatre hommes de grande taille, aux corps décharnés. Ils portaient des robes et des capuchons noirs et marchaient à la file, en s'appuyant sur des bâtons. L'homme qui venait en tête tenait une torche au-dessus de lui... une torche qui brûlait avec une lueur bizarrement constante. Semblables à des fantômes, ils traversèrent son champ de vision limité et disparurent. Seule la lumière décroissante de la torche convainquit Conan qu'ils étaient vraiment passés devant lui. Leur aspect était bizarre, indescriptible. Il ne s'agissait pas de Stygiens ; leur race lui était inconnue. Il se demanda même s'ils étaient humains. On aurait dit de noirs fantômes rôdant dans ces tunnels maudits, telles des goules.

Sa situation semblait désespérée. Il n'attendit pas que les créatures non humaines reprennent leur lente reptation vers lui. Comme la lueur de la torche diminuait au loin, Conan courut vers le fond du couloir. Il s'engouffra dans l'autre tunnel et aperçut au loin l'étrange procession, minuscule, grâce au halo lumineux de la torche. Il se glissa sans bruit à leur suite, et quand ils s'arrêtèrent, il s'aplatit contre le mur. Ils se groupèrent comme pour se consulter sur quelque question délicate et firent demi-tour. Ils avaient décidé de rebrousser chemin ! Il se glissa vers l'arche la plus proche. Tâtonnant dans l'obscurité – il s'y était tellement habitué qu'il pouvait tout faire dans les ténèbres, hormis voir ! – il s'aperçut que le tunnel présentait plusieurs coudes. Il recula jusqu'au-delà du premier. Ainsi la lueur de la torche des inconnus ne tomberait pas sur lui lorsqu'ils passeraient devant le souterrain.

Il prit soudain conscience d'un bourdonnement sourd, quelque part derrière lui. On aurait dit le murmure de voix humaines. Comme il s'avançait dans le couloir en direction de ce bourdonnement, ses premières impressions furent confirmées. Il abandonna son intention

de suivre ces voyageurs aux allures de goules – quelle que fût leur destination – et marcha en direction des voix.

Bientôt il aperçut un halo lumineux. S'engageant dans le tunnel d'où celui-ci émanait, il aperçut à l'autre extrémité une arche faiblement éclairée. Sur sa gauche, un escalier de pierre aux marches étroites montait vers les ténèbres. Une prudence instinctive lui dicta de quitter ce tunnel et de gravir l'escalier. Les voix qu'il avait entendues provenaient d'au-delà de l'arche où se reflétaient les flammes.

Les voix diminuèrent à ses pieds comme il montait les marches. Bientôt, franchissant une porte voûtée et basse, il s'avança vers un vaste espace découvert où brillait une étrange lueur.

Il se trouvait sur une galerie plongée dans l'obscurité et qui donnait sur une salle peu éclairée aux dimensions colossales. C'était une salle mortuaire. Bien peu d'hommes avaient le privilège de la contempler, si l'on exceptait les prêtres silencieux de Stygie. Le long des parois sombres, on apercevait d'innombrables sarcophages sculptés et peints, rangée après rangée. Chacun de ces sarcophages occupait une niche creusée dans la pierre noirâtre. Les rangées superposées s'élevaient le long des murs et se perdaient dans les ténèbres de la voûte. Des milliers de masques ciselés abaissaient leurs regards impassibles vers le groupe qui se tenait au centre de la salle. La présence de tous ces morts le rendait futile et parfaitement insignifiant.

Dix prêtres faisaient partie de ce groupe. Ils avaient ôté leurs masques, mais Conan comprit que c'étaient ceux qu'il avait suivis jusqu'à la pyramide. Ils se tenaient devant un homme de grande taille, au visage d'aigle. À côté de lui, sur un autel noir... une momie dont les bandelettes tombaient en poussière. L'autel semblait se trouver au cœur d'un feu vivant. Celui-ci palpitait et vibrait ; ses flammes d'or frissonnaient, embrasant les pierres noires les plus proches. Cette lueur éblouissante émanait d'une énorme gemme rouge, posée sur l'autel. Par contraste, les visages des prêtres semblaient livides, cadavériques. En regardant cette scène, Conan ressentit le poids de toutes les épreuves rencontrées et surmontées au cours de cette quête longue et harassante. Elle avait duré des jours et des nuits. Il se mit à trembler et fut saisi d'une envie folle de se jeter sur ces prêtres silencieux. Il brûla du désir de s'ouvrir un chemin parmi eux en frappant puissamment avec son épée et de refermer sur la gemme rouge ses doigts raidis par la passion. Il parvint à refréner cette impulsion en exerçant un contrôle d'acier sur lui-même et se tapit au sein des ombres de la balustrade de pierre. Un regard rapide lui apprit qu'un escalier partait de la galerie et descendait vers la salle, contre le mur, à demi dissimulé dans l'ombre. Il scruta les recoins sombres de la

vaste salle, cherchant d'autres prêtres ou fidèles. Il ne vit que le groupe disposé autour de l'autel.

La voix de l'homme placé près de l'autel résonna dans le silence, caverneuse et spectrale :

— ... la nouvelle a atteint le sud. Le vent de la nuit l'a chuchotée, les corbeaux l'ont croassée durant leur vol, les sinistres chauves-souris l'ont répétée aux chouettes et aux serpents qui rôdent dans les ruines blanchies par les intempéries et le temps. Loups-garous et vampires en ont eu connaissance... et les démons aux corps d'ébène qui hantent la nuit. La Nuit du Monde endormie a bougé et secoué son épaisse chevelure. Alors les tambours ont commencé à battre dans les ténèbres profondes. L'écho de cris étranges et lointains a effrayé des hommes qui marchaient dans la campagne au crépuscule. Le Cœur d'Ahriman était réapparu, afin que s'accomplisse sa mystérieuse destinée !

« Ne me demandez pas comment moi, Thutothmes de Khemi et de la Nuit, j'ai appris la nouvelle avant Thoth-Amon, lequel se fait appeler le prince de tous les magiciens. Certains secrets ne sont pas faits pour des oreilles comme les vôtres. Thoth-Amon n'est pas le seul seigneur du Cercle Noir !

« J'ai appris la nouvelle et je suis allé à la rencontre du Cœur qui venait vers le sud. Tel un aimant, il m'attirait irrésistiblement. Allant de mort en mort... il voyageait sur une rivière de sang humain. Le sang le nourrit, le sang l'attire. Son pouvoir est accru lorsque les mains qui le tiennent sont couvertes de sang... lorsque son propriétaire en est dépossédé, sauvagement abattu ! Quel que soit l'endroit où il se trouve, l'illuminant de sa présence, le sang est versé, les royaumes sont ébranlés et les forces de la Nature mises en émoi !

« Me voici devant vous ! Je suis le Maître du Cœur ! Je vous ai demandé de venir dans le plus grand secret, mes fidèles, pour assister à la naissance du royaume noir. Cette nuit, vous serez témoins de la chute de Thoth-Amon... je vais briser ses chaînes qui nous asservissaient... cette nuit commencera l'Empire !

« Qui suis-je en vérité, moi Thutothmes, pour connaître les forces tapies dans ces profondeurs écarlates, plongées dans un sommeil immémorial ? Le Cœur détient des secrets oubliés depuis trois mille ans. Mais j'apprendrai. Ceux-là me révéleront ses secrets !

Il agita sa main vers les formes silencieuses qui reposaient dans les niches.

— Ils dorment et nous regardent au travers de leurs masques sculptés ! Rois, reines, généraux, prêtres, magiciens... toutes les dynasties et la noblesse de Stygie depuis dix mille ans ! Au contact du Cœur, ils sortiront de leur long sommeil. Il y a longtemps, très longtemps, le Cœur a battu et palpitait dans l'antique Stygie. Il se trouvait ici, tous ces siècles qui ont précédé son voyage vers le

royaume d'Acheron. Les Anciens connaissaient ses pouvoirs. Ils me les révéleront lorsque je leur aurai redonné la vie par sa magie. Ils travailleront pour moi !

« Je vais les ranimer, les réveiller. Ils m'apprendront leur savoir oublié. J'aurai accès à la connaissance enfermée dans ces crânes putréfiés ! Grâce au savoir des morts, nous réduirons en esclavage les vivants ! En vérité, rois, généraux et magiciens d'autrefois seront nos aides et nos esclaves. Qui pourrait nous résister ?

« Regardez ! Cette chose desséchée et racornie sur l'autel a été autrefois Thothmekri, grand prêtre de Set. Il est mort il y a trois mille ans. C'était un adepte du Cercle Noir. Il connaissait le Cœur. Il nous apprendra tous ses pouvoirs.

Et, prenant la gemme écarlate, celui qui avait parlé la posa sur la poitrine flétrie de la momie. Il leva ses mains et entonna une incantation. Mais il ne la termina jamais ! Les mains levées et les lèvres entrouvertes, il se figea soudain sur place. Il regardait au-delà de ses acolytes... qui se retournèrent, regardèrent dans la même direction et ouvrirent de grands yeux !

Franchissant à la file la voûte sombre d'une porte, quatre formes décharnées en robes noires avaient pénétré dans la grande salle. Leurs visages formaient des ovales jaunâtres, indistincts dans l'ombre de leurs capuchons.

— Qui êtes-vous ? lança Thutothmes. (Sa voix était menaçante, tel le sifflement d'un cobra.) Avez-vous perdu l'esprit pour oser profaner le temple sacré de Set ?

Le plus grand des étrangers parla. Sa voix avait les accents monotones d'une cloche d'un des innombrables temples de Khitaï.

— Nous cherchons Conan d'Aquilonie.

— Il n'est pas ici, répondit Thutothmes.

De sa main droite il rejeta en arrière son manteau, en un geste étrangement menaçant. On aurait dit une panthère sortant ses griffes.

— Tu mens. Il se trouve dans ce temple. Nous avons suivi ses traces à travers le dédale des couloirs sombres... depuis le cadavre dissimulé derrière le battant de bronze du portail extérieur. Nous suivions sa piste sinueuse lorsque nous avons surpris vos conciliabules. Nous partons, car nous devons le retrouver. Mais d'abord, remets-nous le Cœur d'Ahriman.

— La mort est le lot des fous, murmura Thutothmes en s'approchant de celui qui avait pris la parole.

Ses prêtres l'imitèrent, prêts à bondir comme des chats. Les étrangers parurent ne pas s'en apercevoir.

— Qui pourrait le contempler... sans le désirer aussitôt ? fit l'homme de Khitaï. Nous en avons entendu parler dans notre pays. Il nous donnera la puissance. Nous écraserons ceux qui nous ont chassés

de notre patrie. Gloire et merveilles dorment dans ses profondeurs écarlates. Donne-le-nous, sinon nous serons obligés de vous tuer.

Un cri féroce retentit. L'un des prêtres s'élança. L'acier brillait dans sa main. Avant qu'il puisse frapper, un bâton squameux se tendit vers lui et toucha sa poitrine. Le prêtre s'effondra, tel un mort frappé par la foudre. L'instant d'après, les momies contemplaient une scène d'horreur sanglante. Des couteaux à la lame courbe jaillirent et se teintèrent d'écarlate ; les bâtons ophidiens se tendaient en avant et se retiraient aussitôt. Et chaque fois qu'ils touchaient un homme, celui-ci poussait un cri et mourait.

Dès le premier assaut, Conan s'était dressé d'un bond et lancé au bas de l'escalier. Il n'eut qu'une vision fugitive de ce combat bref et démoniaque... il vit des hommes se débattre, soudés en un féroce corps à corps, au milieu de jets de sang. Il aperçut un homme de Khitaï haché en morceaux... pourtant, il était toujours debout et continuait de donner la mort. Thutothmes frappa sa poitrine de sa main ouverte aux doigts nus. L'homme tomba... mort. Pourtant l'acier n'avait pas été capable de détruire cette vitalité surnaturelle !

Lorsque Conan arriva au bas des marches après une course éperdue, le combat touchait à sa fin. Trois des hommes de Khitaï gisaient à terre, percés de coups, mis en pièces et éventrés... Thutothmes était le seul Stygien encore debout.

Il se précipita sur le dernier homme de Khitaï. Il levait sa main nue comme s'il brandissait une arme. Cette main était aussi noire que celle d'un nègre. Avant qu'il puisse frapper, le bâton de son adversaire se tendit vers lui. Il parut s'allonger tandis que l'homme à la peau jaunâtre portait une botte. L'extrémité du bâton atteignit le sein de Thutothmes. Celui-ci chancela. Le bâton se tendit à nouveau et frappa à plusieurs reprises. À la fin, Thutothmes vacilla et s'écroula, mort. Ses traits devinrent flous, son corps était aussi noir que sa main magique !

L'homme de Khitaï se tourna vers la gemme. Celle-ci flamboyait sur la poitrine de la momie. Conan se jeta devant lui d'un bond puissant.

Dans un silence tendu les deux hommes s'affrontèrent du regard. De leurs niches, les momies sculptées les contemplaient au milieu du carnage général.

— Longue a été la route pour te retrouver, ô roi d'Aquilonie, dit l'homme de Khitaï d'une voix calme. J'ai descendu le grand fleuve, franchi les montagnes, traversé les royaumes de Poitain et de Zingara, puis les collines d'Argos. Je me suis dirigé vers la côte. Non sans mal, nous avons retrouvé ta piste à Tarantia, car les prêtres d'Asura sont rusés. Nous l'avons perdue dans les plaines de Zingara ; nous avons trouvé ton casque dans la forêt où tu t'es battu avec les goules. Nous avons à nouveau failli la perdre, cette nuit même, dans ce labyrinthe.

Conan songea que la chance avait été de son côté lorsqu'il s'était enfui de la chambre du vampire par un autre couloir. S'il avait rebroussé chemin en empruntant le même souterrain, il aurait inévitablement rencontré ces démons à la peau jaune. Heureusement, il les avait seulement aperçus de loin, tandis qu'ils reniflaient ses traces, tels des chiens de chasse humains, aidés de leurs facultés surnaturelles. L'homme de Kithaï secoua légèrement la tête, comme s'il lisait dans son esprit.

— C'est sans importance... car nous t'avons finalement retrouvé.

— Pourquoi m'avoir pourchassé ainsi ? demanda Conan.

Restant sur ses gardes, il réfléchissait rapidement.

— Nous avons une dette à rembourser, répondit l'étranger de Khitaï. Mais pourquoi te cacher les faits ? De toute façon, tu mourras ! Nous étions les vassaux du roi d'Aquilonie, Valerius. Longtemps nous l'avons servi. À présent, nous sommes dégagés de ce service et libres... mes frères parce qu'ils sont morts, moi parce que j'ai rempli mes obligations. Je vais retourner en Aquilonie avec deux cœurs : celui d'Ahriman pour moi et celui de Conan pour Valerius. Un baiser de ce bâton découpé sur l'Arbre Vivant de la Mort...

Le bâton s'élança telle une vipère dardant sa langue bifide. Pourtant le couteau de Conan fut encore plus rapide ! Le bâton retomba, coupé en deux... et se tordit. Il y eut un nouvel éclair, l'acier tranchant frappa et la tête de l'homme de Khitaï roula sur le sol.

Conan pivota sur ses talons et tendit la main vers la gemme. Il eut un mouvement de recul. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête et son sang se figea dans ses veines !

Sur l'autel ne gisait plus une chose brune, desséchée et ratatinée. Le joyau scintillait sur une poitrine pleine et bombée... un homme vivant et nu était allongé parmi les bandelettes tombant en poussière ! Vivant ? Conan n'aurait su le dire. Les yeux ressemblaient à du verre sombre et obscur sous lequel brillaient les feux sinistres d'une inhumaine lueur.

L'homme se leva lentement, serrant la gemme dans sa main. Il se dressa près de l'autel, nu et ténébreux. Ses traits étaient identiques à ceux d'une statue sculptée dans la pierre. Sans rien dire, il tendit la main vers Conan... au creux de celle-ci palpitait la gemme, tel un cœur vivant. Conan la prit ; il eut l'étrange impression de recevoir un présent de la main d'un mort. D'une manière confuse, il comprenait que les incantations appropriées n'avaient pas été récitées jusqu'à la fin... la conjuration n'avait pas été achevée... la vie n'avait pas été entièrement rendue à ce cadavre.

— Qui es-tu ? demanda le Cimmérien.

La réponse vint, monotone, dépourvue de toute inflexion dans la voix, semblable au bruit de l'eau tombant goutte à goutte de

stalactites dans une caverne souterraine :

— J'ai été Thothmekri ; je suis mort.

— Acceptes-tu de me conduire hors de ce maudit temple ? demanda Conan avec un frisson.

D'un pas mesuré et mécanique, le mort se dirigea vers une arche sombre. Conan le suivit. Un dernier regard par-dessus son épaule lui montra à nouveau la salle immense, peuplée de ténèbres, ses rangées de sarcophages... les morts gisant tout autour de l'autel. La tête de l'homme jaune qu'il avait tué fixait les ombres de la haute voûte du temple.

L'éclat de la gemme illuminait les tunnels obscurs, telle une lampe magique, et répandait un feu doré. À un moment, Conan eut la vision fugitive d'une peau ivoirine au sein des ténèbres. Il lui sembla voir Akivasha, le vampire, reculer devant la lueur du joyau, imitée par d'autres formes qui s'enfuirent en courant ou en se traînant vers les ombres.

Le mort continuait de marcher droit devant lui. Il ne regardait ni à gauche, ni à droite. Il avançait d'un pas régulier, aussi inflexible que le destin. Une sueur glacée recouvrit le corps de Conan et d'horribles doutes l'assaillirent. Comment pouvait-il être certain que cette forme terrifiante issue du passé le conduisait vers la liberté ? D'autre part, il savait que seul et livré à lui-même, il aurait erré à jamais dans ce labyrinthe magique de couloirs et de tunnels souterrains. Il suivit son effroyable guide. Les ténèbres, où étaient tapies des formes d'horreur et de démence qui reculaient devant l'éclat aveuglant du Cœur, s'amoncelaient autour d'eux.

La porte de bronze apparut devant lui. Conan sentit le vent de la nuit souffler du désert. Il vit les étoiles et le désert éclairé par la lueur stellaire, où flottait la grande ombre de la pyramide. Thothmekri tendit silencieusement son bras vers le désert. Il fit demi-tour et partit sans bruit. Conan regarda s'éloigner la forme muette vers les ténèbres, de son pas silencieux et inexorable, comme s'il marchait vers un sort connu et inévitable, ou s'en retournait vers un sommeil éternel.

Poussant un juron, le Cimmérien franchit le portail d'un bond et s'enfuit dans le désert. Des démons étaient peut-être à ses trousses ! Il ne regarda pas en arrière vers la pyramide, ni vers les sombres tours de Khemi qui apparaissaient vaguement au-delà des sables du désert. Il courait vers le sud, vers la côte... comme un homme saisi d'une panique insurmontable. Cet effort violent fit disparaître de son esprit les noires toiles d'araignée qui l'avaient envahi. Le souffle pur du vent du désert chassa les cauchemars de son âme. Son horreur fut balayée par un flot sauvage d'allégresse. Le désert fit place à l'enchevêtrement inextricable des arbres envahis par une végétation luxuriante. Bientôt, au-delà des marécages, il aperçut l'eau sombre de la crique où

l'Aventurier avait jeté l'ancre.

Il s'élança à travers les fourrés et entra dans l'eau croupie des marécages qui lui arrivait jusqu'aux hanches. Il plongea intrépidement dans l'eau profonde de la crique, sans se soucier des requins ou des crocodiles, et nagea vers la galère. Il grimpa le long de la chaîne et bondit sur le pont. Ruisselant d'eau et exultant, il se dressa devant la vigie déconcertée.

— Réveillez-vous, chiens ! rugit Conan. (Il repoussa du poing la lance que l'homme de quart surpris pointait vers sa poitrine.) Levez l'ancre ! Hissez la voile ! Donnez à ce pêcheur un casque rempli d'or et reconduisez-le à terre ! L'aube ne tardera pas à poindre. Avant le lever du soleil, nous devons avoir mis le cap sur le port le plus proche de Zingara !

Il fit tourner au-dessus de sa tête la gemme, et ses flammes écarlates mouchetèrent d'un feu doré le pont du navire.

Acheron renaîtra de la poussière des siècles !

En Aquilonie, le printemps avait enfin succédé à l'hiver. Les feuilles poussaient sur les grosses branches des arbres, l'herbe tendre souriait au souffle chaud des brises venant du sud. Nombreux étaient les champs non labourés qui restaient à l'abandon ; nombreux les monceaux de cendres, marquant l'endroit où s'étaient dressées d'orgueilleuses villas ou des cités prospères. Les loups rôdaient ouvertement sur les routes envahies par la végétation ; des hommes aux corps décharnés, sans foi ni loi, infestaient les forêts. Tarantia était la seule ville où l'on donnât des fêtes somptueuses, d'un luxe insolent.

Valerius gouvernait le royaume tel un homme frappé de folie. Même les barons qui avaient accueilli avec joie son retour avaient fini par se retourner contre lui. Ses collecteurs d'impôts pressuraient les riches comme les pauvres ; les richesses d'un royaume livré au pillage affluaient à Tarantia qui ressemblait plus à une ville tenue par des soldats occupant un pays conquis qu'à la capitale d'un royaume. Ses marchands s'enrichissaient, mais c'était une prospérité précaire. Du jour au lendemain, n'importe qui pouvait être accusé de trahison, sur des preuves forgées de toutes pièces... jeté en prison, après confiscation de ses biens, ou même traîné vers le billot sanglant !

Valerius ne faisait aucun effort pour se concilier ses sujets. Il se maintenait au pouvoir avec l'appui des soldats de Némédie et de mercenaires prêts à tout. Il savait très bien ce qu'il était : un pantin dont Amalric tirait les fils ! et qui régnait parce que les Némédiens le voulaient bien. Il ne parviendrait jamais à rassembler autour de lui les forces vives de l'Aquilonie pour se défaire du joug de ses maîtres. Les provinces éloignées lui résisteraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang et les Némédiens le chasseraient de son trône s'il faisait la moindre tentative pour consolider son royaume. Il était pris à son propre piège. Le fiel de son orgueil blessé corrodait son âme. Aussi se lança-t-il à corps perdu dans un règne de débauches, vivant au jour le jour, sans songer au lendemain ni même s'en soucier.

Pourtant, sa démence était assez subtile et bien dissimulée, car même Amalric ne la décela à aucun moment. Les années difficiles et chaotiques de ses errances, alors qu'il était exilé d'Aquilonie, avaient

certainement fait naître en lui une amertume peu commune. Le dégoût que lui inspirait sa situation présente augmentait cette amertume et la changeait en une sorte de folie. Il vivait avec un seul désir : causer la perte de tous ses alliés !

Il savait que son règne prendrait fin dès l'instant où il aurait servi tous les desseins d'Amalric et que, tant qu'il continuerait d'opprimer ses sujets, les Némédiens le laisseraient régner. Car Amalric souhaitait écraser l'Aquilonie et l'amener à une soumission totale. Il projetait de détruire ses dernières velléités d'indépendance. Ensuite il s'en emparerait. Il rebâtirait le royaume à sa façon, grâce à son immense fortune. Il se servirait de ses habitants et de ses ressources naturelles pour arracher la couronne de Némédie à Tarascus. Le trône impérial était l'ambition ultime d'Amalric, Valerius le savait. Il ignorait si Tarascus avait deviné les ambitions d'Amalric ; en tout cas, le roi de Némédie approuvait sa course folle et cruelle. Tarascus haïssait l'Aquilonie, d'une haine née de guerres séculaires. Il souhaitait ardemment la destruction du royaume occidental.

Valerius avait l'intention de ruiner le pays tout entier. Même la fortune d'Amalric ne suffirait pas pour le reconstruire. Il haïssait le baron autant que les Aquiloniens. Son seul espoir était de vivre assez longtemps pour voir le jour où l'Aquilonie ne serait plus que ruines et désolation. Tarascus et Amalric seraient pris au piège d'une guerre civile sans merci qui finirait par ruiner tout aussi complètement la Némédie.

La conquête des provinces de Gunder, de Poitain et des marches bossoniennes – celles-ci résistaient toujours – marquerait la fin de son règne : il aurait servi les desseins d'Amalric et pourrait être écarté du trône. C'est pourquoi il retardait la conquête de ces provinces, limitant l'action de ses troupes à des raids et à des incursions inutiles, rejetant les propositions d'Amalric sous les prétextes les plus divers, différant leur mise en application pour des raisons souvent plausibles.

Sa vie était une succession de fêtes et de folles débauches. On rencontrait dans son palais les plus jolies filles du royaume, venues de leur propre chef ou entraînées de force. Il blasphémait les dieux et s'écroulait ivre mort sur le sol de la salle des banquets. La couronne d'or glissait de sa tête, ses robes à la pourpre royale étaient maculées de vin. Dans ses accès de fureur sanguinaire, il ornait les gibets des places publiques de cadavres se balançant au vent, inondait de sang les haches des bourreaux et lançait à travers le pays ses cavaliers némédiens qui pillaient et incendiaient les villages. Chaque jour, des émeutes éclataient dans le pays. Ces révoltes désespérées étaient sauvagement réprimées. Valerius pillait, violait, tuait et détruisait. Amalric lui adressa des admonestations et l'avertit qu'il allait ruiner irrémédiablement le royaume... sans savoir que c'était justement le

but visé par celui-ci !

En Aquilonie comme en Némédie, on parlait de la folie du roi ; en Némédie, les gens parlaient beaucoup de Xaltotun, l'homme masqué. Rares étaient ceux qui l'avaient aperçu dans les rues de Belverus. On disait qu'il passait beaucoup de temps dans les collines. Il se rendait à d'étranges réunions et conversait avec les derniers survivants d'une race très ancienne : des gens à la peau sombre, taciturnes, qui affirmaient descendre d'une antique dynastie et être venus d'un lointain royaume. Les hommes chuchotaient à propos de tambours que l'on entendait battre au faite des collines plongées dans leurs rêves, de feux brillant dans les ténèbres et de chants étranges portés par le vent. Ces chants et ces incantations, oubliés depuis des siècles, n'étaient plus que des formules vides de sens, marmonnées au coin du feu dans les villages des montagnes. Leurs habitants différaient étrangement du peuple des vallées !

Personne ne connaissait la raison de ces réunions, sauf peut-être... Orastes. Ce dernier accompagnait fréquemment le Pythonien. Ses traits reflétaient un air de plus en plus hagard.

Au milieu du printemps, un murmure passa soudain sur le royaume d'Aquilonie menacé de ruine. Le pays sortit de sa torpeur. Cela vint comme un vent soufflant du sud. Il réveilla et ranima ceux qui avaient sombré dans l'apathie et le désespoir. Personne n'aurait su dire vraiment comment cette rumeur s'était répandue. Certains parlaient d'une vieille femme à l'aspect étrange et inquiétant. Elle était descendue de la montagne, les cheveux flottant au vent. Un grand loup gris la suivait comme un chien. D'autres chuchotaient à propos des prêtres d'Asura. Ceux-ci parcouraient le royaume, tels des fantômes furtifs, allant du pays de Gunder jusqu'aux marches de Poitain, se rendant dans les villages et les forêts bossoniennes.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre à travers tout le pays et la révolte éclata le long des frontières. Des garnisons némédiennes isolées furent attaquées et massacrées ; des troupes envoyées en reconnaissance mises en pièces. L'ouest s'était soulevé et brandissait les armes. Ce soulèvement était l'expression d'une résolution farouche et d'une colère soutenue, à la différence des précédentes révoltes, motivées par un désespoir frénétique. Les gens du peuple ne furent plus les seuls à se révolter. Les barons fortifiaient leurs châteaux et défiaient ouvertement les gouverneurs des provinces. Des groupes de Bossoniens avaient été aperçus à proximité des marches : des hommes vigoureux et résolu, portant des brigandines et des casques de fer, armés de longs arcs. Le royaume sortit de sa torpeur. Soudain il renaissait de ses cendres... à nouveau une vie frémissante et dangereuse le parcourait ! Amalric fit mander Tarascus en toute hâte. Celui-ci arriva bientôt avec son armée.

Dans le palais de Tarantia, les deux rois et Amalric parlaient du soulèvement. Ils n'avaient pas demandé à Xaltotun de venir. Ce dernier était plongé dans ses mystérieuses études, au sein des collines de Némédie. Depuis la sanglante bataille de la Valkia, ils n'avaient plus fait appel à lui – ni à sa magie. Pour sa part, il avait pris ses distances, apparemment indifférent à leurs intrigues.

Ils n'avaient pas non plus invité Orastes qui pourtant se présenta devant eux. Son teint était blême comme l'écume des vagues chassées par un vent de tempête. Il se tenait à l'entrée de la salle au dôme en or où les rois s'étaient réunis. Ils considérèrent avec stupéfaction son air hagard et la peur inscrite sur son visage... une peur insoupçonnée.

— Tu as l'air très fatigué, Orastes, dit Amalric. Assieds-toi sur ce divan. Je vais demander à un esclave de t'apporter du vin. Tu as durement mené ton cheval, apparemment...

D'un geste, Orastes repoussa l'invitation.

— Trois chevaux sont morts sous moi depuis Belverus. Je ne puis boire du vin et ne me reposerai que lorsque j'aurai dit... ce que je dois dire !

Il arpentait la salle comme si un feu intérieur le consumait et lui interdisait de demeurer immobile. S'arrêtant devant ses compagnons déconcertés, il déclara brusquement :

— Lorsque nous nous sommes servis du Cœur d'Ahriman pour ramener un mort à la vie, nous n'avons pas mesuré toutes les conséquences de notre acte. Nous avons remué inconsidérément la poussière noire du passé. Cette faute m'incombe entièrement, je le reconnais volontiers. Nous avons pensé à nos seules ambitions, oubliant que cet homme pouvait en nourrir lui-même ! Nous avons lâché sur le monde un véritable démon... un être incompréhensible pour le commun des mortels. Je me suis adonné au mal, mais jamais je n'ai dépassé certaines limites... il en va de même pour les hommes de ma race et de mon époque. Mes ancêtres étaient des êtres purs, préservés de la souillure du démon. Moi seul ai plongé dans les abîmes du péché... dans les limites de ma personnalité. Derrière Xaltotun, il y a un millier de siècles de magie noire et de mal... une très ancienne tradition de démonologie. Nous ne pouvons le comprendre car c'est un magicien... mais il descend également d'une race de magiciens !

« J'ai assisté à des scènes qui ont brûlé mon âme à jamais. Au cœur des collines endormies, j'ai vu Xaltotun s'entretenir avec les âmes des damnés et évoquer les anciens démons du royaume oublié d'Acheron. J'ai vu les descendants maudits de cet empire exécrer le saluer et le vénérer comme leur grand prêtre. J'ai compris ce qu'il tramait... je vous le déclare à présent : il projette de restaurer le sombre, antique et effroyable royaume d'Acheron !

— Que veux-tu dire ? demanda Amalric. Acheron n'est plus que poussière. Il ne peut bâtir un empire, il n'y a pas assez de survivants. Même Xaltotun ne peut remodeler la poussière accumulée depuis trois mille ans !

— Vous connaissez bien mal ses sinistres pouvoirs ! répliqua Orastes d'une voix dure. J'ai vu les collines revêtir un autre aspect – celui d'autrefois – sous le sortilège de ses incantations. J'ai aperçu – on aurait dit des ombres se superposant à la réalité ! – les formes indistinctes et les contours vagues de vallées, de forêts, de montagnes et de lacs... comme ils étaient dans un passé très lointain et mystérieux ! J'ai même pressenti – sans les voir vraiment – les tours purpurines de Python l'oubliée... elles brillaient, telles des formes crépusculaires dans la brume !

« Au cours de la dernière assemblée où je me suis rendu, j'ai enfin mesuré toute l'étendue de sa magie. Les tambours battaient, ses adorateurs poussaient des hurlements grotesques et plongeaient leurs têtes dans la poussière. Je vous le dis : il ressuscitera Acheron par sa magie... par le sortilège d'un sacrifice sanglant et gigantesque, comme le monde n'en a jamais connu ! Il réduira l'univers en esclavage... *il effacera le présent dans un déluge de sang et ressuscitera le passé !*

— Tu es fou ! s'écria Tarascus.

— Fou ? (Orastes posa sur lui son regard halluciné.) Quel homme pourrait voir ce que j'ai vu et ne pas perdre la raison ! Je dis la vérité ! Il prépare le retour d'Acheron – tel qu'il était dans un lointain passé – avec ses tours, ses magiciens, ses rois et ses horreurs ! Ses descendants lui serviront de pierre angulaire ; les corps et le sang des habitants du monde d'aujourd'hui lui fourniront le mortier et les pierres nécessaires à cette reconstruction. Je suis incapable de vous dire de quelle façon il procédera. Mon cerveau est pris de vertiges lorsque j'essaie de comprendre. *Pourtant je l'ai vu !* Acheron existera de nouveau... les collines, les forêts et les rivières retrouveront leur aspect d'autrefois. Pourquoi pas ? Mes connaissances étaient infimes ; et pourtant, j'ai été capable de rappeler à la vie un homme mort depuis trois mille ans ! Et le plus grand magicien du monde serait incapable de ressusciter un royaume disparu il y a trois mille ans ? Sur son ordre, Acheron renaîtra de la poussière des siècles !

— Comment l'en empêcher ? demanda Tarascus, vivement impressionné.

— Il n'existe qu'un seul moyen, répondit Orastes. Lui dérober le Cœur d'Ahriman !

— Mais je... laissa échapper Tarascus qui se tut aussitôt.

— Nous pouvons utiliser cette force contre lui. Si le Cœur est en ma possession, je serai en mesure de l'affronter. Comment le lui voler ? Il l'a caché dans un endroit secret, inaccessible même à un

voleur de Zamora ! Je n'ai pu apprendre où il l'avait dissimulé. Si seulement il dormait à nouveau du sommeil du lotus noir... il a respiré pour la dernière fois ses effluves après la bataille de la Valkia. Il était épuisé par les opérations magiques qui nous donnèrent la victoire...

La porte était fermée et solidement verrouillée. Pourtant elle s'ouvrit silencieusement. Xaltotun apparut devant eux, calme et serein, caressant sa barbe de patriarche... les feux de l'Enfer couvaient au fond de ses yeux.

— Je t'ai appris trop de choses, dit-il d'une voix calme.

Il tendit son index vers Orastes, tel le doigt du destin. Personne n'eut le temps de faire le moindre mouvement. Il jeta une poignée de poussière sur le sol, aux pieds du prêtre. Celui-ci était figé sur place, tel un homme changé en statue de marbre. La poussière s'enflamma, dégageant une fumée ophidienne, qui monta en une mince spirale et enveloppa Orastes. Arrivée à hauteur de ses épaules, elle s'enroula autour de son cou. On aurait dit la lanière d'un fouet, frappant avec la soudaineté d'un serpent. Le cri d'Orastes fut étouffé et réduit à un gargouillement. Ses mains se portèrent vivement à son cou. Ses yeux étaient exorbités et sa langue sortait de sa bouche. La fumée ressemblait à une corde bleutée serrée autour de son cou. Puis elle se dissipa dans l'air et disparut. Orastes s'affaissa à terre, mort.

Xaltotun frappa dans ses mains. Deux hommes entrèrent... deux hommes de petite taille que l'on avait souvent vus en la compagnie du magicien. Leur peau était d'un noir repoussant, leurs yeux en amande rouges et leurs dents pointues comme celles d'un rat.

Sans un mot, ils soulevèrent le corps et l'emportèrent hors de la pièce.

Mettant fin à cette affaire d'un geste de la main, Xaltotun s'assit devant la table en ivoire et fixa les rois au teint livide.

— Quel était l'objet de cette réunion ? demanda-t-il.

— Les Aquiloniens se sont soulevés à l'ouest, répondit Amalric, se remettant du choc causé par la mort d'Orastes. Ces imbéciles croient que Conan est en vie et qu'il s'avance à la tête d'une armée – les troupes poitaniennes – pour reconquérir son royaume. S'il était réapparu immédiatement après la défaite de la Valkia ou si une rumeur – disant qu'il était toujours en vie – avait circulé, les provinces centrales ne se seraient pas soulevées pour défendre sa cause. Les gens craignaient trop tes pouvoirs. Mais le despotisme de Valerius les a tellement poussés à bout qu'ils sont prêts à suivre le premier venu, capable de les unir contre nous. Ils préfèrent une mort brutale à la torture et à une misère permanente.

« Certes la rumeur disant que Conan n'avait pas été tué à la Valkia circulait depuis longtemps et persistait avec entêtement. Les gens du

peuple n'ont été persuadés de son bien-fondé que tout dernièrement. Pallantides, dans son royaume d'Ophir où il vit en exil, jure que le roi était malade ce jour-là et qu'il est resté sous sa tente. Il affirme qu'un homme d'armes portait sa cuirasse. Un écuyer – il vient seulement de se remettre d'une blessure à la tête causée par une massue – a confirmé son histoire... ou fait semblant de la confirmer.

« Une vieille femme accompagnée d'un loup parcourt le pays. Elle proclame que le roi Conan est toujours en vie et qu'il va revenir pour réclamer sa couronne. Depuis peu, ces maudits prêtres d'Asura chantent le même refrain. Ils disent que la nouvelle leur est parvenue par une voie mystérieuse. Selon eux, Conan s'apprêterait à rentrer en Aquilonie, bien décidé à reconquérir son royaume. Je n'ai pas réussi à mettre la main sur cette femme ou sur ces damnés prêtres. Bien sûr, c'est une ruse, imaginée par Trocero. Mes espions m'ont appris que les Poitaniens se préparaient à envahir l'Aquilonie. Je suis persuadé que Trocero exhibera un quelconque prétendant au trône, en affirmant que c'est le roi Conan.

Tarascus éclata de rire, mais son rire manquait de conviction. Il palpa subrepticement sa cicatrice sous son pourpoint et se souvint des corbeaux croassant sur les traces d'un fugitif. Lui revint également en mémoire le corps de son écuyer Arideus, que l'on avait ramené des montagnes frontalières : il avait été horriblement déchiqueté... par un grand loup gris, lui avaient dit ses soldats terrifiés. Il se souvint également d'une gemme rouge, volée dans un coffre en or durant le sommeil d'un magicien... il ne dit rien !

De son côté, Valerius se souvenait d'un noble moribond qui lui avait raconté une histoire terrifiante avant d'expirer... et il se souvenait de quatre hommes de Khitaï, disparus dans les brumes du sud pour n'en jamais revenir. Il retint sa langue. La haine farouche et la méfiance qu'il éprouvait à l'encontre de ses alliés le rongeaient comme un ver. En outre, son plus cher désir était de voir les rebelles et les Némédiens s'entre tuer et s'exterminer.

Amalric s'exclama :

— Ils croient que Conan est en vie... quelle absurdité !

Pour toute réponse, Xaltotun jeta sur la table un rouleau de parchemin.

Amalric s'en saisit et le lut rapidement. Un cri furieux et incohérent sortit de ses lèvres. Il lut à voix haute :

« À Xaltotun, grand fakir de Némédie :
Chien d'Acheronien, je t'annonce mon
retour en Aquilonie, mon royaume.
J'ai l'intention de pendre ta carcasse à
une branche d'arbre.

— Un faux ! s'exclama Amalric.

Xaltotun secoua la tête.

— Ce n'est pas un faux. J'ai comparé cette écriture avec la signature apposée sur les documents royaux conservés à la bibliothèque de la cour. Personne ne pourrait imiter ce griffonnage impudent.

— Si Conan est en vie, murmura Amalric, ce soulèvement ne ressemblera pas aux autres. Il est le seul homme vivant capable d'unir les Aquiloniens contre nous. Mais, protesta-t-il, cela ne ressemble pas à Conan. Pourquoi nous met-il sur nos gardes en nous envoyant ce message outrecuidant ? On aurait pu s'attendre à ce qu'il frappât sans prévenir, à la manière des barbares.

— Nous étions déjà prévenus, fit remarquer Xaltotun. Nos espions nous ont signalé que le Poitain se préparait à la guerre. Dès qu'il franchira les montagnes, nous en serons informés. C'est pourquoi il m'a lancé ce défi. Cela ne m'étonne guère de sa part.

— Pourquoi à toi ? demanda Valerius. Il aurait pu m'adresser ce message, ou l'envoyer à Tarascus !

Xaltotun posa sur le roi son regard impénétrable.

— Conan est plus avisé que toi, finit-il par dire. Il sait ce que vous autres rois avez encore à apprendre... que le véritable maître des nations occidentales, ce n'est pas Tarascus, ni Valerius – certes non ! – ni Amalric... mais Xaltotun !

Ils ne firent aucune réponse. Ils restaient assis sur leurs sièges, accablés, le regardant fixement, tandis qu'ils se pénétraient lentement de la vérité de son affirmation.

— Je ne saurais emprunter d'autre route que la voie impériale, annonça Xaltotun. Il nous faut d'abord écraser Conan. J'ignore comment il a réussi à m'échapper à Belverus. Je ne puis savoir ce qui s'est passé, car j'étais plongé dans le sommeil du lotus noir. Il se trouve dans le sud et rassemble une armée. C'est sa dernière tentative, très risquée à vrai dire. Seul le désespoir d'un peuple qui a souffert de la tyrannie de Valerius la rend possible. Laissons-les se soulever. Je les tiens dans le creux de ma main... tous ! Attendons qu'il vienne à notre rencontre, à la tête de son armée. Alors nous l'écraserons une bonne fois pour toutes !

« Nous écraserons ensuite les armées de Poitain et du pays de Gunder, ces stupides Bossoniens. Après eux, Ophir, Argos, Zingara, Koth... toutes les nations du monde ! Nous les souderons en un seul et immense empire. Vous serez mes satrapes. Vous régnerez et serez puissants comme ne l'ont jamais été les rois d'aucun pays. Je suis invincible. Le Cœur d'Ahriman est bien caché... aucun homme ne

pourra le voler pour l'utiliser contre moi, comme cela est arrivé autrefois.

Tarascus détourna son regard. Il craignait que Xaltotun ne lise ses pensées. Il comprit que, depuis qu'il y avait déposé le Cœur, le magicien n'avait pas ouvert son coffre en or, ciselé de serpents endormis. Aussi étonnant que cela paraisse, Xaltotun ignorait que le Cœur lui avait été volé. L'étrange gemme se trouvait au-delà ou hors du cercle de son noir savoir. Ses facultés surnaturelles ne l'avaient pas prévenu que le coffre était vide. Tarascus ne pensait pas que Xaltotun fût au courant de toutes les révélations faites par Orastes. Le Pythonien n'avait pas mentionné la restauration d'Acheron, il avait seulement parlé de la construction d'un nouvel empire, terrestre. Tarascus songea que Xaltotun n'était pas encore parfaitement sûr de son pouvoir. Ils avaient besoin de son aide pour satisfaire leurs ambitions, mais il avait encore besoin d'eux pour réaliser les siennes. Après tout, la magie dépendait, dans une certaine mesure, des épées et des lances d'une armée capable de remporter la victoire. Le roi lut un conseil dans le regard furtif d'Amalric : laissons le magicien utiliser ses arts pour nous aider à écraser notre ennemi le plus dangereux... nous aurons toujours le temps de nous retourner contre lui ! Il y a certainement un moyen de vaincre ce sombre pouvoir que nous avons contribué à faire renaître !

Les tambours de l'angoisse

La guerre devint inévitable lorsque l'armée de Poitain, forte de dix mille hommes, franchit les défilés du sud, bannières flottant au vent, cuirasses étincelant au soleil. À sa tête – les espions l'affirmaient – s'avancait une silhouette gigantesque portant une armure noire, le lion royal d'Aquilonie brodé de fils d'or sur son riche surcot de soie. Conan était vivant ! Cela ne faisait plus de doute à présent dans l'esprit des habitants... qu'ils soient partisans ou adversaires du Cimmérien !

Tandis que la nouvelle de l'invasion arrivait dans le sud, un message alarmant était apporté à Tarantia par des courriers épuisés. Ils avaient fait galoper leurs chevaux à un train d'enfer, car l'armée du pays de Gunder se dirigeait vers le sud, appuyée par les barons des marches bossoniennes du nord et du nord-ouest. Tarascus, à la tête de trente et un mille hommes, se rendit à Galparan, près de la rivière Shirki. Les hommes de Gunder devraient la franchir pour attaquer les villes encore tenues par les Némédiens. La Shirki était une rivière au cours rapide, dont les eaux tumultueuses se ruaient vers le sud-ouest à travers des défilés rocheux et des canyons. À cette époque de l'année, il y avait très peu de gués praticables pour une armée. Avec la fonte des neiges, la Shirki menaçait de sortir de son lit. Toute la région à l'est de la Shirki était aux mains des Némédiens ; il était logique de supposer que les hommes de Gunder tenteraient de traverser la rivière, soit à Galparan, soit à Tanasul, au sud de Galparan. Chaque jour, des renforts étaient attendus de Némédie ; puis la nouvelle arriva que le roi d'Ophir se livrait à des démonstrations hostiles sur la frontière sud de Némédie. Demander d'autres troupes risquait de laisser la Némédie sans défense, en cas d'invasion venant du sud.

Amalric et Valerius quittèrent Tarantia avec vingt-cinq mille hommes, laissant une garnison suffisamment forte pour décourager des révoltes dans les villes durant leur absence. Ils souhaitaient livrer bataille à Conan et l'écraser avant qu'il ne rassemble autour de lui les forces rebelles du royaume.

Le roi et ses Poitaniens avaient franchi les montagnes, mais il n'y avait pas eu de véritable affrontement, d'attaques de villes ni d'assauts menés contre des forteresses. Conan avait surgi... pour disparaître aussitôt. Apparemment, il était allé vers l'ouest, traversant les régions

sauvages et peu peuplées des collines. Il avait atteint les marches bossoniennes ; chaque jour, des volontaires venaient grossir les rangs de ses soldats. Amalric et Valerius avec leur armée, des Némédiens, des renégats aquiloniens et des mercenaires prêts à tout, s'avançaient à travers le pays avec une rage frustrée, à la recherche d'un adversaire invisible.

Amalric n'obtint que des renseignements très vagues et sans intérêt sur les mouvements de Conan. Ses éclaireurs avaient la désagréable habitude de partir en reconnaissance et de ne jamais revenir. Il n'était pas rare de rencontrer un espion crucifié sur un chêne. La région s'était soulevée et frappait à la manière des paysans et des gens des campagnes... sauvagement, meurtrièrement et en secret. Amalric était sûr d'une chose : des forces importantes, composées d'hommes de Gunder et de Bossoniens du nord, se trouvaient quelque part au nord, au-delà de la Shirki. Conan, avec une armée plus réduite de Poitaniens et de Bossoniens du sud, se trouvait également devant lui, quelque part au sud-ouest.

Si Valerius et lui-même continuaient de s'enfoncer dans cette région sauvage, Conan risquait de leur échapper et de les contourner. Il en profiterait pour envahir, dans leur dos, les provinces centrales. Amalric quitta la vallée de la Shirki et campa dans une plaine, à une journée de cheval de Tanasul. Là, il attendit. Tarascus resta sur ses positions à Galparan. Il redoutait que les manœuvres de Conan ne soient destinées à l'attirer vers le sud, pour permettre aux hommes de Gunder de déferler vers le sud, de passer à gué et de pénétrer dans le royaume.

Xaltotun fit son entrée dans le camp d'Amalric. Son chariot était tiré par ses chevaux magiques, jamais fourbus ! Il entra dans la tente d'Amalric où le baron conférait avec Valerius. Ils examinaient une carte étalée sur une table de camp en ivoire.

Xaltotun s'empara de la carte, la froissa et la jeta dans un coin.

— Mes espions me disent ce que vos éclaireurs sont incapables de vous apprendre, déclara-t-il. Pourtant, leurs informations sont étrangement imprécises et imparfaites, comme si des forces invisibles étaient à l'œuvre contre moi.

« Conan s'avance le long de la rivière Shirki, avec dix mille Poitaniens, trois mille Bossoniens du sud et des barons de l'ouest et du sud avec leurs partisans. Ceux-ci sont au nombre de cinq mille. Une armée de trente mille hommes, composée des hommes de Gunder et des Bossoniens du nord, se dirige à marche forcée vers le sud pour opérer sa jonction avec lui. Les deux armées sont en contact permanent. Elles communiquent entre elles par des voies secrètes, connues de ces maudits prêtres d'Asura, apparemment ligués contre

moi. Je les livrerai en pâture aux serpents lorsque la bataille sera terminée... je le jure, par Set !

« Les deux armées convergent vers le gué de Tanasul. Je ne pense pas que les hommes de Gunder traverseront la rivière. Je crois par contre que Conan la traversera pour les rejoindre.

— Pourquoi Conan traverserait-il la rivière ? s'informa Amalric.

— Parce qu'il a tout intérêt à différer la bataille. Plus longtemps il attendra, plus fort il deviendra... et plus précaire sera notre position. Les collines de l'autre côté de la rivière fourmillent de gens qui servent sa cause avec ardeur... des hommes brisés, des réfugiés, qui ont fui la cruauté de Valerius. Des hommes seuls ou par groupes accourent de tous côtés pour rejoindre son armée. Chaque jour, des détachements de nos armées tombent dans des embuscades et sont taillés en pièces par les paysans. La rébellion s'intensifie dans les provinces centrales et ne tardera pas à se transformer en révolte ouverte. Les garnisons que nous avons laissées là-bas sont insuffisantes et nous ne pouvons espérer, pour le moment, aucun renfort de Némédie. Je vois la main de Pallantides dans ces escarmouches à la frontière ophirienne. Il compte des parents en Ophir.

« Si nous ne livrons pas rapidement bataille à Conan – pour l'écraser définitivement – les provinces s'embraseront et le vent de la révolte soufflera dans notre dos. Nous serons contraints de nous replier sur Tarantia, pour défendre ce que nous avons pris. En outre, il faudrait nous battre et nous frayer un chemin à travers un pays en révolte, avec toutes les forces de Conan sur nos talons ! Nous serions contraints enfin de défendre la ville elle-même, avec des ennemis tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de ses murs. Non, nous ne pouvons attendre. Nous devons écraser Conan avant que son armée ne devienne trop puissante... avant que les provinces centrales ne se soulèvent ! Une fois sa tête accrochée au-dessus de la grande porte de Tarantia, vous verrez avec quelle rapidité la rébellion se calmera !

— Pourquoi ne lances-tu pas un sort à son armée ? Fais donc mourir tous ses soldats ! suggéra Valerius sur un ton presque moqueur.

Xaltotun fixa l'Aquilonien. Il parut lire toute l'étendue de la folie pleine de raillerie, tapie au fond de ses yeux au regard flottant.

— N'aie crainte, finit-il par dire. Ma magie détruira Conan. Je l'écraserai comme un lézard sous mon talon. Pourtant, la sorcellerie a parfois besoin de l'aide des lances et des épées.

— S'il traverse la rivière et prend position sur les collines goralienues, il sera difficile de l'en déloger, fit remarquer Amalric. Si nous le surprenions dans la vallée, sur cette rive, nous pourrions l'anéantir, lui et son armée. À quelle distance de Tanasul se trouve Conan ?

— À l'allure où il marche, il devrait atteindre le gué demain soir ou dans la nuit. Ses hommes sont aguerris ; il les mène durement. Il arrivera là-bas au moins une journée avant les hommes de Gunder.

— Parfait ! (Amalric frappa la table du poing.) Je peux le précéder à Tanasul. Je vais envoyer un messenger à Tarascus et lui demander de me rejoindre à Tanasul. Le temps qu'il arrive, j'aurai intercepté Conan avant qu'il passe le gué et l'aurai détruit, lui et ses hommes. Nos armées traverseront conjointement la rivière et nous nous occuperons des troupes de Gunder.

Xaltotun secoua la tête avec impatience.

— Ce plan serait excellent si tu avais en face de toi un autre adversaire que Conan. Tes vingt-cinq mille hommes ne réussiront jamais à écraser ses dix-huit mille hommes avant que ceux de Gunder n'opèrent leur jonction. Ils se battront avec l'énergie et la férocité d'une panthère blessée. Et si jamais les hommes de Gunder arrivaient avant que tu aies remporté une victoire décisive ? Tu serais pris entre deux feux et ton armée exterminée... Tarascus rallierait Tanasul trop tard pour te venir en aide... il n'en aurait pas le temps !

— Que faire alors ? demanda Amalric.

— Marche avec tes troupes contre Conan, répondit l'homme d'Acheron. Envoie un messenger demandant à Tarascus de nous rejoindre ici. Nous l'attendrons et nous dirigerons tous ensemble vers Tanasul.

— Si nous attendons, protesta Amalric, Conan traversera la rivière et rejoindra les hommes de Gunder.

— Conan ne traversera pas la rivière, affirma Xaltotun.

Amalric redressa vivement la tête et scruta les yeux noirs au regard énigmatique.

— Que veux-tu dire ?

— Supposons que des pluies torrentielles s'abattent au nord, à la source de la Shirki ! Supposons que la rivière en crue se transforme en un torrent furieux, rendant impraticable le gué de Tanasul ! Nous pourrions alors faire avancer sans hâte toutes nos forces réunies, livrer bataille à Conan sur cette rive et l'écraser. Une fois la crue terminée, ce qui devrait se produire le lendemain à mon avis, ne pourrions-nous traverser la rivière et exterminer les hommes de Gunder ? De cette façon, nous lancerions toutes nos forces contre chacun de nos adversaires, pris isolément, et donc plus vulnérable...

Valerius éclata de rire. Il riait toujours à la perspective de la ruine d'un ami ou d'un ennemi. Il passa sa main dans ses mèches blondes et rebelles, en un geste nerveux. Amalric fixait l'homme d'Acheron ; sa peur se teintait d'admiration.

— Si nous surprenons Conan dans la vallée de la Shirki, coincé entre les collines et la rivière en crue, reconnut-il, en unissant toutes

nos forces, nous serions en mesure d'anéantir son armée. Penses-tu... es-tu certain... tu crois vraiment que de telles pluies tomberont ?

— Je me retire sous ma tente, se contenta de dire Xaltotun en se levant. La nécromancie ne consiste pas seulement à agiter une baguette dans les airs. Envoyez un messager à Tarascus. Et interdisez à quiconque de s'approcher de ma tente.

Ce dernier ordre était superflu. Aucun soldat ne se serait approché – même pour une forte somme d'argent – de cette mystérieuse tente de soie noire. Sa porte de toile était toujours soigneusement rabattue. Personne n'y entraît jamais, à l'exception de Xaltotun. Pourtant, l'on entendait souvent des voix en sortir. Parfois ses parois s'agitaient et se soulevaient sans le moindre souffle de vent ; les notes d'une étrange musique montaient vers le ciel. Souvent, au cœur de la nuit, ses parois de soie étaient illuminées par des flammes rouges, vacillant à l'intérieur, et l'on apercevait des silhouettes grotesques aller et venir.

Cette nuit-là, allongé sur sa couche, Amalric entendit le battement sourd et régulier d'un tambour. Il grondait en cadence à travers les ténèbres... provenant de la tente de Xaltotun. À certains moments, le Némédien aurait juré qu'une voix grave et croassante accompagnait le battement du tambour. Il frissonna, car la voix n'était pas celle de Xaltotun. Le tambour continua de résonner et de battre, évoquant le grondement du tonnerre au loin. Avant l'aube, Amalric regarda au-dehors et aperçut le rouge vacillement d'éclairs qui embrasaient l'horizon au nord. Dans toutes les autres parties du ciel, les grandes étoiles brillaient d'un éclat blanchâtre. Les éclairs lointains zébraient le ciel sans discontinuer. On aurait dit des flammes écarlates se reflétant sur une lame minuscule, tournée et retournée sans fin.

Le lendemain, au coucher du soleil, Tarascus se présentait avec son armée. Celle-ci était couverte de poussière et épuisée après cette marche forcée. Les fantassins arrivèrent à la traîne, plusieurs heures après les cavaliers. Ils campèrent dans la plaine, près de l'armée d'Amalric. À l'aube, elles se dirigèrent conjointement vers l'ouest.

Des éclaireurs étaient partis en reconnaissance. Amalric attendait leur retour avec impatience... il avait hâte de les entendre dire que les Poitaniens étaient pris au piège, devant une rivière en crue aux eaux tumultueuses. Lorsqu'ils revinrent vers la colonne en marche, ce fut avec la nouvelle que Conan avait franchi la rivière !

— Comment ? s'exclama Amalric. Il a traversé la rivière en crue ?

— Elle n'est pas en crue ! répondirent les éclaireurs avec étonnement. Il est arrivé à Tanasul tard dans la nuit et son armée a traversé la rivière.

— Pas de crue ? lança Xaltotun, pris au dépourvu... pour la

première fois, à la connaissance d'Amalric. Impossible ! De fortes pluies sont tombées près des sources de la Shirki, ces deux dernières nuits !

— C'est bien possible, seigneur, rétorqua l'un des éclaireurs. Il est vrai que l'eau était boueuse. Les habitants de Tanasul ont dit que la rivière avait monté de plus d'un pied depuis hier. Mais cela n'a pas empêché Conan de traverser à gué.

La magie de Xaltotun avait échoué ! Cette pensée résonnait dans le cerveau d'Amalric. L'horreur que lui inspirait cet homme étrange avait régulièrement grandi depuis cette nuit à Belverus... où il avait vu une momie brune et desséchée redevenir un homme vivant. La mort d'Orastes avait changé cette horreur latente en une peur réelle. Au tréfonds de son être était tapie la conviction terrifiante que cet homme – ou ce démon – était invincible. Pourtant, il tenait à présent la preuve irréfutable de son échec.

Ainsi, même le plus grand des nécromants n'est pas infailible, songea le baron. Pourtant, il n'osait pas s'opposer à l'homme d'Acheron... pas encore. Orastes était mort et seul Mitra savait dans quel enfer sans nom il se tordait ! Amalric comprit que son épée ne saurait prévaloir là où le sombre savoir du prêtre renégat avait échoué. La sinistre abomination – quelle qu'elle fût – projetée par Xaltotun se trouvait dans un lointain avenir, encore imprévisible. Conan et son armée représentaient une menace immédiate ! La magie de Xaltotun risquait fort d'être nécessaire avant que tout ne soit joué.

Ils arrivèrent à Tanasul, petit village fortifié, où des rochers à fleur d'eau formaient un pont naturel. Celui-ci enjambait la Shirki, toujours praticable, sauf lorsqu'elle était en crue. Des éclaireurs revinrent : Conan avait pris position dans les collines goraliennes, situées quelques *miles* après la rivière, et, peu avant le coucher du soleil, les hommes de Gunder avaient rallié son campement.

Amalric regarda Xaltotun, impénétrable et inaccessible à la lueur des torches. La nuit était tombée.

— Que faire à présent ? Ta magie a échoué. Conan nous attend avec une armée presque aussi puissante que la nôtre. Ses positions sont meilleures que les nôtres. Nous devons choisir entre deux maux : camper ici et attendre qu'il nous attaque, ou nous replier sur Tarantia, en espérant l'arrivée de renforts.

— Nous sommes perdus si nous attendons, répliqua Xaltotun. Traversons la rivière et campons dans la plaine, sur l'autre rive. Nous attaquerons à l'aube.

— Ses positions sont trop solides ! s'exclama Amalric.

— Fou ! (Un accès de vive colère fit disparaître le calme apparent du magicien.) Aurais-tu oublié Valkia ? Pour une raison obscure, la rivière n'est pas en crue : aussi, tu me crois à bout de ressources ?

J'avais décidé que nos ennemis seraient exterminés par les lances de tes soldats. Pourtant, n'aie crainte ! Ma magie anéantira leur armée. Conan est pris au piège. Pour la dernière fois il verra le soleil se coucher ! Traversons la rivière !

Ils passèrent à gué, éclairés par les torches. Les sabots des chevaux tintaient sur le pont rocheux, dans de grandes éclaboussures. La lueur des torches sur les boucliers et les cuirasses lançait des reflets rougeâtres sur l'eau sombre. Le pont rocheux au-dessus de la rivière était large ; pourtant, il était plus de minuit lorsque toute l'armée fut installée dans la plaine, sur l'autre rive. Au-dessus d'eux, ils apercevaient des feux aux flammes rouges dans le lointain. Conan avait pris position dans les collines goraliennes. Celles-ci avaient déjà servi en maintes occasions de retranchement ultime à plus d'un roi d'Aquilonie.

Amalric sortit de sa tente et arpenta nerveusement le campement. Une lueur étrange tremblait sous la tente de Xaltotun. De temps à autre, un cri démoniaque déchirait le silence... on entendait le murmure sourd et sinistre d'un tambour. Il bruissait plus qu'il ne grondait.

L'intuition d'Amalric était avivée par la nuit et les circonstances. Il sentit que Xaltotun avait à se concilier plus que des forces naturelles. Il se mit à douter du pouvoir réel du magicien. Il regarda en direction des feux brillants au-dessus de lui. Ses traits se durcirent. Ils campaient, lui et son armée, au cœur d'une région hostile. Là-bas, dans ces collines, rôdaient des milliers de formes rapaces ; de leurs cœurs et de leurs âmes avaient été extirpés toute émotion et tout espoir, à l'exception de la haine féroce qu'elles nourrissaient envers leurs conquérants et d'une envie folle de se venger. Une défaite signifierait l'anéantissement, une retraite à travers un pays fourmillant d'ennemis sanguinaires. Demain matin, il lancerait son armée contre le guerrier le plus redoutable de toutes les nations occidentales et sa horde acculée au désespoir. Si Xaltotun leur faisait défaut maintenant...

Une demi-douzaine d'hommes d'armes surgirent des ténèbres. La lueur des flammes se refléta sur leurs plaques pectorales et leurs casques à cimier. Ils poussaient autant qu'ils traînaient une silhouette décharnée, vêtue de haillons.

Saluant Amalric, ils dirent :

— Seigneur, cet homme s'est présenté aux avant-postes. Il désire parler au roi Valerius. C'est un Aquilonien.

L'homme ressemblait davantage à un loup... un loup que les pièges auraient profondément marqué. D'anciennes cicatrices – comme en produisent seulement des fers – étaient visibles sur ses poignets et ses chevilles. Une grande balafre, la marque du fer rouge, défigurait son

visage. Ses yeux brillèrent à travers l'enchevêtrement de ses cheveux nattés quand il se coucha à moitié devant le baron.

— Qui es-tu, chien pouilleux ? demanda le Némédien.

— Appelle-moi Tiberias, répondit l'homme. (Il claqua des dents, pris de spasmes nerveux.) Je suis venu t'indiquer le moyen de prendre Conan au piège.

— Un traître, hein ? gronda le baron.

— On dit que tu as de l'or, s'écria l'homme. (Il frissonna sous ses guenilles.) Donne-m'en ! Donne-moi de l'or et je te montrerai comment défaire le roi !

Ses yeux brillèrent d'une lueur folle. Ses mains tendues, paumes tournées vers le haut et doigts écartés, ressemblaient à des serres décharnées.

Amalric haussa les épaules avec dégoût. Néanmoins aucun instrument n'était trop vil s'il lui assurait la victoire.

— Si tu dis la vérité, tu recevras plus d'or que tu ne pourras en porter, dit-il. Si tu me mens ou si tu es un espion, je te ferai crucifier la tête en bas. Amenez-le.

Dans la tente de Valerius, le baron désigna l'homme accroupi devant eux. Il tremblait et serrait ses guenilles sur son corps.

— Il prétend connaître un moyen de nous aider... à remporter la bataille de demain. Cela pourrait nous être utile, si le plan de Xaltotun ne donne pas de meilleurs résultats... que ceux constatés jusqu'à présent ! Parle, chien !

Le corps de l'homme se tordit, agité par d'étranges convulsions. Les mots sortirent précipitamment de sa bouche, se bousculant et se heurtant :

— Conan campe au fond de la vallée des Lions. Celle-ci est en forme d'éventail, bordée de collines escarpées. Pour l'attaquer demain, il vous faudra grimper jusqu'à cette vallée. Il est impossible de gravir les collines avoisinantes. Si le roi Valerius daigne recourir à mes services, je le guiderai à travers les collines et lui montrerai comment fondre sur les arrières du roi Conan ! Au cas où nous tomberions d'accord, nous partirons très tôt à l'aube. À cheval, cela prendra plusieurs heures. Il y a de nombreux *miles* à parcourir vers l'ouest, puis vers le nord... ensuite nous obliquerons vers l'est et arriverons sur les arrières du roi Conan comme l'ont fait les hommes de Gunder.

Amalric se gratta le menton ; il hésitait. En ces temps incertains, il n'était pas rare de trouver des hommes prêts à vendre leur âme pour quelques pièces d'or.

— Si tu m'attires dans un piège, tu mourras, dit Valerius. Tu le sais ?

L'homme frissonna ; pourtant, aucune hésitation ne brilla au fond de ses yeux écarquillés.

— Si je te trahis, tue-moi !

— Conan ne se risquera pas à diviser ses forces, réfléchit Amalric. Il aura besoin de tous ses hommes pour repousser notre attaque. Il ne s'amuserait pas à en placer un seul en embuscade dans les collines. S'il veut sauver sa peau, ce gaillard-là tiendra sa promesse de nous conduire. Ce chien se sacrifierait volontairement ? Quelle idée absurde ! Non, Valerius, à mon avis, cet homme est de bonne foi.

— En tout cas, c'est une fripouille assez exceptionnelle... s'il trahit son libérateur ! fit Valerius en éclatant de rire. Entendu. J'irai avec ce chien. Combien d'hommes peux-tu me donner ?

— Cinq mille devraient suffire, réfléchit Amalric. Une attaque lancée par surprise sur leurs arrières les désorganisera. Ce sera la confusion ; j'en profiterai pour agir. Tu attaqueras aux alentours de midi.

— Tu sauras quand je frapperai, l'assura Valerius.

Amalric, en regagnant sa tente, remarqua avec plaisir que Xaltotun se trouvait toujours dans la sienne... à en juger par les cris à glacer le sang qui en sortaient de temps à autre. Les hurlements frémissaient et vibraient dans la nuit. Entendant le cliquetis de l'acier et le tintement des brides dans les ténèbres avoisinantes, il eut un rictus cruel. Bientôt, Valerius aurait servi tous ses desseins. Le baron savait que Conan se défendrait, tel un lion blessé, lacérant et mettant en lambeaux ses adversaires, même dans ses dernières convulsions. Si Valerius attaquait ses arrières, la riposte désespérée du Cimmérien pourrait bien coûter la vie à son rival... avant que Conan ne succombe à son tour. Ce serait tout aussi bien. Amalric savait qu'il pourrait fort bien se passer de Valerius, après que ce dernier aurait assuré la victoire de la Némédie.

Les cinq mille cavaliers accompagnant Valerius étaient pour la plupart des renégats aquiloniens sans foi ni loi. Quittant le camp endormi, silencieux et baigné par la clarté lunaire, ils se dirigèrent vers l'ouest et longèrent les grandes masses sombres se profilant sur les étoiles. Valerius marchait en tête, avec à son côté Tiberias. Une lanière de cuir enserrait son poignet, tenue par un homme d'armes qui se trouvait sur sa droite. D'autres, derrière eux, avaient leurs épées dégainées.

— Un mauvais tour de ta part et tu meurs à l'instant ! lui lança Valerius. Je ne connais pas tous les sentiers de ces collines, mais la région m'est suffisamment familière dans son ensemble pour que je me rende compte des directions successives qu'il nous faut suivre pour arriver dans la vallée des Lions, sur les arrières de Conan. Aussi, ne cherche pas à nous égarer.

L'homme baissa la tête et claqua des dents, protestant avec

volubilité de sa loyauté. Puis il regarda stupidement le serpent doré de l'antique dynastie sur la bannière qui flottait au-dessus de lui.

Ils longèrent l'extrémité des collines enserrant la vallée des Lions et décrivrent un large arc de cercle vers l'ouest. Après une heure de route, ils obliquèrent vers le nord, s'enfonçant à travers les collines sauvages, et suivirent des pistes presque effacées et des sentiers sinueux. Au lever du soleil, ils se trouvaient à quelques *miles* au nord-ouest des positions de Conan. Le guide les conduisit alors à travers un véritable labyrinthe de rochers escarpés. Valerius hochait la tête et s'orientait, prenant comme repères différents pics, plus hauts que les autres. Ainsi il savait où il se trouvait, approximativement, et était certain de marcher dans la bonne direction.

Soudain, une masse grise et floconneuse descendit du nord, par vagues successives, voilant les pentes et se répandant dans les vallées. Cette masse nuageuse occulta le soleil : le monde devint un abîme grisâtre et indistinct où toute visibilité était impossible au-delà de quelques mètres. La marche devint confuse. Les soldats avançaient à tâtons, trébuchaient et tombaient. Valerius poussa un juron. Il ne vit plus les pics qui lui servaient de repères. Il devait s'en remettre entièrement au guide renégat. Le serpent d'or pendait lamentablement sur son fanion que n'agitait plus le vent.

Tiberias parut troublé à son tour. Il s'arrêta et regarda autour de lui avec incertitude.

— Es-tu perdu, chien ? demanda Valerius avec rudesse.

— Écoute !

Quelque part, devant eux, une légère vibration était audible... le battement rythmé d'un tambour.

— Les tambours de Conan ! s'exclama Tiberias.

— Si nous sommes assez près pour entendre ses tambours, fit remarquer Valerius, pourquoi n'entendons-nous pas les cris de ses soldats et le fracas des armes ? Assurément, la bataille est commencée.

— Les gorges et les vents jouent des tours étranges, l'assura Tiberias. (Il claquait des dents, brûlant de la fièvre qui est souvent le lot de ceux qui ont croupi dans des prisons humides, privées de soleil.) Écoute !

Une clameur assourdie parvint faiblement à leurs oreilles.

— Ils se battent au fond de la vallée ! s'écria Tiberias. Le tambour résonne sur les hauteurs. Hâtons-nous !

Il se dirigea vers le son du lointain tambour. Apparemment, il avait retrouvé son chemin. Valerius le suivit en maudissant le brouillard qui cependant masquerait leur avance : Conan ne les verrait pas venir. Et avant que le soleil de midi ne dissipe ces brumes, ils auraient atteint la vallée et attaqué le Cimmérien sur ses arrières.

Pour l'instant, il n'aurait su dire ce qu'il y avait de chaque côté de

la route... falaises, bosquets d'arbres ou gorges encaissées. Le tambour battait continuellement, de plus en plus fort, à mesure qu'ils avançaient. Ils n'entendaient plus la clameur de la bataille. Totalement désorienté par le brouillard, Valerius n'avait aucune idée de la direction suivie par le guide. Il sursauta en voyant surgir à travers les volutes de brouillard des parois rocheuses grisâtres, de chaque côté du sentier. Ainsi ils s'avançaient dans un défilé étroit. Le guide ne montrait aucun signe de nervosité. Valerius poussa un soupir de soulagement lorsque les murailles s'éloignèrent et se perdirent dans le brouillard. Ils avaient quitté le défilé. Si l'on avait prévu de leur tendre une embuscade, cette passe était idéale !

Tiberias fit halte à nouveau. Les roulements de tambour s'accroissaient. Valerius n'arrivait pas à déterminer d'où venait le son. Tantôt, cela semblait gronder devant lui ; tantôt derrière lui ; puis d'un côté ou de l'autre. Valerius, dressé sur ses étriers, regarda autour de lui avec impatience. Les volutes de brouillard l'entouraient et virevoltaient ; l'humidité faisait briller son armure. Derrière lui, les longues files de cavaliers bardés d'acier ressemblaient à des fantômes engloutis par le brouillard.

— Pourquoi t'arrêtes-tu ? lança-t-il.

L'homme semblait écouter attentivement le tambour spectral. Il se redressa lentement sur sa selle. Tournant la tête, il fit face à Valerius... le sourire sur ses lèvres était horrible à voir.

— Le brouillard se dissipe, Valerius, coassa-t-il d'une voix transformée. (Il tendit un doigt décharné.) Regarde !

Le tambour s'était tu. Le brouillard se dissipait rapidement. Les crêtes des collines, visibles les premières, apparurent au-dessus des nuages gris, hautes et spectrales. Les brumes descendirent vers le sol, diminuèrent et se dissipèrent. Valerius se dressa sur ses étriers et poussa un cri, repris par les cavaliers qui venaient à sa suite. Ils étaient entourés de falaises élevées, aux parois abruptes. Ils n'avançaient pas dans une vallée large et découverte, comme il l'avait supposé. Ils se trouvaient dans un cul-de-sac, cerné par des falaises escarpées, hautes de centaines de pieds. La seule entrée – ou sortie – était ce défilé étroit qu'ils avaient emprunté quelques instants auparavant.

— Porc ! (De son poing bardé de fer, Valerius frappa Tiberias à la bouche.) Quelle est cette ruse diabolique ?

Tiberias cracha du sang et éclata d'un rire terrifiant.

— Une ruse qui débarrassera le monde d'une bête féroce ! Regarde !

Valerius poussa un nouveau cri... de rage plus que de peur.

Le défilé était obstrué par une horde sauvage d'hommes au terrible aspect. Aussi immobiles que des statues... des hommes vêtus de

guenilles, aux cheveux hirsutes, armés de lances... par centaines. Tout là-haut, sur les falaises, apparurent d'autres visages... des milliers de visages... terrifiants, décharnés et féroces... marqués par le feu, le fer et la faim.

— Une ruse de Conan ! lança Valerius avec fureur.

— Conan ignore tout de ceci, répliqua Tiberias en éclatant de rire. Ce stratagème a été imaginé par des hommes brisés, des hommes que tu as ruinés et transformés en bêtes sauvages. Amalric avait raison : Conan n'a pas divisé ses forces. Nous sommes la racaille, les loups rôdant dans ces collines, des hommes sans foyer, des hommes sans espoir. Ce plan a été le nôtre. Les prêtres d'Asura nous ont aidés... ainsi que le brouillard. Regarde-les, Valerius ! Chacun d'eux porte la marque de ta main, sur son corps ou dans son cœur !

« Regarde-moi ! Tu ne me reconnais pas ? Bien sûr, ton bourreau a brûlé et défiguré mon visage ! Pourtant, nous nous sommes déjà rencontrés. Autrefois, j'ai été le seigneur d'Amilius. Tu as fait assassiner mes fils ; ma fille a été violée et tuée par tes mercenaires. Tu as dit que je ne me sacrifierais pas pour t'attirer dans un traquenard ? Dieux tout-puissants, si je disposais d'un millier de vies, je les donnerais avec joie en échange de ta mort !

« Ta fin est proche ! Regarde bien ces hommes que tu as brisés, ces morts vivants qui ont diverti autrefois le roi ! Leur heure a enfin sonné ! Ce défilé sera ta tombe. Essaie d'escalader ces falaises : elles sont escarpées, elles sont élevées. Essaie donc de faire demi-tour pour t'ouvrir un chemin à travers le défilé ! Les lances t'en empêcheront, les rochers, poussés du haut de ces falaises, t'écraseront ! Je t'attends en Enfer, chien !

Et, rejetant sa tête en arrière, il éclata de rire. Les rochers renvoyèrent l'écho de son rire. Valerius se pencha sur sa selle et frappa. Sa grande épée ouvrit en deux omoplates et poitrine. Tiberias tomba à terre... il riait toujours tandis que des flots de sang jaillissaient de sa bouche !

Les tambours grondèrent à nouveau et leur battement rauque fit le tour du défilé. Des rochers tombèrent du haut des falaises, écrasant les hommes de Valerius... Au-dessus des hurlements des hommes se mourant, les flèches qui pleuvaient en nuées aveuglantes firent entendre leur chant strident.

La route qui mène à Acheron

L'aube venait de poindre à l'est lorsque Amalric disposa ses troupes à l'entrée de la vallée des Lions. Cette vallée était entourée de collines basses et ondoyantes, mais escarpées. Le terrain montait en pente douce, en une succession de terrasses naturelles irrégulières. L'armée de Conan avait pris position sur la plus haute de ces terrasses et attendait l'attaque. L'armée qui l'avait rejointe, venue du pays de Gunder à marche forcée, ne se composait pas exclusivement de lanciers. Elle comptait également sept mille archers bossoniens, et quatre mille barons et leurs hommes liges, du nord et de l'ouest, avaient grossi les rangs de sa cavalerie.

Les piquiers, en groupes compacts, étaient disposés en fer de lance, à l'entrée étroite de la vallée. Ils étaient dix-neuf mille hommes, pour la plupart du pays de Gunder ; mais quatre mille d'entre eux étaient des Aquiloniens originaires des autres provinces. Ils étaient flanqués de cinq mille archers bossoniens, répartis de chaque côté. Derrière les rangs des piquiers, les chevaliers attendaient sur leurs coursiers, immobiles, leurs lances levées : dix mille chevaliers de Poitain, neuf mille Aquiloniens, barons et hommes liges.

L'armée de Conan occupait des positions solides. Ses flancs ne pouvaient être contournés : il aurait fallu grimper le long des pentes escarpées des collines boisées, sous la pluie des flèches bossoniennes... avant d'affronter leurs épées ! Son camp se trouvait dans son dos, au fond d'une vallée étroite et encaissée, la continuation en réalité de la vallée des Lions, à un niveau plus élevé. Il ne craignait pas d'être attaqué sur ses arrières : les collines dans son dos fourmillaient de réfugiés et d'hommes brisés... leur loyauté ne pouvait être mise en doute !

Si ses positions étaient difficilement prenables, il était tout aussi délicat de décrocher et d'effectuer un mouvement de repli. Pour les défenseurs, cet endroit était une souricière autant qu'une forteresse, un ultime retranchement désespéré... et ceux-ci ne s'attendaient pas à survivre, sauf s'ils étaient victorieux. La seule ligne de retraite possible était l'étroite vallée sur leurs arrières.

Xaltotun monta au faite d'une colline, à proximité de la large

entrée de la vallée, sur la gauche. Cette colline, plus haute que les autres, était connue sous le nom de l'Autel du Roi, pour une raison oubliée depuis longtemps. Xaltotun était le seul à connaître cette raison, car ses souvenirs remontaient à plus de trois mille ans !

Il n'était pas seul. Ses deux serviteurs à la peau très foncée et au corps velu, muets et furtifs, l'accompagnaient. Ils portaient une jeune Aquilonienne ; ses pieds et ses poings étaient liés. Ils la posèrent sur une très vieille pierre, étrangement semblable à un autel, qui couronnait le faite de la colline. Elle se dressait à cet endroit depuis de longs siècles, usée par les intempéries et par le temps. Pour tous ceux qui la voyaient, elle n'était qu'un rocher à la forme curieuse. Ce qu'elle était en réalité et la raison de sa présence sur la colline... Xaltotun le savait, ses souvenirs étaient très anciens. Les deux serviteurs se retirèrent, le dos courbé, tels des gnomes silencieux. Xaltotun demeura seul près de l'autel de pierre. Sa barbe s'agitant au vent, il contempla la vallée.

Son regard s'étendait jusqu'à la Shirki au cours sinueux, dans son dos, et jusqu'aux collines, devant lui, au-delà du fond de la vallée. Il apercevait très nettement le fer de lance d'acier étincelant qui défendait la première des terrasses, les casques des archers brillant parmi les rochers et les fourrés, les cavaliers silencieux et immobiles sur leurs coursiers, leurs pennons flottant au-dessus de leurs casques, leurs lances dressées formant une forêt hérissée d'acier.

L'armée némédienne se répandit dans la vallée, ressemblant à une rivière d'acier en fusion ; le grand dragon écarlate flottait au-dessus d'elle. En tête marchaient les archers en rangs unis, leurs arbalètes à demi levées, traits encochés, le doigt sur la détente. Suivaient les piquiers ; derrière eux s'avançaient les chevaliers, la fleur de la Némédie, leurs bannières déployées au vent et leurs lances levées. Dressés sur leurs grands coursiers, ils semblaient se rendre à un banquet.

Plus haut, sur les pentes, l'armée aquilonienne, moins importante, attendait dans un silence farouche.

Les chevaliers némédiens étaient au nombre de trente mille ; comme dans la plupart des nations hyboriennes, la chevalerie était la reine des batailles. Les fantassins servaient uniquement à dégager la voie, pour permettre aux chevaliers en armure de charger : en tout vingt et un mille, piquiers et archers.

Les archers commencèrent à tirer tout en avançant, sans rompre leurs rangs. Leurs carreaux fendaient l'air en bruissant et en sifflant. Les traits retombèrent trop tôt ou rebondirent, inoffensifs, sur les boucliers ronds des hommes de Gunder. Avant que les arbalétriers puissent se rapprocher et devenir dangereux, les traits des Bossoniens tirés vers le ciel s'abattirent, produisant des ravages dans leurs rangs.

Après une vaine tentative de tir croisé, les flèches bossoniennes ayant décimé leurs rangs, les archers némédiens se replièrent en désordre. Leurs cuirasses étaient légères, leurs armes dérisoires en comparaison des grands arcs bossoniens. En outre, les archers de l'ouest s'abritaient derrière des buissons et des rochers. Enfin, les fantassins némédiens étaient loin de posséder l'assurance des cavaliers... ils savaient que leur tâche consistait seulement à leur ouvrir la voie.

Les arbalétriers se replièrent et laissèrent passer les piquiers entre leurs lignes en débandade. Leurs maîtres n'avaient aucun remords à les sacrifier, il s'agissait pour la plupart de mercenaires. Ils devaient masquer l'avance des chevaliers et leur permettre de progresser. Quand ils seraient suffisamment près, ces derniers attaqueraient. Tandis que les arbalétriers ajustaient leur tir, décochant leurs traits vers le ciel pour qu'ils retombent plus loin, et appuyaient les piquiers, ceux-ci, suivis des cavaliers, s'avancèrent vers la pluie meurtrière qui tombait des hauteurs.

Lorsque les piquiers commencèrent à faiblir, harcelés par la grêle sauvage et mortelle qui s'abattait en sifflant sur eux, une sonnerie de trompette retentit. Leurs rangs s'écartèrent aussitôt sur la droite et sur la gauche... Les chevaliers en armures chargèrent dans un grondement de tonnerre.

Ils allaient à la rencontre d'une nuée mortelle et cruelle. Les traits longs d'une aune trouvaient le moindre interstice dans les armures et les carapaces de leurs coursiers. Les chevaux grimpaient péniblement la pente herbue menant aux terrasses, se cabraient et retombaient en arrière, entraînant leurs cavaliers dans leur chute. Très vite, des formes bardées d'acier jonchèrent les pentes. La charge hésita... et reflua au bas des collines.

Redescendu dans la vallée, Amalric fit reformer les rangs. Tarascus se battait sous le dragon écarlate, mais le baron de Tor commandait aujourd'hui ! Amalric jura en regardant la forêt de lances dressées au-dessus et au-delà des casques des hommes de Gunder. Il avait espéré que sa retraite forcerait les chevaliers à charger au bas des pentes et à se lancer à sa poursuite... ils auraient été la cible de ses archers... puis balayés et anéantis par ses cavaliers. Ils n'avaient pas bougé. Des serviteurs apportèrent des outres contenant de l'eau puisée à la rivière. Des chevaliers ôtèrent leurs heaumes et versèrent l'eau sur leurs têtes ruisselantes de sueur. Les blessés gisant sur les pentes réclamaient vainement à boire. De nombreuses sources coulaient dans la vallée supérieure. Les défenseurs ne connaîtraient pas la soif durant cette longue et chaude journée de printemps.

Depuis l'Autel du Roi, près de l'antique pierre sculptée, Xaltotun assista au flux et au reflux de la marée d'acier. Les chevaliers aux

plumes ondoyantes et aux lances baissées chargèrent. Ils gravirent la pente au milieu d'une nuée de flèches sifflantes et se brisèrent, telle une vague grondante, sur la muraille hérissée de lances et de boucliers. Les haches se levaient et retombaient au-dessus des casques à plumes. Les lances s'enfonçaient dans les corps, provoquant la chute des chevaux et de leurs cavaliers. La fierté des hommes de Gunder n'était pas moindre que celle des chevaliers. Ils n'étaient pas, eux, des lanciers que l'on sacrifiait pour la plus grande gloire des chevaliers ! Ils formaient la meilleure infanterie du monde et leurs traditions rendaient leur moral inébranlable. Les rois d'Aquilonie avaient appris depuis longtemps à apprécier la valeur d'une infanterie que rien ne pouvait briser. Leurs rangs restaient toujours aussi serrés, inexpugnables. Au-dessus d'eux flottait la grande bannière au lion. En première ligne, une silhouette gigantesque en armure noire rugissait et frappait avec la fureur d'un ouragan. Sa hache dégouttant de sang fracassait et faisait voler en éclats os et acier !

Les Némédiens se battirent avec bravoure, fidèles à leurs traditions séculaires. Pourtant, ils n'arrivèrent pas à briser le fer de lance aquilonien. Les flèches décochées des tertres boisés de chaque côté décimaient impitoyablement leurs rangs compacts. Leurs propres archers étaient inutiles, leurs piquiers incapables de gravir les hauteurs et de se battre au corps à corps avec les Bossoniens. Lentement, à contrecœur, tout en se battant avec opiniâtreté, les chevaliers se replièrent et comptèrent leurs morts. Au-dessus d'eux, les hommes de Gunder ne poussèrent aucun cri de victoire. Ils resserrèrent leurs rangs et comblèrent les trous laissés par ceux qui étaient tombés. La sueur brûlait leurs yeux et ruisselait de dessous leurs casques d'acier. Ils serrèrent leurs lances dans leurs mains et attendirent. Leurs cœurs étaient gonflés de fierté, car un roi avait mis pied à terre pour se battre au milieu d'eux. Dans leurs dos, les chevaliers n'avaient pas bougé. Ils étaient toujours sur leurs coursiers, immobiles et terribles.

Un cavalier éperonna son cheval aux flancs ruisselants de sueur vers le faite de la colline appelée l'Autel du Roi. Il adressa à Xaltotun un regard amer.

— Amalric m'a prié de te dire qu'il était grand temps pour toi de recourir à tes arts, magicien, lui lança-t-il. Nous tombons comme des mouches dans la vallée. Nous n'arrivons pas à briser leurs rangs.

Xaltotun parut grandir et s'étendre. Il était encore plus redoutable et terrifiant.

— Retourne auprès d'Amalric, répondit-il. Dis-lui de reformer ses rangs en vue d'une nouvelle charge. Qu'il attende mon signal. Auparavant, il sera témoin d'un spectacle dont il se souviendra jusqu'au jour de sa mort ! Va !

L'homme salua comme à contrecœur et lança son cheval au bas de la colline à une allure folle, au risque de se rompre le cou.

Xaltotun se tenait près de la pierre-autel noire. Du regard, il parcourut la vallée, les morts et les blessés jonchant les terrasses, le groupe sévère et couvert de sang défendant la colline. Les rangs bardés de fer et maculés de poussière se reformaient dans le vallon. Il leva les yeux vers le ciel, puis les abaissa vers la forme blanche et svelte étendue sur la pierre noire. Alors, brandissant une dague incrustée de hiéroglyphes archaïques, il entonna une invocation immémoriale :

— Set, dieu des ténèbres, seigneur des ombres couvert d'écailles, par le sang d'une vierge et par le symbole septuple, j'appelle tes fils sous la terre noire ! Enfants des profondeurs, au-dessous de la terre rouge et sous la terre noire, réveillez-vous ! Secouez vos redoutables crinières et faites trembler les collines ! Que les pierres écrasent mes ennemis ! Que le ciel s'assombrisse au-dessus d'eux, que la terre cède sous leurs pieds ! Qu'un vent soufflant des entrailles de la terre noire monte vers eux ! Qu'il les brûle et les calcine...

Il se tut brusquement, sa dague toujours brandie dans les airs. Portée par le vent, la clameur des armées montait vers lui, au sein du silence tendu.

De l'autre côté de l'autel, se tenait un homme vêtu d'une robe noire. Sa coiffe cachait en partie ses traits pâles et délicats. Ses yeux noirs étaient empreints de sagesse et de sérénité.

— Valet d'Asura ! murmura Xaltotun. (Sa voix ressemblait au sifflement d'un serpent en colère.) As-tu perdu l'esprit pour rechercher ainsi ta fin ? Baal ! Chiron ! Venez à moi !

— Appelle-les, chien d'Achéronien ! dit l'autre. (Puis il éclata de rire.) Appelle-les bien fort surtout ! Mais ils ne t'entendront pas, à moins que tes cris ne résonnent jusqu'en Enfer !

D'un bosquet d'arbres poussant sur le rebord de la crête surgit une vieille femme aux traits sévères. Elle était vêtue comme une paysanne et sa chevelure flottait sur ses épaules. Un grand loup gris marchait sur ses talons.

— Une sorcière, un prêtre et un loup, fit Xaltotun d'une voix rauque. (Son rire fut cruel.) Fous ! Vous osez me défier... vous comptez opposer vos pitreries de charlatans à mes arts ! D'un seul geste de la main, je vous balaierai de mon chemin !

— Tes arts sont aussi dérisoires qu'un fétu emporté par le vent, chien de Python ! répliqua le prêtre d'Asura. T'es-tu demandé pourquoi la Shirki n'était pas sortie de son lit... pour prendre Conan au piège sur l'autre rive ? En voyant les éclairs dans la nuit, j'ai deviné ton plan. Mes sortilèges ont dispersé les nuages appelés par toi... avant qu'ils ne déversent leurs pluies torrentielles ! Tu ne savais même

pas que ta magie avait échoué et que les pluies n'étaient pas tombées !

— Tu mens ! s'écria Xaltotun. (Sa voix manquait d'assurance.) J'ai senti l'impact d'une puissante magie dirigée contre la mienne. Qu'importe ! Aucun homme sur cette terre ne peut détruire le sortilège de la pluie, une fois qu'il a été tissé... à moins que cet homme ne possède le cœur même de la sorcellerie !

— La crue prévue par toi ne s'est pas produite, riposta le prêtre. Regarde tes alliés dans la vallée, Pythonien ! Tu les as conduits au massacre ! Le piège s'est refermé sur eux. Tu ne peux plus leur venir en aide. Regarde !

Il tendit le bras. Un cavalier surgit à un train d'enfer de la gorge étroite de la vallée supérieure, dans le dos des Poitaniens. Il faisait tournoyer au-dessus de sa tête quelque chose qui étincelait au soleil. Il lança témérairement son cheval au bas des pentes, parmi les rangs des hommes de Gunder. Ils poussèrent une clameur rauque et profonde, frappèrent leurs lances sur leurs boucliers dans un bruit de tonnerre. Le cheval aux flancs ruisselants de sueur allait d'une terrasse à l'autre. Il se cabrait, puis s'élançait à nouveau au bas de la pente. Son cavalier intrépide hurlait comme un dément et brandissait l'objet qu'il tenait dans sa main. C'étaient les vestiges d'une bannière écarlate en lambeaux. Le soleil se reflétait sur les écailles d'un serpent qui se tordait sur ses replis de soie.

— Valerius est mort ! s'écria Hadrathus d'une voix retentissante. Le brouillard et un tambour l'ont conduit à sa perte ! Ce brouillard était mon œuvre, chien de Python ! Je l'ai ensuite dissipé, car ma magie est plus forte que la tienne !

— Quelle importance ! rugit Xaltotun. (Ses yeux flamboyaient. Son visage convulsé était horrible à voir.) Valerius était un imbécile. Je n'ai pas besoin de lui. Je peux écraser Conan sans aucune aide humaine !

— Alors, qu'attends-tu ? le railla Hadrathus. Pourquoi avoir permis que tes alliés – par milliers ! – soient transpercés par des flèches et embrochés par des lances ?

— Le sang favorise une plus grande magie ! tonna Xaltotun. (Sa voix fit trembler les rochers. Un nimbe sombre auréolait son horrible tête.) Un magicien ne dépense pas son énergie sottement. J'avais l'intention de réserver mes pouvoirs pour les grands jours à venir ! Pourquoi les utiliser pour une escarmouche sans importance ? À présent, je vais faire appel à eux... par Set ! Le monde connaîtra ma puissance ! Ouvre les yeux, valet d'Asura, faux prêtre d'un dieu qui a fait son temps ! Tu vas être témoin d'un spectacle qui brûlera ton âme et te plongera à jamais dans la démence !

Hadrathus rejeta sa tête en arrière et éclata de rire... l'enfer était contenu dans son rire.

— Regarde, sombre démon de Python !

Sa main sortit de dessous sa robe... elle tenait quelque chose... l'objet étincela et flamboya au soleil, transformant la lumière du jour en une flamme dorée, frémissante et vibrante. La chair de Xaltotun ressembla à celle d'un cadavre.

Il poussa un cri, comme si on venait de le poignarder.

— Le Cœur ! Le Cœur d'Ahriman !

— Oui ! Le seul pouvoir qui soit plus grand que le tien !

En un instant, Xaltotun parut se rider, vieillir et se voûter. Soudain sa barbe fut striée de neige et ses cheveux mouchetés de gris.

— Le Cœur ! balbutia-t-il. Tu l'as volé ! Chien ! Voleur !

— Ce n'est pas moi qui l'ai volé ! Il a effectué un long voyage vers le sud. À présent, il est en ma possession. Tes arts de nécromant ne peuvent s'opposer à lui. Il t'a ressuscité... maintenant, il va te replonger dans la nuit d'où tu n'aurais jamais dû renaître. Apprête-toi à suivre une nouvelle fois la route sombre menant à Acheron... la route du silence et des ténèbres ! Ce sombre empire ne doit pas renaître. Il restera à jamais une légende et un terrifiant souvenir ! Conan régnera à nouveau. Le Cœur d'Ahriman retournera dans la caverne sous le temple de Mitra, où il brûlera durant mille ans, symbole de la puissance de l'Aquilonie !

Xaltotun poussa un cri inhumain et contourna vivement l'autel, brandissant sa dague. À cet instant, de quelque part... du ciel peut-être, ou de la gemme flamboyant dans la main d'Hadrathus... jaillit un rayon de lumière bleutée aveuglant. Il vint frapper la poitrine de Xaltotun. Les collines renvoyèrent l'écho du choc terrifiant. Le magicien d'Acheron s'écroula à terre, comme frappé par la foudre ! Avant même qu'il touchât le sol, son corps se transforma d'une effroyable manière. À côté de la pierre-autel ne gisait pas le cadavre d'un homme qui vient de mourir... mais une momie ratatinée... une carcasse brunâtre, desséchée, méconnaissable. Elle était étendue parmi des bandelettes tombant en poussière.

Zelata, la mine sombre, regarda la momie étendue sur le sol.

— Ce n'était pas un homme vivant, dit-elle. Le Cœur lui donnait une fausse apparence de vie, trompant tout le monde... même lui ! Pour moi, je l'ai toujours vu sous l'aspect d'une momie !

Hadrathus se penchait pour détacher la jeune fille évanouie sur l'autel lorsqu'une étrange apparition surgit d'entre les arbres... le chariot de Xaltotun tiré par les chevaux d'un autre monde. Ils s'approchèrent silencieusement de l'autel et firent halte. La roue du chariot touchait presque la chose brune et desséchée sur l'herbe. Hadrathus prit dans ses bras le corps du magicien et le plaça sur le chariot. Sans aucune hésitation, les coursiers surnaturels firent demi-tour et s'éloignèrent au bas de la colline, vers le sud.

Hadrathus, Zelata et le loup gris les regardèrent s'éloigner... descendre le long de la route menant à Acheron. En vérité, cette route s'étend au-delà de la connaissance des hommes !

Au fond de la vallée, Amalric s'était raidi sur sa selle en voyant le fougueux cavalier s'élancer et caracoler sur les pentes, en brandissant cette bannière au serpent maculée de sang. Instinctivement, il tourna la tête vers la colline que les hommes appellent l'Autel du Roi. Ses lèvres s'entrouvrirent. Tous ceux qui se trouvaient dans la vallée virent... un rayon lumineux aveuglant jaillir du faîte de la colline, monter vers le ciel et retomber en une pluie ardente et dorée. Au-dessus des armées, haut dans le ciel, il explosa ; la lueur aveuglante fit pâlir un instant le soleil.

— Ce n'est pas le signal de Xaltotun ! rugit le baron.

— Non ! hurla Tarascus. C'est un signal pour les Aquiloniens. Regarde !

Sur les hauteurs, les rangs immobiles s'ébranlaient enfin. Un rugissement poussé par des milliers de gorges retentit et gronda à travers la vallée.

— Xaltotun a échoué... nous ne devons plus compter sur son aide ! tonna Amalric avec fureur. Valerius est mort ; ses troupes ont été anéanties ! Nous sommes tombés dans un piège ! Que la malédiction de Mitra s'abatte sur Xaltotun qui nous a conduits ici ! Sonnez la retraite, vite !

— *Trop tard !* hurla Tarascus. *Regarde !*

Sur les hauteurs, la forêt de lances s'inclina et pointa à l'horizontale. Les rangs des hommes de Gunder s'écartèrent sur la gauche et la droite, comme l'on tire un rideau. Dans un grondement de tonnerre, tel un ouragan rugissant et déferlant vers la plaine, les chevaliers d'Aquilonie chargèrent et se ruèrent au bas des pentes.

Le choc de la charge fut irrésistible. Les traits décochés par les arbalétriers démoralisés ricochaient sur leurs boucliers et leurs casques aux visières rabattues. Leurs plumes et leurs pennons flottaient derrière eux. Lances baissées, ils balayèrent les lignes hésitantes des piquiers et, en un formidable grondement, déferlèrent au bas des pentes, telle une vague gigantesque.

Dans un hurlement, Amalric donna l'ordre de charger. Les Némédiens, avec l'énergie du désespoir, éperonnèrent leurs chevaux vers les pentes. Par le nombre, ils étaient encore supérieurs à leurs attaquants.

Mais les hommes étaient fatigués et leurs chevaux fourbus. Les chevaliers qui dévalaient au bas des pentes ne s'étaient pas encore battus. Leurs chevaux étaient frais et dispos. C'est pourquoi ils descendirent au bas de la colline et arrivèrent à la vitesse de l'éclair. Ils frappèrent comme la foudre, fondant sur les Némédiens qui

tentaient de leur résister... ils frappèrent, disloquèrent leurs rangs, les broyèrent et les rejetèrent sur les pentes, sans pour autant interrompre leur charge.

À leur suite accouraient les hommes de Gunder, ivres de sang. Les Bossoniens dévalaient les pentes, décochant leurs traits tout en courant sur chaque ennemi qui bougeait encore.

Le flot impétueux arriva au bas de la pente, emportant avec lui les Némédiens abasourdis, tels des fétus sur la crête d'une vague monstrueuse. Leurs archers avaient jeté leurs arbalètes et s'étaient enfuis. Les piquiers – ceux qui avaient survécu à la charge meurtrière des chevaliers – furent taillés en pièces par les hommes de Gunder, impitoyables.

Dans une confusion sauvage, la bataille se poursuivit dans la plaine qui s'étendait au-delà de l'entrée étroite de la vallée. La plaine se couvrit de soldats, fuyards et poursuivants ; les hommes s'affrontaient en combat singulier ou se battaient par petits groupes ; les chevaliers frappaient et hachaient tandis que leurs chevaux se cabraient et virevoltaient. Mais les Némédiens avaient été brisés... écrasés... ils étaient incapables de reformer leurs rangs ou même de résister au flot furieux de leurs adversaires. Par centaines, ils abandonnèrent le combat, éperonnant leurs chevaux vers la rivière. Beaucoup l'atteignirent, la traversèrent au galop et s'enfuirent vers l'est. Mais bien peu arrivèrent à Tarantia, car tout le pays s'était soulevé et était à leurs trousses. Les gens les pourchassaient comme des loups !

La bataille se termina seulement lorsque Amalric mourut. Le baron, s'efforçant en vain de rassembler ses hommes, lança son cheval vers le groupe de chevaliers qui suivaient le géant en armure noire. Sur son surcot était brodé le lion royal ; au-dessus de sa tête flottait la bannière au lion d'or. À côté de lui bondissait le léopard écarlate de Poitain. Un guerrier de grande taille revêtu d'une armure étincelante abaissa sa lance et chargea en direction du seigneur de Tor. Le choc fut terrible. La lance du Némédien heurta le heaume de son adversaire. Cassant net chevilles et rivets, elle fit voler le casque dans les airs, découvrant les traits de Pallantides. La pointe de la lance de l'Aquilonien fit éclater bouclier et cuirasse... transperçant le cœur du baron.

Amalric brisa la lance qui venait de l'empaler et fut projeté au bas de sa selle. Un rugissement emplit l'air. Les Némédiens perdirent pied. Ils cédèrent comme cède une barrière sous le choc terrible d'une lame de fond. Ils lancèrent leurs chevaux au galop vers la rivière ; leur fuite aveugle et éperdue balaya la plaine, telle une trombe. L'Heure du Dragon était passée.

Tarascus continua de se battre. Amalric était mort, son enseigne gisait sur le sol et la bannière royale de Némédie, maculée de sang et

de poussière, était piétinée par les chevaux des Aquiloniens. La plupart de ses chevaliers s'étaient enfuis, poursuivis par les vainqueurs. Tarascus comprit que la bataille était perdue. Pourtant, avec une poignée d'hommes restés auprès de lui, il se jeta dans la mêlée et se battit avec rage. Un seul désir l'animait... affronter Conan le Cimmérien. À la fin, les deux hommes se trouvèrent face à face.

L'armée némédienne avait été entièrement disloquée. Seuls, de petits groupes compacts se battaient encore ici et là, harcelés par les Aquiloniens. Le cimier de Trocero étincelait dans une partie de la plaine, ceux de Pallantides et de Prospéro en d'autres endroits. Conan était seul. Les hommes formant la garde personnelle de Tarascus étaient tombés, les uns après les autres. Aussi les deux rois s'affrontèrent-ils d'homme à homme !

Tandis qu'ils galopaient l'un vers l'autre, le cheval de Tarascus poussa un hennissement, trébucha et tomba sous lui. Conan sauta à bas de son propre coursier et courut vers le roi de Némédie. Celui-ci se dégagea de dessous son cheval et se releva. L'acier scintilla au soleil et lança des reflets aveuglants. Les lames se heurtèrent bruyamment, projetant des étincelles bleutées. Un formidable tintement résonna dans l'air et Tarascus s'étala de tout son long sur l'herbe. Conan venait de lui porter un terrible coup avec son épée à large lame.

Le Cimmérien posa son pied protégé par le soleret sur la poitrine de son ennemi et leva son épée. Son casque était tombé ; il rejeta en arrière sa chevelure noire et ses yeux bleus brillèrent de leur ancienne flamme.

— Acceptes-tu de te rendre ?

— Me feras-tu quartier ? demanda le Némédien.

— Oui. Au contraire de toi... si j'avais été battu ! La vie pour toi et tous tes hommes qui déposeront leurs armes. Pourtant, tu mériterais que je t'ouvre le crâne en deux, sombre fripouille ! ajouta le Cimmérien.

Tarascus tordit sa tête de côté et parcourut la plaine du regard. Les débris de son armée refluaient vers le port de pierre, poursuivis par des essaims d'Aquiloniens victorieux. Ceux-ci frappaient avec rage, assouvissant leur vengeance. Bossoniens et hommes de Gunder envahissaient le camp de leurs ennemis, pénétrant sous les tentes à la recherche du butin, faisant des prisonniers, ouvrant des coffres et faisant verser les chariots.

Tarascus poussa un juron...

— Entendu. Je n'ai pas le choix. Quelles sont tes exigences ?

— Me remettre tout ce que tu possèdes actuellement en Aquilonie. Ordonne à tes garnisons de quitter les châteaux et les villes qu'elles occupent encore, sans leurs armes... ordonne à tes maudites armées de retourner en Némédie et de quitter l'Aquilonie au plus vite ! De

surcroît, tu devras veiller à ce que tous les Aquiloniens vendus comme esclaves soient libérés. Tu paieras une indemnité qui sera fixée ultérieurement, lorsque les dommages causés par tes armées d'occupation auront été évalués à leur juste mesure. Tu seras gardé en otage, jusqu'à ce que toutes ces exigences aient été satisfaites.

— Entendu, fit Tarascus avec soumission. Je livrerai tous les châteaux et toutes les villes encore occupés par mes garnisons. Toutes tes autres demandes seront satisfaites. Quelle rançon fixes-tu pour ma personne ?

Conan éclata de rire et ôta son pied de la poitrine bardée de fer de son adversaire. Il le prit par l'épaule et l'aida à se relever. Il allait dire quelque chose, puis il se tourna vers Hadrathus qui s'avavançait vers lui. Le prêtre était calme et maître de lui-même, comme à l'ordinaire, quoique se frayant un chemin entre les monceaux de morts et les cadavres de chevaux.

Conan, d'une main ensanglantée, essuya sur son visage la poussière maculée de sueur. Il s'était battu toute la journée, d'abord à pied avec les piquiers, puis à cheval, conduisant la charge. Il ne portait plus de surcot ; son armure était couverte de sang et bosselée par des coups d'épée, de massue et de hache. Gigantesque, il se dressait sur un fond de sang et de carnage, tel un sombre héros des mythologies païennes.

— Bien joué, Hadrathus ! lança-t-il d'une voix sonore. Par Crom ! La vue de ton signal m'a empli de joie ! L'impatience avait presque rendu fous mes chevaliers, tant l'envie de se battre rongait leurs cœurs ! J'aurais été incapable de les retenir plus longtemps. Et le magicien ?

— Il est parti... sur la sombre route menant à Acheron, répondit Hadrathus. Quant à moi... je vais à Tarantia. Mon travail est terminé ici ; il me reste une tâche à accomplir dans le temple de Mitra. Nous avons bien travaillé aujourd'hui. Sur ce champ de bataille, nous avons sauvé l'Aquilonie... davantage même ! Le voyage jusqu'à ta capitale sera une procession triomphale à travers un royaume fou de joie. Toute l'Aquilonie acclamera le retour de son roi. Je pars, mais nous nous reverrons bientôt... dans la grande salle du palais !

Conan demeura silencieux et regarda s'éloigner le prêtre. De tous côtés les chevaliers accouraient vers lui. Il aperçut Pallantides, Trocero, Prospero, Servius Galannus ; leurs armures étaient teintées d'écarlate. La clameur de la bataille avait fait place à un rugissement de triomphe et de joie. Les regards pleins d'allégresse, où brillait encore l'ardeur du combat, étaient tournés vers la grande silhouette du roi. Des bras bardés de fer levèrent leurs épées rougies. Une acclamation monta, d'abord confuse, puis elle s'enfla, profonde et tonitruante comme des vagues se brisant sur les rochers :

— Salut à toi, Conan ! Roi d'Aquilonie !

Tarascus prit la parole.

— Tu n’as toujours pas fixé la rançon pour ma personne !

Conan éclata de rire et glissa d’un mouvement sec son épée dans son fourreau. Il leva ses bras musclés et passa ses doigts maculés de sang dans ses cheveux noirs et épais, comme s’il sentait déjà sur sa tête sa couronne reconquise.

— Il y a dans ton sérail une jeune fille du nom de Tallulah.

— Ma foi, c’est bien possible !

— Parfait. (Le roi sourit... un souvenir extrêmement agréable lui revenait en mémoire !) Elle sera ta rançon... je ne demande rien de plus. J’irai la chercher moi-même à Belverus. D’ailleurs, je le lui avais promis. En Némédie, elle était esclave... elle sera ma reine... la reine d’Aquilonie !

FIN DU TOME 8

[1] In *Conan l'usurpateur*, J'ai lu, 2224***.